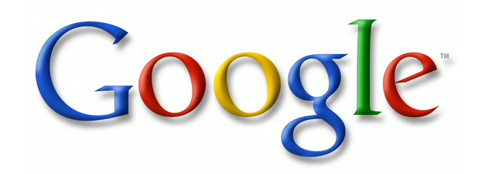
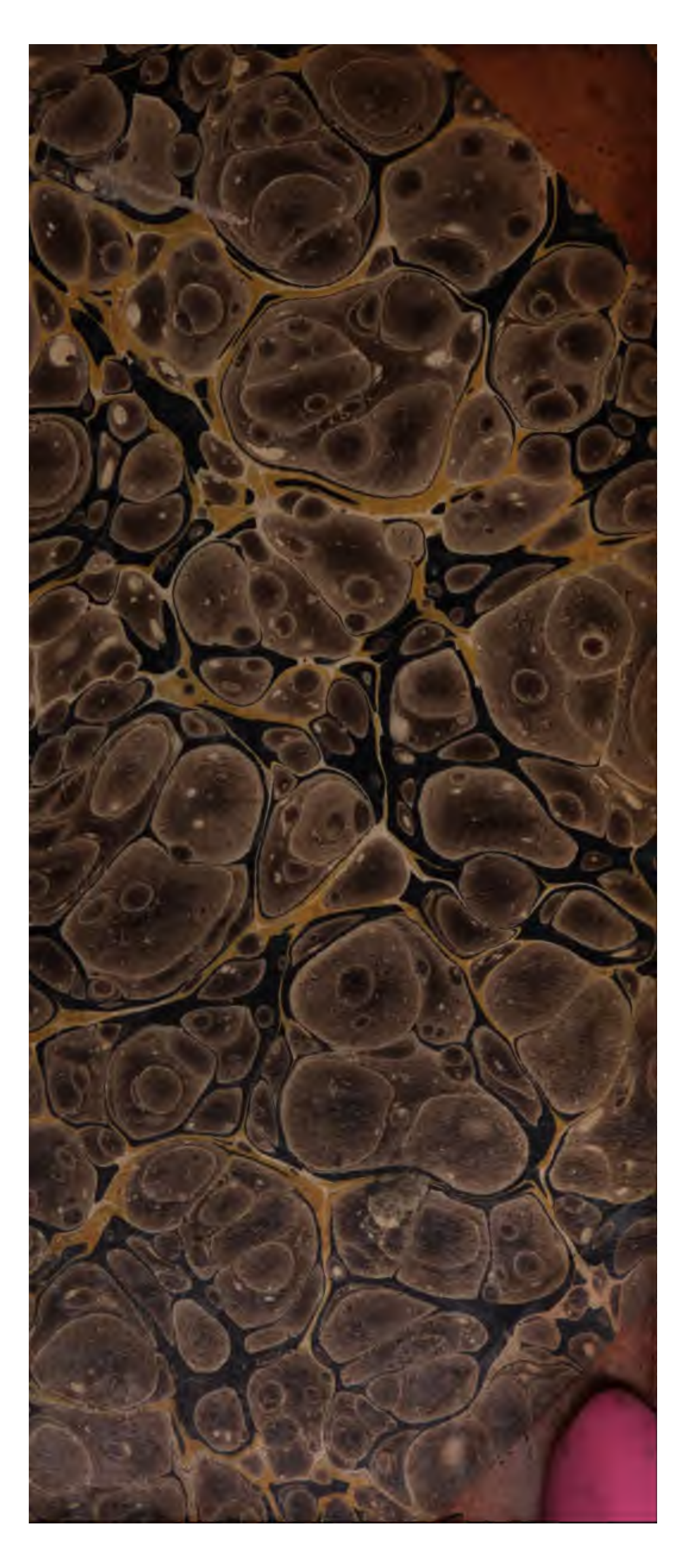
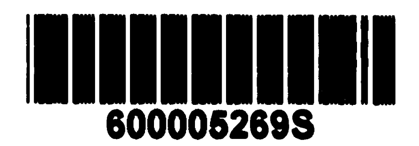





69S




600005269S



HISTOIRE

DE

LA SUISSE.

HISTOIRE

DE

LA SUISSE.

HISTOIRE

DE

LA SUISSE.

CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI :

CHEZ PONTHIEU, AU PALAIS-ROYAL

ET A LEIPSIG,

CHEZ PONTHIEU, MICHELSEN ET Cie.

PARIS, IMPRIMERIE ET FONDERIE DE J. PINARD,
RUE D'ANJOU-DAUPHINE, N° 8.

HISTOIRE

DE

LA SUISSE,

PAR H. ZSCHOKKE,

TRADUITE DE L'ALLEMAND SUR LA DERNIÈRE ÉDITION,
AVEC DES ADDITIONS ET DES NOTES,

PAR J.-L. MANGET,

ANCIEN PROFESSEUR DE LITTÉRATURE A L'ACADÉMIE DE LAUSANNE ET MAITRE DE
CONFÉRENCES DE PHILOSOPHIE A L'ÉCOLE NORMALE DE FRANCE.

TOME PREMIER.





PARIS.
BARBEZAT ET DELARUE, ÉDITEURS,
RUE DE GRAMMONT, N° 7.
GENÈVE, MÊME MAISON.

1828.

renommée littéraire. Une marche rapide, une narration animée, un style mâle, empreint d'une sorte d'austérité républicaine, cette franchise inflexible qui seule donne de la dignité à l'histoire, et qui n'épargne ni les sages avertissemens aux peuples ni les leçons sévères au pouvoir, un langage où tout respire le patriotisme et la haine de la tyrannie : tels sont les traits qui caractérisent cette nouvelle histoire de la Suisse, et qui lui ont assigné une place parmi les productions les plus distinguées de notre époque. Elle n'a guère été lue avec moins d'avidité dans l'étranger que dans la Suisse même, où l'auteur a obtenu la récompense la plus honorable peut-être à laquelle un écrivain puisse prétendre, celle de voir son

livre devenir la lecture de tous les âges et de toutes les conditions, et servir à ranimer dans le cœur de tous ses concitoyens l'amour de la patrie et de la liberté.

Je n'ai point le dessein d'atténuer ces éloges en soumettant à une critique sévère un ouvrage écrit, pour ainsi dire, de verve, composé dans une langue où l'écrivain est assujetti à des règles, ou, si l'on veut, à des convenances littéraires moins rigoureuses que dans la nôtre, et pour un peuple (je n'en fais ici qu'un seul sous le rapport qui m'occupe des Allemands et des Suisses) aux yeux duquel le défaut d'art est facilement racheté par la chaleur de l'expression et l'élévation des pensées. Toutefois, étant appelé à indiquer ce qui m'appartient

individuellement dans le travail que j'offre au public, je me mettrais d'avance en contradiction avec moi-même en louant tout sans restriction, dans un historien dont j'ai cru plus d'une fois devoir combattre les assertions et rectifier le récit. On pourrait désirer parfois, je l'avoue, dans cette histoire, un ordre plus lumineux, une discussion plus approfondie des faits, plus de simplicité dans la narration, plus de choix dans les détails, plus de proportion entre les parties. On y remarque en divers endroits des lacunes qui ne sont pas suffisamment motivées; ailleurs, des événemens d'un intérêt secondaire y occupent une place réclamée par des événemens plus importans, et nuisent à l'unité du

récit. Les réflexions, dans les dernières parties surtout, y sont en général prodiguées, et reproduites sous des formes que l'auteur ne s'est peut-être pas assez attaché à varier. Enfin, oserai-je le dire, le style de l'ouvrage, dans son énergique rudesse, ne m'a pas toujours paru exempt de recherche : c'est un point que j'abandonne volontiers aux critiques Allemands, et sur lequel je suis d'autant plus disposé à revenir de mon jugement, que la faveur populaire dont l'auteur jouit au plus haut degré semble repousser ce reproche.

Ma traduction n'est qu'une traduction libre. Ceux qui connaissent la différence du génie des deux langues et des habitudes littéraires des deux peuples qui les

parlent, me sauront sans doute gré du parti que j'ai pris. Traduire servilement en français un écrivain allemand, c'est presque toujours le travestir. La fidélité doit porter sur les pensées qui sont véritablement la propriété de l'auteur, et non sur les formes du langage et du style qui appartiennent en grande partie au temps et au lieu où il a écrit, et que le traducteur ne saurait essayer de reproduire sans s'exposer à répandre, sinon de l'obscurité, du moins une teinte de barbarie et d'affectation sur son ouvrage. La tâche de celui qui traduit en français un auteur étranger me paraît être celle de faire parler cet auteur comme il est présumable qu'il se fût exprimé lui-même dans notre langue en

s'adressant à des Français. Je me suis permis, dans le cours de cet ouvrage, différentes transpositions qui m'ont paru rendre le récit plus clair : j'ai suppléé de loin en loin des intermédiaires nécessaires pour faciliter l'intelligence du texte; ici j'ai intercalé des transitions, là j'ai ménagé des points de repos : je n'ai rien négligé, en un mot, de ce que j'ai cru propre à soulager l'attention du lecteur, et à établir la plus grande liaison possible entre les différentes parties d'une histoire qui embrasse dans son ensemble un cours de dix-neuf siècles, et se compose des annales de vingt-deux nations.

J'ai accompagné le texte d'un assez grand nombre de notes; les unes sont de simples éclaircissemens historiques ou

HISTOIRE

DE

LA SUISSE.

CHAPITRE PREMIER.

ASPECT GÉNÉRAL DU PAYS DÉSIGNÉ SOUS LE NOM DE SUISSE OU D'HELVÉTIE. — PREMIERS HABITANS DE CETTE CONTRÉE.

La poésie a souvent chanté, l'histoire a souvent retracé les faits héroïques de nos ancêtres, leurs jours de gloire et de bonheur, leurs calamités et leurs revers. Je viens essayer de rajeunir ces imposans souvenirs, et de ranimer dans le cœur des Suisses qui liront mes récits, le feu sacré du patriotisme.

Lecteurs de tous les âges, prêtez à mes récits une oreille attentive. L'histoire des générations

des plantes et des coquillages qui tapissaient le fond des eaux gisent maintenant pétrifiés dans l'ancien limon converti en rocher solide. Le doigt de Dieu, empreint dans les cavités de la terre et sur les couches des montagnes, a écrit en caractères ineffaçables l'histoire des nombreux bouleversemens qui ont changé la face de notre globe avant que l'homme eût été créé pour l'habiter.

Même après que les eaux se furent retirées, et que l'ancien lit de la mer, laissé à sec, se fut couvert de mousses, d'herbes, de buissons et de forêts, des siècles s'écoulèrent avant que la voix de l'homme retentît dans ces silencieux déserts. On ignore quel fut le premier pasteur qui vint errer avec ses troupeaux le long des bords ombragés de nos lacs et de nos rivières. Quelques familles ont pu se fixer d'abord au sein des vallées ouvertes et dont le climat était le plus doux; plus tard elles songèrent à s'élever dans des régions plus âpres; enfin elles découvrirent ces solitudes plus sauvages encore que les Hautes-Alpes recèlent au pied de leurs derniers escarpemens.

Six cents ans avant notre ère, les hautes vallées voisines des sources du Rhin étaient encore

inhabitées. Des fugitifs venus d'Italie en furent, dit-on, les premiers habitans. Un peuple guerrier et puissant, les Gaulois, avait pénétré en Italie, y avait porté le carnage et la dévastation, exterminant les habitans, ou les forçant à fuir loin de leurs foyers à l'approche d'un féroce ennemi. Les vaincus désertèrent en foule le pays des Rasennes, situé près de la mer Méditerranée, lieux où fleurissent de nos jours les villes de Gênes et de Florence. Ils se réfugièrent avec leurs femmes, leurs enfans et leurs dieux domestiques, dans les sauvages vallées des Hautes-Alpes. D'épaisses forêts et des monts dont le sommet se perd dans la nue leur offraient un asile suffisamment sûr contre la fureur des Gaulois. On les nomma Rhétiens, du nom de leur dieu ou de leur héros Rhœtus. On donne encore de nos jours le nom de Rhétie au pays voisin des sources du Rhin et de l'Inn, la patrie des Grisons, non moins forts par leur amour pour la liberté, que par les remparts que la nature a accumulés pour leur défense [1].

[1] Outre les Rhétiens, dont il vient d'être fait mention, il reste encore à indiquer plusieurs autres peuples non helvétiques, dont le territoire fait partie de la Suisse actuelle : 1° Les

Rauraques, qui habitaient l'évêché de Bâle, le canton de Bâle et le Frickthal; 2° les *Allobroges*, établis sur la rive gauche du Rhône, entre l'extrémité inférieure du Léman et l'embouchure de l'Isère. Genève en occupait l'extrême frontière au Nord-Est; 3° les *Nantuates*, dans le Chablais et à l'entrée du Bas-Valais; 4° et 5° les *Seduni* et les *Veragri*, dans le bas et le moyen Valais; 6° les *Viberi*, dans le Haut-Valais; 7° les *Lepontii*, qui occupaient le plateau central du Saint-Gothard, d'où ils s'étendaient à l'Orient dans la vallée du Rhin antérieur, à l'Occident près des sources du Rhône, et au Midi dans la vallée Levantine, dont le nom semble rappeler celui de ses anciens habitans.

L'Helvétie proprement dite, séparée de la Rhétie au temps de la conquête des Romains par le bassin de la Linth, ne paraît guère avoir eu plus des trois quarts de l'étendue du pays qui forme aujourd'hui la Suisse.

Tout porte à croire que les Helvétiens et les différens peuples que nous venons de nommer, à l'exception toutefois de la peuplade des Lepontii, qui pourrait bien n'avoir été qu'une branche des Rhétiens, avaient une origine commune, et appartenaient tous à la grande famille celte ou gauloise, dont ils tenaient leur langue, leur religion et leurs institutions politiques.

T.

CHAPITRE II.

PREMIERS FAITS D'ARMES DES ANCIENS HELVETIENS. — LEUR ALLIANCE AVEC LES CIMBRES, ENVIRON CENT ANS AVANT JÉSUS-CHRIST.

Circonscrit dans cette enceinte dont nous venons d'esquisser les contours, inconnu au reste des hommes et fier de sa sauvage indépendance, le peuple helvétien s'accrut lentement pendant une longue suite de siècles. La chasse, le soin des troupeaux, la culture des champs, fournissaient à sa subsistance. Chaque vallée formait une communauté indépendante. Une jeunesse pleine d'ardeur et de mépris pour le danger poursuivait les bêtes fauves dans la sombre épaisseur des forêts, combattait le serpent des cavernes et des marécages, allait attaquer jusque dans les montagnes les animaux féroces, effroi de la contrée; ou, animée par l'amour du pillage, faisait de temps en temps des incursions dans les pays voisins.

Une fourrure grossière était son vêtement ; un épieu, une massue, un arc et des flèches étaient ses armes. Plusieurs communautés, liguées pour l'attaque et pour la défense, formaient un district confédéré ou canton (Gau) [1]. Le canton des Tiguriens, sur les rives du Rhin et de la Thour, est le premier dont le nom soit parvenu jusqu'à nous.

Un peuple formidable, ou plutôt une masse armée de trois cent mille hommes de diverses nations, réunis sous le nom de Cimbres, sortit des contrées septentrionales de l'Europe, traversa les forêts de la Germanie, et se présenta sur les frontières des Helvétiens. On dit qu'un grand nombre d'entre eux étaient originaires de la Frise et de la Suède, régions boréales, couvertes de frimats et frappées de stérilité. On raconte qu'ils avaient été chassés de leur pays

[1] Le mot allemand *Gau*, qui se retrouve avec de légères différences d'orthographe dans la plupart des langues d'origine germanique, ne paraît pas avoir pu appartenir à la période historique qui fait le sujet de ce chapitre. Il n'a pu s'introduire dans la langue géographique de l'Helvétie qu'à l'époque de l'invasion des Allemands ou Souabes vers le milieu du sixième siècle, et du mélange de races qui en fut la suite. L'étymologie du mot *Canton* est visiblement latine. T.

natal par la famine, à la suite d'une inondation causée par d'effroyables pluies qui avaient transformé la terre qu'ils habitaient en un vaste marais. Volant de combats en combats et de victoires en victoires, cette horde guerrière s'avança jusqu'au Rhin, et traversant le fleuve, pénétra jusque dans les cités des Gaulois, où elle fit un riche butin.

A la nouvelle de cette brillante expédition, la jeunesse du canton des Tiguriens, brûla du désir de s'associer aux vainqueurs et de partager avec eux la gloire et les fruits de la guerre. Tout homme en état de combattre courut se ranger sous les drapeaux des Cimbres. Le pillage et l'extermination marquèrent en tous lieux le passage de ces conquérans. Les peuples de la Gaule, réduits au désespoir, allèrent implorer le secours de Rome.

Rome répondit à cet appel : une puissante armée franchit les Alpes, et déboucha sur le lac Léman. Son arrivée alarma les Tiguriens, ligués avec les Cimbres; ils se persuadèrent que les Romains allaient porter la guerre dans leur pays. Sur-le-champ ils marchèrent à leur rencontre sur les rives du Léman. Un jeune héros, nommé Divicon, était à leur tête. Dès qu'il aperçut le camp

des Romains, il fondit sur eux l'épée à la main : un sanglant combat s'engagea; le champ de bataille fut bientôt jonché des cadavres des ennemis; à la fin, les vaincus demandèrent grâce. Divicon les fit passer désarmés sous le joug, et, après leur avoir fait subir cette humiliation, leur permit de repasser en Italie.

Le jeune guerrier, dont ce succès éclatant avait doublé le courage, rejoignit les Cimbres et porta avec eux la dévastation dans la Gaule. Les vainqueurs franchirent à leur tour les Alpes, pénétrèrent dans le cœur de l'Italie, et marchèrent sur Rome. Les Romains firent un généreux effort. Des flots de sang coulèrent dans plus d'une bataille; mais la fortune abandonna les Cimbres : la plupart d'entre eux tombèrent sous le fer de l'ennemi. Ceux qui survécurent au massacre allèrent chercher un refuge, sous la conduite de Divicon, derrière les montagnes de l'Helvétie.

Ces événemens peuvent expliquer comment des peuples du Nord sont venus, dès cette époque reculée, s'établir dans ce pays. Des chants populaires, conservés dans nos montagnes, retracent encore aujourd'hui le souvenir de l'émigration des hommes de la West-Frise. Retirés sur les rives du lac des Quatre-Cantons, au pied

natal par la famine, à la suite d'une inondation causée par d'effroyables pluies qui avaient transformé la terre qu'ils habitaient en un vaste marais. Volant de combats en combats et de victoires en victoires, cette horde guerrière s'avança jusqu'au Rhin, et traversant le fleuve, pénétra jusque dans les cités des Gaulois, où elle fit un riche butin.

A la nouvelle de cette brillante expédition, la jeunesse du canton des Tiguriens, brûla du désir de s'associer aux vainqueurs et de partager avec eux la gloire et les fruits de la guerre. Tout homme en état de combattre courut se ranger sous les drapeaux des Cimbres. Le pillage et l'extermination marquèrent en tous lieux le passage de ces conquérans. Les peuples de la Gaule, réduits au désespoir, allèrent implorer le secours de Rome.

Rome répondit à cet appel : une puissante armée franchit les Alpes, et déboucha sur le lac Léman. Son arrivée alarma les Tiguriens, ligués avec les Cimbres; ils se persuadèrent que les Romains allaient porter la guerre dans leur pays. Sur-le-champ ils marchèrent à leur rencontre sur les rives du Léman. Un jeune héros, nommé Divicon, était à leur tête. Dès qu'il aperçut le camp

CHAPITRE III.

L'HELVÉTIE DEVIENT UNE PROVINCE ROMAINE. (50 ANS AVANT J.-C.)

Le spectacle des fertiles et opulentes contrées que les Helvétiens avaient parcourues dans leur expédition dans les Gaules, leur avait laissé de séduisans souvenirs. Long-temps après les exploits de Divicon, ses compagnons d'armes s'entretenaient encore avec regret de ce ciel doux, de ces campagnes délicieuses, couvertes de vignes et d'oliviers, dont les neiges de l'hiver blanchissaient à peine la surface. Les voyageurs et les habitans de l'autre rive du Rhin, avec lesquels l'Helvétie était unie par des relations de commerce, venaient encore confirmer ces descriptions qui allumaient la cupidité d'un peuple pauvre et sauvage.

Parmi les hommes les plus considérés alors dans l'Helvétie, était le riche et puissant Orgé-

torix[1]. Dix mille serfs des deux sexes cultivaient, dit-on, ses terres et faisaient paître ses nombreux troupeaux. Il jouissait d'une égale considération dans la partie de la Gaule voisine de l'Helvétie, et était même lié avec la noblesse de cette contrée. Orgétorix était ambitieux. Il s'adressa d'abord aux principaux personnages de son canton, puis aux autres chefs du pays, puis enfin aux simples membres des communes : « Pourquoi, leur dit-il, fatiguer inutilement nos bras à fertiliser un sol rocailleux qui fournit à peine à la pâture des bestiaux et à la subsistance des hommes ? Osons pénétrer dans les Gaules ; là nous trouverons en abondance des champs fertiles dont la facile conquête coûtera peu d'efforts à notre valeur. » Ces discours enflammèrent les esprits ; bientôt la fureur de l'émigration s'empara de toutes les têtes. Les communes assemblées décrétèrent unanimement les préparatifs du départ. Trois ans furent consacrés à cultiver les terres et à réunir les provisions nécessaires pour le voyage. On devait s'occuper dans l'intervalle à se faire des alliés

[1] En allemand *Hordrich* ou *Hordreich*, mot qui pourrait bien n'avoir été qu'un surnom. T.

CHAPITRE III.

L'HELVÉTIE DEVIENT UNE PROVINCE ROMAINE. (50 ANS AVANT J.-C.)

Le spectacle des fertiles et opulentes contrées que les Helvétiens avaient parcourues dans leur expédition dans les Gaules, leur avait laissé de séduisans souvenirs. Long-temps après les exploits de Divicon, ses compagnons d'armes s'entretenaient encore avec regret de ce çiel doux, de ces campagnes délicieuses, couvertes de vignes et d'oliviers, dont les neiges de l'hiver blanchissaient à peine la surface. Les voyageurs et les habitans de l'autre rive du Rhin, avec lesquels l'Helvétie était unie par des relations de commerce, venaient encore confirmer ces descriptions qui allumaient la cupidité d'un peuple pauvre et sauvage.

Parmi les hommes les plus considérés alors dans l'Helvétie, était le riche et puissant Orgé-

torix[1]. Dix mille serfs des deux sexes cultivaient, dit-on, ses terres et faisaient paître ses nombreux troupeaux. Il jouissait d'une égale considération dans la partie de la Gaule voisine de l'Helvétie, et était même lié avec la noblesse de cette contrée. Orgétorix était ambitieux. Il s'adressa d'abord aux principaux personnages de son canton, puis aux autres chefs du pays, puis enfin aux simples membres des communes : « Pourquoi, leur dit-il, fatiguer inutilement nos bras à fertiliser un sol rocailleux qui fournit à peine à la pâture des bestiaux et à la subsistance des hommes? Osons pénétrer dans les Gaules; là nous trouverons en abondance des champs fertiles dont la facile conquête coûtera peu d'efforts à notre valeur. » Ces discours enflammèrent les esprits; bientôt la fureur de l'émigration s'empara de toutes les têtes. Les communes assemblées décrétèrent unanimement les préparatifs du départ. Trois ans furent consacrés à cultiver les terres et à réunir les provisions nécessaires pour le voyage. On devait s'occuper dans l'intervalle à se faire des alliés

[1] En allemand *Hordrich* ou *Hordreich*, mot qui pourrait bien n'avoir été qu'un surnom. T.

et des auxiliaires, et à prendre toutes les mesures propres à assurer le succès de cette entreprise hasardeuse.

Orgétorix, flatté d'avoir fait goûter ses projets, n'en fut que plus ardent à en poursuivre l'exécution. Rien n'égalait son activité; il parcourut les cantons, alla négocier avec les peuples qui habitaient sur l'autre rive du Rhin et avec leurs chefs; leur demanda le libre passage pour les Helvétiens sur leur territoire, fit de fastueuses promesses, et laissa peut-être percer trop de jactance dans ses discours. Il donna même sa fille en mariage à un prince du voisinage, ayant déjà l'air de se regarder lui-même comme le chef suprême et le roi des Helvétiens.

Ces démarches ne tardèrent pas à donner de l'ombrage à ses compatriotes. On commença à soupçonner que ses projets ne tendaient pas à moins qu'à s'élever de ses propres mains un trône sur les ruines de l'antique liberté nationale. Une loi des cantons condamnait à périr dans les flammes quiconque oserait attenter aux droits et à la liberté du peuple. Orgétorix fut sommé de comparaître devant ses juges, et de répondre aux accusations portées contre lui. Il s'y refusa et voulut même armer ses partisans

pour sa défense. Alors les communes se déclarèrent contre lui. Voyant que tout espoir était perdu, il se donna la mort.

Lorsqu'on fut arrivé au terme des trois années destinées aux apprêts de l'expédition, le peuple des quatre cantons [1] se mit en mouvement et disposa tout pour le départ. Les hommes en état de porter les armes ouvrirent la marche. Le vieux Divicon, qui, cinquante ans auparavant, avait défait les Romains sur les rives du Léman, était à leur tête. On voyait défiler à la suite les femmes et les enfans, et un long convoi de chariots chargés de provisions et d'effets précieux. Les Helvétiens avaient brûlé en partant toutes leurs habitations, et réduit en cendres douze villes et quatre cents villages, afin de

[1] Ces quatre cantons, que l'auteur a négligé de nommer, étaient celui des *Tiguriens*, qu'on a déjà fait connaître; celui des *Tugéniens*, qui paraît correspondre au canton de Zoug actuel qui en formait au moins le centre; celui des *Urbigènes* ou *Verbigènes*, que quelques auteurs placent dans le canton de Vaud, tandis que d'autres le placent dans le bassin inférieur de l'Aar, ou l'Argovie actuelle; enfin celui des *Ambrons*, sur lequel il règne une telle incertitude, qu'il n'est pas même sûr qu'il ait fait partie de l'Helvétie, quoique l'étymologie du mot Ambrons (Am-Rhon) puisse faire soupçonner que cette peuplade habitait les bords du Rhône. T.

s'ôter tout désir de retourner dans le pays qu'ils abandonnaient. De nombreux auxiliaires étaient venus les joindre des rives du lac de Constance et du pays des Rauraques, situé dans l'angle extérieur que forment le Jura et le Rhin, au nord-ouest de l'Helvétie. Ces nouveaux alliés, au nombre de plusieurs milliers, avaient voulu partager les périls et la gloire de cette expédition.

Cette troupe immense d'émigrans, franchissant les obstacles que la nature du terrain pouvait opposer à sa marche, ne tarda pas à arriver sur les frontières de l'Helvétie. Elle formait un total de trois cent soixante mille individus. Elle se dirigea sur Genève, ville alors habitée par les Allobroges, peuplade belliqueuse, alliée des Romains.

A l'époque où nous avons conduit cette histoire (58 ans avant J.-C.), Rome était parvenue au faîte de la puissance. La liberté, l'héroïsme et la sagesse de ses citoyens l'avaient élevée à ce point de grandeur. Reine de l'Italie par ses armes et par ses lois, elle avait étendu son empire depuis la Gaule jusque dans la Palestine. Le plus grand de ses généraux, Jules-César, était [illegible] à Genève, à la nouvelle du danger qui [illegible] Allobroges.

Instruit de l'approche des Helvétiens, et de leur intention de passer le Rhône à Genève, César fit rapidement élever le long de ce fleuve, à partir de cette ville, une muraille longue de neuf mille pas sur seize pieds de hauteur, avec des tours fortifiées de distance en distance pour intercepter le passage à l'ennemi. Les Helvétiens, forcés de se détourner de leur route, se dirigèrent vers l'extrémité du Jura, et allèrent défiler le long de cette gorge étroite par laquelle le Rhône précipite ses eaux vers la Gaule. Des rochers à pic au-dessus de leurs têtes, d'affreux abîmes et le fleuve mugissant sous leurs pieds, rendaient cette marche aussi incommode que périlleuse.

A peine étaient-ils arrivés sur le revers de la montagne, à l'entrée des plaines de la Gaule, que César les atteignit. Il défit les Tiguriens demeurés à la queue de la colonne. Le vieux Divicon s'approcha de César, et lui parla en ces termes : « Qu'ai-je à démêler avec toi et « avec ton peuple ? Laisse-moi poursuivre ma « route en paix, ou songe à la journée du Lé- « man, et tremble que je n'immortalise encore « ces lieux par la destruction des Romains. » César lui répondit : « Les Dieux t'ont donné ja-

« dis la victoire sur les rives du Léman, pour te « faire sentir doublement aujourd'hui l'amertume « de ta défaite. Je te laisserai néanmoins con« tinuer ta route en paix, si tu respectes mes « alliés, si tu leur restitues ce que les tiens leur « ont enlevé, et si tu me donnes des otages pour « gage de ta foi. » — « Des otages! reprit fiè« rement Divicon, des otages! sache, Romain, « que les Helvétiens ont appris de leurs ancê« tres à recevoir des otages, et non à en donner « à leurs ennemis [1]. »

Les Helvétiens se remirent en marche. Ils avancèrent lentement et péniblement pendant quinze jours, toujours suivis de près et harcelés par les Romains. Enfin, ils se retournèrent tout d'un coup, et fondirent avec une fureur irrésistible sur l'ennemi. Une bataille générale s'engagea dans les plaines de la ville gauloise de Bibracte, aujourd'hui Autun; l'action dura depuis le matin jusqu'au coucher du soleil. Une bravoure impétueuse, mais sans art, était tout ce que les Helvétiens avaient à opposer au cou-

[1] Ces discours n'ont pas été précisément prononcés tels qu'on les rapporte ici. Voir les *Commentaires de César, Guerre des Gaules*, chap. XIII et XIV. T.

rage calme et à la tactique de leurs adversaires. Ces avantages donnèrent la victoire aux Romains. Les Helvétiens fuirent dans le plus complet désordre vers une éminence où leurs femmes, leurs enfans et leurs effets précieux étaient renfermés derrière un rempart de chariots. L'ennemi les y suivit, força le rempart et fit un affreux carnage : hommes, femmes, vieillards, enfans, furent impitoyablement égorgés par le vainqueur. Un grand nombre d'entr'eux se donnèrent la mort, pour ne pas survivre à leur honneur et à leur liberté; d'autres s'enfuirent çà et là en poussant des cris de désespoir, et furent ramenés à César par les Gaulois. Les vaincus se jetèrent à ses pieds et implorèrent sa clémence. « Helvétiens, leur dit-il, posez « vos armes ; retournez dans le pays d'où vous « êtes venus ; rebâtissez vos maisons; vivez, « comme vous l'avez fait jusqu'ici, au sein de « vos montagnes, et selon vos lois. Toute terre « suffit à l'homme quand l'homme s'y affec- « tionne. Vous ne serez point les esclaves de « Rome, vous vivrez dans son alliance et sous « sa protection [1]. »

[1] Ce discours ne se trouve point dans les *Commentaires de*

Accablés d'humiliation et de douleur, les Helvétiens, à peine au nombre de cent treize mille, retournèrent dans leurs vallées, et rebâtirent leurs habitations dévorées par les flammes. César, de son côté, pour surveiller et contenir les Helvétiens, fit construire une place forte sur les bords du lac Léman, à peu de distance de Genève. Cette nouvelle ville reçut le nom de Noviodunum ou Nevidunum; elle porte aujourd'hui celui de Nyon. D'autres stations militaires furent établies en divers endroits de l'Helvétie. Une garnison romaine fut cantonnée dans un lieu nommé Octodurum [1], au pied des Hautes-Alpes, dans le pays appelé aujourd'hui le Bas-Valais, pour garder le passage qui conduisait, au travers des montagnes, en Italie. Les habitans de cette large vallée que le Rhône parcourt avant de se jeter dans le Léman, vivaient heureux au sein d'une sauvage indépendance. Ils n'avaient

César. Le général romain dit simplement qu'il ordonna aux Helvétiens de retourner chez eux et de rebâtir leurs villes et leurs bourgs incendiés, et imposa aux Allobroges une réquisition de blé, pour faire subsister les Helvétiens à leur retour dans leur contrée. T.

[1] Martigny, au pied du grand Saint-Bernard, passage alors très fréquenté par les Romains. T.

aucune relation ni avec les Helvétiens ni avec les Romains. Ils levaient un impôt sur les marchandises qui traversaient les Alpes, et subsistaient en partie du brigandage qu'ils exerçaient sur les voyageurs.

A la vue des armées étrangères qui venaient s'établir dans leur pays, ces peuples coururent aux armes, assaillirent la garnison romaine dans son camp retranché, et ne cessèrent de la harceler jusqu'à ce qu'elle eût évacué leur territoire. Mais les Romains revinrent bientôt dans leur vallée avec des forces qui rendirent toute résistance inutile. Près de dix mille habitans, armés pour la défense de leur liberté, furent défaits, et leurs villages devinrent la proie d'un vaste incendie. Le Valais tout entier ne tarda pas à tomber sous la domination romaine.

Retranchés derrière leurs lacs et leurs montagnes couvertes de neige, les Rhétiens s'étaient crus jusqu'alors invincibles. Le long du cours de l'Inn, dans les vallées du Tyrol actuel, et dans les plaines de la Vindélicie, au nord-est du lac de Constance, des peuples unis avec eux par une étroite alliance et par les liens d'une commune origine, veillaient, comme autant de postes avancés, à la sûreté de leurs frontières. Livrés à

un genre de vie brutal et féroce, ils pillaient les voyageurs, ou sortant brusquement en hordes nombreuses des gorges de leurs montagnes, ils surprenaient et pillaient les villes d'Italie voisines de leur contrée. Fanatiques autant que barbares, ils immolaient souvent leurs prisonniers sur les autels de leurs dieux.

Pour mettre un terme à ces brigandages, l'empereur Auguste, vers l'époque de la naissance de Jésus-Christ, envoya à la fois deux armées dans la Rhétie, avec l'ordre de pénétrer dans le cœur du pays. L'une franchit les Alpes et descendit dans la vallée de l'Inn; l'autre traversa le lac de Vindélicie ou lac de Constance. Toute la Rhétie fut soumise après de sanglans combats. On raconte que les femmes se précipitaient au milieu des combattans, et écrasaient leurs enfans à la mamelle sur les casques de leurs ennemis, comme si la vie n'eût eu plus de prix aux yeux de ces sauvages montagnards, après la perte de leur indépendance.



CHAPITRE IV.

L'HELVÉTIE SOUS LES EMPEREURS ROMAINS. (DEPUIS L'AN 1 DE J.-C. JUSQU'À L'AN 300.)

Les Helvétiens et les peuples du voisinage survécurent à leur liberté, mais pour vivre en sujets soumis sous la domination de l'empereur Auguste, maître absolu du plus vaste empire qui eût encore existé sur la terre. Auguste envoya des préfets, des administrateurs et des soldats dans cette contrée asservie, et y fit construire des forteresses pour tenir le peuple dans l'obéissance. Il comprit quel important boulevart le pays renfermé entre les Alpes et le Jura offrait pour la sûreté de l'Italie et de Rome, siége de son empire. Il s'attacha donc à traiter avec ménagement le peuple conquis, et respecta ses mœurs et ses usages, pour l'habituer à sa domination, et effacer d'humilians souvenirs. Il permit aux Helvétiens de se régir par leurs propres lois, et de nommer eux-mêmes leurs autorités lo-

cales. Les intérêts de chaque canton étaient réglés par l'assemblée des délégués de chaque commune; mais le droit de faire des lois générales, celui d'établir des impôts, celui de faire la paix ou la guerre, étaient réservés à l'empereur [1].

Après la mort d'Auguste, les empereurs qui vinrent après lui suivirent pendant long-temps le même système de modération et de douceur envers les peuples de l'Helvétie. Ils fondèrent un grand nombre de villes, y établirent des colonies, et les unirent entr'elles par de larges et belles routes. Les administrateurs et les militaires romains, accoutumés à une vie plus douce que les simples et pauvres habitans de cette contrée, élevaient partout des habitations élégantes et des édifices consacrés aux divertissemens publics, faisaient germer sur le sol helvétique les fruits de l'Italie, enseignaient au peuple les arts, les sciences et le commerce, et faisaient insensiblement

[1] L'Helvétie fut d'abord incorporée par les Romains à la Gaule centrale ou lyonnaise. Plus tard, en conséquence d'une nouvelle division, l'Helvétie presque entière, la Rauracie, la Séquanie (Franche-Comté) et quelques autres contrées de moindre importance, furent réunies en une seule province sous le nom de Grande-Séquanaise. La portion de l'Helvétie qui n'y fut pas comprise fut annexée à la Haute-Rhétie. T.

connaître aux Helvétiens une richesse et un bien-être ignorés de leurs grossiers aïeux. De simples bourgs devinrent de grandes villes, ornées de palais, de temples magnifiques, de bains publics, de cirques et d'amphithéâtres. La ville d'Aventicum, l'une des plus florissantes de l'Helvétie au temps des romains, avait environ dix fois l'étendue de la ville moderne d'Avenche qui l'a remplacée. Les barques du lac de Morat venaient aborder au pied de ses murs. Sur l'emplacement aujourd'hui occupé par les deux hameaux d'Augst-Bâlois et d'Augst-Argovien, au confluent de la petite rivière de l'Ergeltz et du Rhin, s'élevait l'opulente ville d'Augusta, chef-lieu du pays des Rauraques; ses ruines attestent encore aujourd'hui son ancienne splendeur. Toutes ces cités étaient éclipsées par la grande et superbe ville de Vindonissa, dont le nom n'est plus rappelé aujourd'hui que par celui du chétif hameau de Windisch, près du confluent de l'Aar, de la Limmat et de la Reuss. Ses faubourgs, ses palais et ses remparts couvraient un espace occupé de nos jours par trois villages et par la petite ville de Brougg dans le canton d'Argovie.

Ces brillantes innovations, cette magnificence inconnue, captivèrent les Helvétiens : ils suppor-

taient sans répugnance un joug allégé par la douceur de leurs maîtres, payaient régulièrement les impôts, concouraient aux dépenses publiques par des contributions volontaires, et envoyaient leurs fils servir dans les armées romaines. Ce bien-être nouveau leur fit oublier l'antique indépendance pour laquelle leurs pères avaient prodigué leur sang.

Mais le bonheur d'un peuple esclave est sans garantie. Les douceurs de la vie sont un bien précaire pour les hommes privés de la liberté. Les jouissances du luxe dont l'indulgence d'un maître absolu laisse jouir ses sujets, peuvent leur être ravies en un instant par le caprice de celui qui dispose arbitrairement de leur sort. Soixante-dix ans s'étaient à peine écoulés depuis la naissance de Jésus-Christ, lorsque l'empereur Galba fut assassiné, et remplacé sur le trône impérial par Othon[1]. Un parti puissant s'éleva contre le nouvel Empereur. Les principaux chefs de l'armée romaine, instruits de bonne heure de ce qui s'était passé à Rome, réunirent leurs voix pour porter sur le trône leur frère d'armes Vitellius, et le

[1] Il faut lire *Othon*, et non *Vitellius* comme le porte l'original. T.

proclamèrent empereur. Les Helvétiens, qui ignoraient encore la mort de Galba, ne comprirent rien à cette démarche de l'armée, et crurent que les chefs s'étaient révoltés contre un empereur qu'ils affectionnaient. Les troupes stationnées dans l'Helvétie, nommément celles qui avaient leurs quartiers à Vindonissa, s'étaient livrées à mille excès. Cette soldatesque indisciplinée avait poussé l'audace jusqu'à s'emparer de la solde destinée à la garnison des Thermes helvétiques (Bade), sur la Limmat, composée de jeunes gens du pays. Les Helvétiens se crurent autorisés à intercepeter les courriers et les dépêches d'Aulus Cæçina, commandant de Vindonissa. Exaspéré de cette mesure hardie, Cæcina sortit de la place à la tête de sa légion, qui s'était donné et avait reçu le surnom de *rapace*. Il prit d'assaut et détruisit la citadelle des Thermes et la ville de ce nom, que ses bains chauds avaient élevée à un haut degré de prospérité; il ravagea le pays d'alentour, battit dans un sanglant combat les Helvétiens qui s'étaient avancés à sa rencontre, et poursuivit les vaincus jusqu'au delà du Bœzberg, un des derniers chaînons du Jura. Là ces fuyards furent rencontrés par un corps de cavalerie thrace qui en fit un grand carnage. Ceux

qui échappèrent à la mort cherchèrent un asile dans les forêts et les cavernes, où ils furent pris et réduits en esclavage par un impitoyable vainqueur.

Ces cruelles vengeances n'assouvirent *point* la fureur de Cæcina : il étendit ses dévastations sur toute l'Helvétie, sans épargner la ville d'Aventicum elle-même, capitale de cette contrée. Là vivait un homme riche et considéré, helvétien de nation, nommé Julius Alpinus : le féroce Romain le fit jeter dans les fers comme auteur de la révolte, et l'envoya au supplice. Ni l'âge avancé de sa victime, ni son innocence attestée par une foule de témoins, ni les larmes et les prières de sa fille, Julia Alpinula, sa jeunesse sa beauté, et le caractère sacré de prêtresse dont elle était revêtue, ne purent fléchir le cœur du barbare guerrier.

Un cri universel de désespoir retentit dans l'Helvétie. On apprit alors trop tard que Galba avait cessé de vivre, et que Vitellius l'avait remplacé sur le trône. On se hâta de lui envoyer une députation pour implorer sa clémence. Les Helvétiens se prosternèrent aux pieds de l'empereur, et s'abaissèrent aux plus humbles supplications pour désarmer son courroux. Ils obtinrent leur

grâce, mais comme de vils esclaves l'obtiennent d'un maître orgueilleux qui insulte en pardonnant. Ils purent apprendre à quel prix on acquiert un bien-être auquel on a sacrifié son indépendance. Mais tout sentiment d'honneur national était éteint. Ni les massacres du Bœtzberg, ni les désastres d'Aventicum, ni les humiliations subies au pied du trône impérial, ne purent réveiller l'antique énergie du peuple helvétique, énervé par les douceurs d'une longue paix. On eut bientôt perdu le souvenir des maux passés, et l'on se livra de nouveau avec la même irréflexion aux délices d'une vie efféminée, ou aux agitations de la cupidité.

Endormis dans une aveugle sécurité, sans défense contre des périls dont leur molle insouciance écartait l'image importune, les Helvétiens devaient se réveiller au bruit des orages qui s'accumulaient au-dessus de leurs têtes. Le jour de leur destruction totale arriva avant qu'ils eussent rien fait pour la prévenir.

CHAPITRE V.

L'HELVÉTIE EST ENVAHIE PAR LES PEUPLES DU NORD.
(DE L'AN 300 A L'AN 650.)

On était arrivé au temps où un concours d'événemens extraordinaires changea la face de l'Europe et du monde. L'empire que Rome s'était acquis sur l'univers était tombé avec les vertus sur lesquelles elle avait élevé l'édifice de sa puissance. Le paganisme, discrédité, avait fait place à une croyance nouvelle, et les hommes désertaient les autels de leurs fausses divinités pour embrasser le culte du vrai Dieu. La lumière du christianisme brillait du sein de l'Orient comme un astre nouveau, et allumait déjà dans les cœurs le feu d'une religion toute divine. On eût dit qu'une puissance céleste voulût confondre tous les peuples de la terre, comme la poussière que l'orage accumule en noirs tourbillons, pour faire jaillir de cet ébranlement universel les étincelles

de la foi chrétienne, et les répandre au loin dans toutes les contrées du monde.

Une masse effrayante de peuples bientôt suivis d'autres peuples accourus comme eux des régions inconnues du globe, fondit sur l'Occident, chassant ou exterminant par le fer tout ce qui se trouvait sur son passage. Ces barbares venaient des extrémités de l'Orient et des âpres contrées du Septentrion. Les premiers qui se présentèrent furent les Allemands [1], peuple belliqueux et féroce de race germanique. Pendant deux siècles et demi de guerres non interrompues, ils s'étaient continuellement avancés dans le territoire romain, et avaient fini par s'établir sur les frontières de l'Helvétie; enfin (l'an 304) ils forcèrent, comme un torrent dévastateur, le passage des gorges du Bas-Jura, et se répandirent dans le pays. Depuis la Forêt-Noire jusqu'au pied des Alpes, ils portèrent partout la désolation; la terre se changea en un désert sous leurs pas; les florissantes villes de Vindonissa et d'Aventicum n'offrirent plus qu'un amas de ruines. Les Romains et les Helvétiens, qu'épargnait le

[1] *Allemanni*, nom propre d'une tribu ou d'une réunion de tribus de la grande famille germanique. T.

fer des vainqueurs, étaient réduits au plus dur esclavage. Les Allemands se partagèrent entre eux tout le pays, avec ses terres et ses habitans, depuis le Rhin et le lac de Constance, jusqu'au lac des Quatre-Cantons et aux rives de l'Aar. Ces barbares aimaient la guerre, étaient jaloux de leur liberté, et ne faisaient cas que de leurs troupeaux. Ils dédaignaient les villes comme des prisons indignes d'hommes libres. Tout ce qui pouvait rappeler Rome et l'antique Helvétie tomba dans un honteux oubli [1].

Bientôt après cette première invasion, les Huns, sortis des vastes déserts de l'Asie centrale, se précipitèrent en hordes nombreuses sur l'Occident. On eût dit qu'ils avaient le dessein d'embrasser le monde entier dans leurs dévastations. Leurs traits hideux rappelaient à peine la figure humaine; leurs mœurs étaient encore plus féroces que leur aspect n'était effrayant. Le meurtre et l'incendie avaient signalé leur passage dans la Germanie, dans l'Italie et dans les Gaules. Quelques bandes, détachées de leur grande armée,

[1] L'Helvétie fut délivrée pour un temps considérable de la présence de ces barbares par les armes de l'empereur Constance-Chlore (305), et jouit pendant près d'un siècle d'une assez complète tranquillité. T.

entamèrent le territoire helvétique, pénétrèrent dans la Rhétie, dans la vallée de l'Aar, et ravagèrent les campagnes d'Augusta et de Basilea, aujourd'hui la ville de Bâle. Ils ne s'arrêtèrent nulle part, mais portèrent partout avec eux le carnage et la dévastation (400).

Les Bourguignons vinrent après eux (425). Ces hommes, d'une stature et d'une vigueur corporelle peu communes, s'établirent dans la Gaule orientale, s'étendant de là sur les deux côtés du Jura, dans la Savoie, dans la vallée du Léman, jusque dans le Bas-Valais, et s'avancèrent progressivement jusqu'à l'Aar [1]. Occupant ainsi tout l'espace où la langue française est aujourd'hui en usage, ils y construisirent des châteaux-forts; ils relevèrent de ses ruines la ville de Genève, et bâtirent peut-être la ville d'Avenche sur les cendres d'Aventicum. Sur les hauteurs qui bordent le lac Léman, ils fondèrent Lausanne, près de

[1] La rivière de la Reuss, qui coupe la Suisse actuelle en deux parties à peu près égales, du nord au midi, paraît avoir séparé les Bourguignons des Allemands ou Souabes, qui avaient reparu à peu près à cette époque dans l'Helvétie, et en possédaient la partie orientale depuis le Rhin jusqu'au pied des Alpes. T.

l'endroit où avait été naguère la ville romaine de Lausonium, ainsi que plusieurs autres villes et villages qui datent de l'époque de la conquête des Bourguignons.

Un autre peuple conquérant envahit à son tour l'Helvétie : les Goths, qui avaient déjà étendu leur domination sur l'Italie, traversèrent du midi au nord les Alpes rhétiennes, se rendirent d'abord maîtres de la Rhétie (489), s'avancèrent ensuite à l'occident, par-delà le lac de Wallenstadt, jusqu'aux deux Sitter, dans le pays d'Appenzell, et, se dirigeant sur le Saint-Gothard, occupèrent les vallées d'Uri et de Glaris.

L'histoire de l'Helvétie pendant toute cette période, n'est qu'une longue série de désastres et de misères. Tout vestige de l'ancienne civilisation disparut : les arts furent oubliés ; les lois, les usages et les mœurs d'un âge plus heureux firent place à d'autres lois, à d'autres usages, à d'autres mœurs, empreints du caractère de barbarie des nations qui avaient conquis l'Helvétie. Le langage subit la même révolution : les idiomes grossiers des conquérans succédèrent à la langue polie des Romains. Le nom même d'*Helvétie* s'éteignit ; on n'entendait plus désigner les habitans

de cette contrée que sous les noms d'*Allemands*, de *Goths*, ou de *Bourguignons* [1].

Partout où les Allemands s'établissaient, ils détruisaient les villes. Retiré dans son manoir rustique, ne connaissant d'autres richesses que ses nombreux troupeaux, dont la chair et le lait formaient sa seule nourriture, l'Allemand vivait entouré d'esclaves, hommes, femmes et enfans, qui lui servaient de laboureurs, d'artisans et de bergers. Lorsqu'il voulait du bien à un de ses serfs, il lui donnait l'usufruit de quelque portion de terre inaliénable, en échange de redevances et de corvées. Tout le pays occupé par ce peuple était en pâturages communs, et ouvert au libre parcours. Le sol jadis labouré fut laissé en friche; des forêts couvrirent les champs que la charrue romaine avait autrefois sillonnés; une zône de bois épais, repaires des loups et des ours, s'étendit autour du lac de Constance.

Dans la Rhétie, les Goths conservèrent leur esprit belliqueux, mais ils prirent insensiblement des mœurs plus douces. Ils assujettirent, à la vérité, le peuple à la servitude de la glèbe; mais ils

[1] L'Helvétie avait perdu son nom dès le temps d'Auguste, lorsqu'elle fut annexée à une des provinces de la Gaule celtique. T.

lui laissèrent ses antiques usages. Au lieu de détruire les forteresses romaines qu'ils avaient trouvées dans le pays vaincu, ils en bâtirent encore de nouvelles. Leurs seigneurs et leurs comtes habitaient dans des châteaux-forts, et administraient le pays au nom de leur roi qui résidait en Italie.

De tous ces conquérans, les Bourguignons furent ceux qui se montrèrent les plus humains; ils se contentèrent de prendre pour leur part le tiers des terres et des hommes attachés à la terre. Quoiqu'au commencement ils traitassent les habitans du pays conquis en sujets inférieurs en droits à eux-mêmes, le rapprochement qui s'établit à la longue entre les vainqueurs et les vaincus, la fusion qui s'opéra entre leurs langues et leurs usages, finirent par confondre les deux peuples en un seul. Aujourd'hui encore cette population se distingue du reste de la confédération suisse, par une langue dans laquelle on retrouve, au travers de toutes les altérations qu'elle a subies, le fond de la langue des anciens Romains. C'est le français et les différens idiômes d'origine latine qu'on parle dans les cantons de Fribourg, de Vaud, de Genève, de Neuchâtel, dans le Bas-Valais et dans une partie du pays ap-

pelé l'*Evêché de Bâle,* qui appartient au canton de Berne [1].

Mais la domination de tous ces conquérans ne fut pas de longue durée; il en survint un nouveau plus puissant, plus audacieux et plus politique que les précédens : c'était le peuple des Francs, sorti primitivement des Pays-Bas, et qui, après avoir porté la désolation dans la Gaule, s'était emparé de cette contrée, dès lors appelée France, du nom de ses nouveaux maîtres. Lorsque leurs masses armées se trouvèrent en contact avec les établissemens que les Allemands avaient sur le Rhin, une longue et opiniâtre lutte s'engagea entre les deux peuples; enfin, à la suite d'une des plus sanglantes batailles dont l'histoire ait conservé le souvenir [2], les Allemands furent vaincus et effacés pour toujours de la liste des nations. Ceux d'entre eux qui habitaient les bords du Rhin, la Souabe et le territoire helvétique, subirent la loi du vainqueur.

La monarchie fondée par les Bourguignons s'anéantit par l'effet de la discorde et les vices de

[1] L'original dit seulement dans les pays de Vaud, de Fribourg et de Neuchâtel. T.

[2] La bataille de Tolbiac, l'an 496. T.

leurs princes. Les Goths s'emparèrent (523) de Genève et de la partie des Alpes qui avait appartenu au royaume de Bourgogne; le reste du territoire tomba en partage aux Francs (534).

Ces derniers surent seuls conserver leurs conquêtes. Il n'en fut pas de même des Goths. Quand leur domination finit en Italie, Théodebert, roi des Francs, prince actif et ambitieux, se fit céder par eux (536) les possessions qu'ils avaient au nord des Alpes, et réunit ainsi la Rhétie et l'Helvétie entière à la monarchie des Francs.

CHAPITRE VI.

L'HELVÉTIE SOUS LES FRANCS. (500-900.)

Les nouveaux maîtres divisèrent toute l'Helvétie en deux parties, soit parce qu'ils en avaient pris possession à différentes époques, soit parce que les habitans eux-mêmes différaient entre eux par le langage. Ils réunirent à la Souabe toute la partie que les Allemands avaient occupée, et qui portait alors le nom général de Thurgovie [1], et la Rhétie, que les Goths avaient possédée avant eux. La langue germanique était celle de ces deux contrées. L'autre partie, naguère possédée par les Bourguignons, et dans laquelle on parlait une

[1] *Thurigau* ou *Thurgau*, canton de la Thour. On comprenait sous ce nom le pays situé entre le lac de Constance, le Rhin, l'Aar et le plateau du Saint-Gothard. La Thurgovie actuelle n'en forme qu'une faible partie. T.

langue d'origine latine, fut réunie à la Savoie, et reçut le nom de *Petite-Bourgogne*. Elle comprenait ce qui forme aujourd'hui les cantons de Vaud, de Genève, de Neuchâtel, de Fribourg, de Soleure, et une grande partie de ceux de Berne et du Valais.

Les rois francs, chefs d'un peuple tout militaire, organisaient les pays comme une armée. Ils établissaient à la tête d'une grande province un duc ou commandant supérieur; ils nommaient des comtes ou commandans en second pour gouverner les arrondissemens ou sections de provinces [1]; enfin, le territoire de ces arrondissemens était subdivisé en grands domaines donnés gratuitement ou à titre de fief aux autres chefs moins élevés en grade. La rareté de l'argent forçait alors les souverains à s'acquitter par des donations de terres envers les guerriers dont ils voulaient reconnaître les services. En leur donnant ces domaines, ils leur conféraient en même temps la propriété des hommes, des maisons et des bestiaux qui se trouvaient sur les terres conquises; car les habitans devenaient alors serfs par le fait de la conquête. Le serf n'avait aucune

[1] En allemand *Gauen*.

propriété, et était tenu à payer une redevance pour tout ce dont son maître jugeait à propos de lui abandonner l'usufruit. La Thurgovie avec la Rhétie était soumise à la domination du duc de Souabe ou d'Allemagne; le reste de la ci-devant Helvétie dépendait du duc de la Petite-Bourgogne.

Ainsi, tout le pays avec ses habitans et tout ce qu'ils possédaient se trouva partagé entre les conquérans. Les terres que le roi n'avait pas données ou inféodées à ses comtes, à ses nobles ou à ses gens de guerre, demeuraient sa propriété, et étaient administrées pour son compte par les fermiers de la couronne. Les Francs libres, malgré la grande infériorité de leur nombre, formaient seuls la nation. La masse du peuple conquis n'était comptée pour rien dans l'Etat, était sans droits politiques et civils, asservie, avilie et sans défense. Le sort des serfs était si déplorable dans l'origine, que leur seigneur avait le droit de les punir, de les donner, de les vendre, et même de les mettre à mort sans autre loi que son caprice. On les considérait moins comme des hommes que comme un vil bétail. Aucune cérémonie religieuse ne so-

lennisait leur union nuptiale, et les enfans qu'ils mettaient au jour devenaient la propriété du maître de la mère, quand le père appartenait à un autre seigneur. Telles étaient les institutions et les mœurs de ces temps barbares.

CHAPITRE VII.

ÉTABLISSEMENT DU CHRISTIANISME DANS L'HELVÉTIE.

Au sein des ténèbres de la barbarie dans laquelle était plongé l'Occident, de pieux missionnaires prêchant l'évangile, pénétrèrent dans l'Helvétie pour y porter la lumière de la foi chrétienne. C'étaient des guerriers qui avaient recueilli dans d'autres contrées la parole du salut, des hommes d'un rang illustre, souvent des fils de rois, qui foulaient aux pieds les plaisirs du monde, pour aller, à l'exemple des apôtres, confesser le Christ au milieu des Païens.

On prétend que dès le temps de la domination romaine, à peine deux siècles après la naissance de Jésus-Christ, un prince nommé Lucius était venu dans les montagnes de la Rhétie apporter, au péril de sa vie, les précieuses semences de la foi. Plus tard, d'autres missionnaires étaient venus chez lés Bourguignons

et chez les Allemands de la Thurgovie. Ils réunissaient autour d'eux des familles pieuses, baptisaient les vieillards et les jeunes gens au nom du dieu des Chrétiens, établissaient de petites communautés religieuses, élevaient des églises et des chapelles. Ils fondaient aussi des monastères pour la propagation des lettres, de la piété et de la foi, et instituaient des évêques, c'est-à-dire des inspecteurs chargés de surveiller les autres prédicateurs et les communautés chrétiennes. Déjà, avant l'invasion des Francs, il y avait des évêques à Coire dans la Rhétie, ville qui paraît dater de la fin de la domination romaine, à Augusta, à Vindonissa, à Aventicum, à Octodurum et à Genève. Les désastres de l'Helvétie forcèrent à changer plus tard le siége de plusieurs de ces évêchés : celui d'Augusta fut transféré à Bâle après la destruction de la première de ces villes, celui de Vindonissa à Constance, celui d'Aventicum à Lausanne, et celui d'Octodurum à Sion.

Mais lorsque les Francs, déjà convertis à la foi chrétienne, eurent pris possession de l'Helvétie, l'œuvre du prosélytisme fut poursuivie avec zèle, les prêtres furent protégés, les évêques honorés, les églises et les monastères com-

blés de richesses. On imposa une dîme sur les produits de la terre pour l'entretien des ecclésiastiques, et l'on subvint par des dons volontaires à la pompe du culte. A une époque où l'argent était rare, on préféra doter le clergé en productions du sol et en fonds de terre. Les fidèles, en donnant à des fondations pieuses, croyaient adresser leurs dons à Dieu ou aux saints qu'ils adoraient, et ces offrandes leur paraissaient moins un sacrifice qu'un prêt dont ils devaient être indemnisés avec usure dans le ciel, par un héritage de félicité éternelle : telle est l'origine des richesses accumulées par les églises et les couvens, tant en fonds de terre qu'en redevances territoriales.

Les missionnaires, chaque jour plus nombreux, qui accouraient des pays étrangers pour annoncer la foi aux peuples de l'Helvétie, finirent par extirper jusqu'aux derniers restes du paganisme. Car les épaisses forêts qui ombrageaient alors les rives du lac de Zurich, et les vallées les plus reculées des Alpes, furent encore long-temps le repaire d'hommes à demi sauvages, étrangers à la connaissance du vrai Dieu. Là, sur la cime des montagnes et dans le fond de leurs bois solitaires, ils égorgeaient au pied de leurs

idoles des chevaux ou d'autres victimes choisies parmi leurs troupeaux. Au commencement de chaque année, ils faisaient entendre un effroyable bruit, poussant des cris alternativement aigus et lugubres, frappant à grands coups, heurtant des instrumens sonores, pour chasser les esprits malfaisans, les sorcières et les magiciens. A l'arrivée du printemps, ils allumaient de grands feux sur les montagnes, en l'honneur de leurs dieux tutélaires. Assiégés de mille terreurs superstitieuses, croyant aux sortiléges, aux présages, aux prédictions, à l'influence des bons et des mauvais jours, ils défendaient leur culte barbare avec le zèle du fanatisme, et repoussaient les hommes bienfaisans qui leur apportaient les dogmes consolateurs de la vraie religion. Arrêtons-nous quelques instans sur ceux de ces dignes prédicateurs du christianisme, dont le nom a acquis le plus de célébrité dans l'Helvétie.

Sigebert vint du pays des Francs, et prêcha dans les déserts de la Rhétie. Il avait bâti sa modeste chapelle dans l'âpre et étroite vallée où est aujourd'hui le couvent de Dissentis [1].

[1] A l'orient du Saint-Gothard, près de la source du Rhin antérieur. T.

Colomban et Mangold prêchèrent long-temps sur les rives de l'Aar et de la Reuss, et sur les bords du lac de Zurich. Gallus, qui leur succéda dans cette mission, parcourut les mêmes lieux. Son zèle ardent attira des milliers de sectateurs à la foi chrétienne. Il se bâtit, sur la fin de sa carrière, un ermitage solitaire au pied des hautes montagnes qui bordent le lac de Constance, à l'endroit où a été élevé plus tard le couvent de St.-Gall, en mémoire de son nom. Le pieux Meinrad annonça la parole de Dieu sur les bords du lac des Quatre-Cantons, et se bâtit une cellule au milieu des sombres forêts qui couvraient alors les rives de la Sihl, là où l'on voit aujourd'hui le magnifique couvent de Notre-Dame-des-Ermites [1]. Un duc de Souabe fonda sur la colline voisine de Zurich, un collége de chanoines, et lui assigna en dotation des terres considérables près du mont Albis. Son frère bâtit un autre monastère à l'extrémité du lac des Quatre-Cantons, dans un lieu où il y avait eu anciennement, peut-être au temps des Romains, un fanal [2] destiné à diriger pendant la

[1] *Einsiedlen*, dans le canton de Schwytz, riche abbaye, et lieu célèbre de pélerinage. T.

[2] *Lucerna* en latin.

nuit les navigateurs, et où est aujourd'hui la ville de Lucerne. Peu de temps après, le riche comte Béro fonda non loin de là un cloître ou monastère qui porte encore de nos jours le nom de *Béromunster*, du nom de son fondateur.

Il serait trop long d'énumérer tous les monumens de la piété de cette époque. Les Païens voyaient de toutes parts des édifices sacrés s'élever sous leurs yeux, entendaient le jour les prêtres prêcher la rédemption et le sacrifice de la croix, et la nuit les pieux cénobites faire retentir leurs couvens de leurs chants et de leurs prières: leurs cœurs étaient touchés, et ils allaient en foule recevoir le baptême.

Dans les premiers temps, il faut l'avouer, le christianisme ne produisit point tous les fruits qui devaient naître de cette semence salutaire: les conversions étaient trop nombreuses, trop précipitées; les prédicateurs étaient trop souvent aussi ignorans et aussi grossiers que leurs néophites. Il suffisait d'avoir reçu le baptême, appris par cœur une oraison, de fréquenter l'église, et de savoir faire le signe de la croix, pour être appelé chrétien, sans qu'il fût nécessaire, pour obtenir ce titre, d'avoir renoncé aux

mœurs sauvages et aux absurdes superstitions du paganisme. On se contentait souvent de substituer les saints aux idoles, et l'on continuait à célébrer sous des noms chrétiens les anciennes fêtes païennes. La crainte du démon exerçait plus d'empire que l'amour de Dieu. Le pécheur, effrayé par la perspective des peines de l'enfer, croyait acheter son salut éternel par des dévotions et des dons faits à l'Eglise.

La nouvelle croyance ne demeura pas néanmoins sans quelques heureux résultats. Ce ne fut long-temps que la pâle clarté du crépuscule, mais cette lueur annonçait déjà le moment où une lumière vive et pure devait se répandre sur la terre. L'idée d'un seul dieu maître de l'univers, d'un dieu rémunérateur, père commun de tous les hommes, était déjà une doctrine morale et régénératrice. Les prêtres et les évêques vivaient en général avec leurs épouses dans la plus édifiante union; car, à cette époque, le lien conjugal n'était point interdit aux hommes d'église. Beaucoup de seigneurs, devenus chrétiens, commençaient à traiter leurs sujets avec plus d'humanité; beaucoup de serfs obtenaient des droits qui leur procuraient un adoucissement à leur sort. Dans plusieurs cloîtres on établit des écoles, on

s'occupa à recueillir et à transcrire les écrits des auteurs de l'antiquité. En voyant les ermites et les moines défricher les forêts et mettre la terre en culture, le peuple apprenait l'agriculture et l'économie rurale. Les terres communales furent divisées. Les habitans du pays apprirent à préparer la chaux et à bâtir des maisons de pierre; jusque là, ils s'étaient contentés de misérables huttes de bois. Ils apprirent aussi à tisser la laine et à remplacer par des vêtemens de drap la toile grossière et les fourrures dont ils s'étaient vêtus auparavant. La vigne commença à être cultivée sur les coteaux des lacs de Zurich et de Genève [1].

Ces diverses améliorations, à la verité, ne furent pas dues uniquement aux moines : on en fut surtout redevable aux Francs auxquels leurs rois avaient donné des terres dans l'Helvétie, et qui y introduisirent, avec leur économie domestique, l'usage de la charrue et des attelages de labour.

[1] Il existe divers monumens qui attestent que la vigne était cultivée dès le temps des Romains sur les rives du lac Léman. T.

CHAPITRE VIII.

L'HELVÉTIE EST INCORPORÉE A L'EMPIRE GERMANIQUE. — ON Y FONDE DE NOUVELLES VILLES. (900-1200.)

De tous les chefs de la nation des Francs, aucun ne porta plus loin que Charlemagne les limites de la vaste monarchie fondée par ses prédécesseurs. Il s'était fait couronner empereur à Rome. En annonçant le projet de relever l'empire romain d'occident, dont il se proclamait le chef, il s'était placé au-dessus de tous les autres rois, et les avait fait descendre du rang de souverains à celui de vassaux d'un prince jadis leur égal. Mais les fils et les petits-fils de Charlemagne se perdirent par leur incapacité et par leurs discordes. Chacun d'eux voulut avoir sa part de souveraineté, et ils morcelèrent ce vaste empire. L'un prit pour lui la France, un autre l'Italie, un troisième la Germanie, et ils se firent entre eux des guerres interminables. Une conséquence de ce

partage fut que la partie de l'Helvétie qui a appartenu jusque là au duché de Souabe, r vant de la monarchie des Francs, fut incorp à l'empire germanique, que nous appeller aussi désormais empire d'Allemagne [1].

La création de tant de nouveaux souverains, les guerres continuelles qui en furent la suite, pandirent partout le trouble et la confusion. Ce anarchie fut favorable aux grands dignitaires la couronne, aux ducs et aux comtes délégu par les rois pour administrer les provinces. A franchis de la surveillance et de l'autorité du m narque, ils exerçaient un pouvoir arbitrair transmettaient à leurs héritiers les charges don ils avaient été revêtus, et considéraient leurs du chés et leurs comtés comme des fiefs héréditaire ou même comme des propriétés patrimoniales Le duc de Souabe ne voulut plus reconnaître d souverain; le duc de Bourgogne prit le titre d *roi*. De même que les ducs bravaient la puissance des rois, les comtes à leur tour bravaient celle des ducs, soudoyaient des gens de guerre, et

[1] Les mots d'*Allemagne* et d'*Allemands* seront employés dorénavant dans l'acception habituelle qu'ils ont en français. T.

cherchaient à se rendre absolus. Les évêques eux-mêmes travaillaient à accroître leur puissance. Forts et révérés dans leurs évêchés et au sein de leurs domaines, ils suivirent l'exemple des ducs et des comtes, se rendirent indépendans du pouvoir séculier, et se montrèrent plus d'une fois à la tête d'une armée, couverts du casque et de la cuirasse. Ce que les évêques firent à l'égard des ducs et des comtes, le pape le fit envers les empereurs et les rois : il s'arrogea la suprématie sur eux et sur tous les évêques et ecclésiastiques de leurs états, et enfin sur leurs peuples eux-mêmes.

Ce désordre universel amena des changemens dans l'Helvétie. Les seigneurs et les comtes qui y résidaient cessèrent insensiblement de rendre hommage aux ducs de Souabe, s'érigèrent chez eux en souverains indépendans, et ne reconnurent plus d'autre pouvoir au-dessus d'eux, que celui des rois ou empereurs d'Allemagne dont ils captaient la faveur par quelques marques extérieures de déférence, lorsqu'ils espéraient la faire tourner à leur propre agrandissement. Ils vivaient entre eux dans un état habituel de discorde. L'approche d'un péril commun pouvait seule faire taire les haines particulières, et rattacher cette

noblesse turbulente et factieuse à l'intérêt général du pays.

Cette union, commandée par la communauté du danger, fut le salut de l'Helvétie au temps de l'empereur Henri, surnommé *l'Oiseleur.*

(924.) Les Hongrois ou Madgiares, peuple barbare venu de l'Orient par la mer Noire, avaient pénétré dans l'Europe occidentale en remontant le Danube, et s'étaient tour à tour répandus dans l'Allemagne et dans l'Italie. Leurs hordes innombrables, montées sur d'agiles coursiers, portaient partout sur leur passage la flamme et la dévastation. Ni fleuve ni montagne ne pouvaient arrêter leur marche rapide. Les forteresses et les châteaux étaient seuls à l'abri de leurs attaques, parce que l'art des siéges leur était inconnu. Ces irruptions se répétaient à diverses reprises dans le commencement du dixième siècle; mais elles furent particulièrement désastreuses pour l'Helvétie à l'époque que nous venons d'indiquer.

L'empereur ordonna que tous les grands chefs-lieux de communes fussent entourés de murailles, de remparts et de fossés, pour être à l'abri des incursions de ces redoutables ennemis. Ainsi Saint-Gall et Bâle, tous deux voisins des frontières, furent enceints de fortes murailles. On en fit au-

tant à Zurich, important par sa position à l'extrémité d'un lac. C'étaient là comme autant de forteresses nationales, où tout habitant du pays pouvait, en cas d'invasion, se mettre en sûreté avec ce qu'il possédait. La neuvième partie des hommes libres, de famille noble, mais peu riches en fonds de terre, eut l'ordre d'aller s'y établir pour les défendre en temps de guerre et les gouverner en temps de paix. Ce fut ainsi que se formèrent les villes, et que furent institués leurs conseils. Les nobles à qui le gouvernement de ces villes fut confié prirent le nom de *patriciens*.

Ce premier exemple donné, on ne tarda pas à voir s'élever plusieurs autres de ces forteresses nationales ou villes, telles que Lucerne, Soleure et plus tard Schaffouse, bâtie au-dessus de la cataracte du Rhin, à l'endroit où l'on charge et décharge les embarcations qui voguent sur ce fleuve : elle doit son nom aux habitations de bateliers qu'elle a remplacées. Il en fut de même dans l'Helvétie bourguignonne, quand les empereurs l'eurent réunie à l'empire d'Allemagne (1032), et l'eurent confiée à l'administration des ducs de Zæhringen. (1127.) Les villes de Genève et de Lausanne existaient déjà depuis bien des siècles. Le duc Berthold de Zæhringen, bailli impérial ou recteur de la Pe-

tite-Bourgogne, fonda la ville de Fribourg dans la contrée appelée encore aujourd'hui Nechtland, pour contenir la turbulente noblesse du voisinage. Son fils, peu d'années après, bâtit la ville de Berne dans une presqu'île formée par les sinuosités de l'Aar.

Toutes ces villes et celles qui se formèrent en divers endroits, à mesure qu'on sentit le besoin de revêtir de murailles des places auparavant ouvertes, furent assimilées pour le régime politique aux cités qui existaient déjà en Allemagne. On leur conféra les mêmes droits et les mêmes priviléges. Le laboureur et l'artisan qui venaient s'établir dans une ville, s'engageaient, en recevant le droit de cité, à payer scrupuleusement les impôts, à être armés d'une hallebarde et d'une épée pour la défense de la patrie, et munis d'un seau pour éteindre les incendies, très communs et très dangereux dans des villes en grande partie bâties en bois. Les affaires importantes étaient débattues dans l'assemblée générale des citoyens; mais le détail de l'administration était confié à un conseil nommé par la bourgeoisie et présidé par un avoyer ou un bourgmestre. Le conseil prononçait sur les causes de peu d'importance; les causes capitales étaient portées devant le bailli impé-

rial, le délégué de l'abbé ou du comte, ou tout autre autorité représentant le souverain.

La sécurité dont on jouissait à l'abri de ces remparts attira une grande partie de la population dans les villes : cette affluence d'habitans fit fleurir les arts, le commerce et tous les genres d'industrie; il s'établit des marchés où le cultivateur venait échanger le superflu du produit de ses champs et de ses troupeaux, contre les produits manufacturés par les artisans de la ville. Ces échanges enrichirent les habitans des cités et stimulèrent leur génie industriel. L'accroissement de bien-être qui en fut la suite eut une heureuse influence sur leurs mœurs; leur union les rendit forts, et les fit respecter des seigneurs et des nobles qui résidaient dans les châteaux-forts du voisinage. Les ducs, les rois et les empereurs se plaisaient, dans leurs voyages, à s'arrêter dans les villes, y jouissaient des commodités de la vie, à peu près inconnues partout ailleurs, et témoignaient leur reconnaissance de l'accueil qu'ils y recevaient, par des concessions de franchises et de priviléges.

Cependant les comtes, les chevaliers et autres seigneurs qui vivaient hors des villes, ne tardèrent pas à voir d'un œil jaloux cet accroissement de

prospérité; ils travaillèrent de leur côté à augmenter, par tous les moyens, leur puissance et leurs revenus; ils redoublèrent d'empressement à servir les rois, les ducs et les couvens, dans l'espoir d'obtenir de nouveaux fiefs et de nouvelles terres, ou se mirent à guerroyer avec leurs voisins pour s'enrichir de leurs dépouilles. Il y en eut un grand nombre qui, entendant mieux leurs intérêts, adoucirent les rigueurs de la servitude de la glèbe dans les terres de leur dépendance et ne tardèrent pas à voir augmenter la population de leurs sujets. Comme, depuis l'époque de la conquête, ils possédaient en toute propriété ou en fief la totalité du territoire avec tout ce qui se trouvait sur le sol, ils divisèrent les terres labourables et les prairies entre les différentes familles de serfs qui vivaient dans leurs domaines, et qui furent assujetties en échange à des redevances en dîmes, en tailles et en corvées. On vit ainsi se multiplier de jour en jour les villages, les hameaux et les simples métairies. Chaque nouvelle maison bâtie sur la terre d'un seigneur payait un tribut de volaille et d'œufs. Quand un serf père de famille venait à mourir, ses enfans étaient tenus de donner, ou au seigneur, ou au couvent, ou au maître quelconque dont ils rele-

vaient, le meilleur habit de sa garde-robe, le meilleur meuble de sa maison et la meilleure pièce de bétail de son étable. Après le prélèvement de ce tribut, les enfans du défunt conservaient le reste à titre de patrimoine et d'héritage.

Toutes ces redevances de différente nature augmentaient les revenus des seigneurs. Les terres non divisées demeuraient leur propriété; c'était ordinairement de vastes forêts. Le maître de la terre, en s'en réservant la possession exclusive, permettait en tout temps à ses tributaires d'y couper le bois dont ils avaient besoin; il leur accordait aussi, ou en pur don ou contre une redevance, la permission d'y récolter le gland nécessaire pour engraisser leurs porcs, et le droit de pacage dans l'intérieur des limites du village, du hameau ou de la métairie.

Il n'était permis à personne, sans l'autorisation du seigneur de la terre, d'élaguer, abattre ou arracher ces forêts domaniales, pour les convertir en champs ou en prairies. Toutefois, comme les seigneurs prenaient plaisir à voir les familles se multiplier et de nouvelles métairies s'élever dans leurs domaines, ils permettaient souvent à leurs paysans d'entamer ces hautes-futaies, moyennant un droit de mise en culture ou de dé-

frichement. On trouve encore aujourd'hui dans la Suisse un assez grand nombre de noms de lieux qui indiquent une origine pareille [1]. Néanmoins, ces défricheurs, à moins qu'ils n'eussent déjà reçu la liberté auparavant, demeuraient serfs comme leurs pères, et le seigneur considérait tout ce qu'ils avaient comme sa propriété. En effet, il ne se contentait pas de leur prêter l'usage du sol, mais encore il leur fournissait le bois nécessaire pour bâtir une maison et une étable, leur faisait l'avance des instrumens et ustensiles aratoires, des semailles, du premier fonds de bétail de la métairie, et de tout ce qu'il fallait pour garnir l'étable et la basse-cour. Le paysan tributaire l'indemnisait de ces concessions et de ces diverses avances, en labourant ses champs et en voiturant ses récoltes, en lui payant la dîme et la rente foncière de ses propres moissons, outre un tribut en denrées et en produits de son industrie domestique.

Telle a été la faible et obscure origine de la plupart des villes et des villages qui couvrent

[1] *Schwanden, Schwændi, Ruti, Reuti*, et autres dérivés des mots allemands-suisses *schwænden*, entamer, et *ruten*, extirper. T.

aujourd'hui le sol de la Suisse. Cette organisation sociale, tout imparfaite qu'elle était encore, contenait le germe de nos institutions actuelles, et était un premier pas vers l'affranchissement des peuples.

CHAPITRE IX.

CONTINUATION DU MÊME SUJET. — L'HELVÉTIE SOUS LA DOMINATION DES SEIGNEURS. (1200-1290.)

Plus le sort des paysans s'améliorait, plus les comtes, les nobles, les abbés et les autres seigneurs, seuls propriétaires du sol, voyaient augmenter leurs revenus; mais leur indépendance et leur puissance s'accrurent surtout lorsque la maison des ducs de Zæhringen vint à s'éteindre. La dignité de bailli impérial cessa dès lors d'être héréditaire, et fut conférée par l'empereur tantôt à un comte, tantôt à un autre. Les seigneurs n'eurent plus à craindre de recevoir la loi d'un de leurs pairs. Chacun d'eux travaillait à s'élever au premier rang, ou pouvait espérer d'y parvenir à son tour.

Beaucoup de maisons illustres, éteintes aujourd'hui, florissaient à cette époque dans l'Helvétie et les contrées voisines. Les comtes de Savoie

avaient des domaines étendus, des fiefs et des droits de différente nature dans le Valais et le pays de Vaud. L'évêque de Lausanne exerçait dans ce dernier pays une espèce de souveraineté. La domination des comtes de Neuchâtel s'étendait sur des pays tant romands qu'allemands, situés dans le bassin du lac de Bienne, de la Thièle et de l'Aar. Les comtes de Kybourg, maîtres de toute la contrée comprise entre Zurich et le lac de Constance, et auxquels on doit la fondation des villes de Diessenhofen [1] et de Winterthour, ne reconnaissaient pas dans toute l'Helvétie de maison plus puissante que la leur. On vit néanmoins s'élever à côté d'eux, dans l'Argovie, la famille des comtes de Habsbourg, lesquels possédaient dès long-temps en toute propriété des terres considérables dans le voisinage de l'ancienne ville de Vindonissa. Ils étaient devenus avoués de la riche abbaye de Seckingen, sur la rive droite du Rhin, qui avait des propriétés considérables dans le pays de Glaris. Ils avaient acquis plus tard, à titre de fief, le comté de Rore, dans l'Argovie, qui avait primitivement appartenu à une ancienne

[1] Petite ville sur le Rhin, dans le canton de Thurgovie.

famille noble bourguignonne. Il s'étendait jusqu'à Mouri, où, deux siècles auparavant, l'épouse d'un des comtes de Habsbourg ou d'Altembourg, comme on les appelait alors, avait fondé une abbaye de bénédictins. A l'extinction de la maison des comtes de Rore, ses domaines avaient passé aux comtes de Lentzbourg, de qui descendaient aussi les comtes de Bade, et dont les grands biens ajoutèrent à l'illustration et à la puissance de la maison de Habsbourg.

Les comtes de Rapperschwyl, dans l'Helvétie orientale, près des frontières de la Rhétie, fondèrent sur les bords du lac de Zurich la ville qui a pris et conservé leur nom. L'éclat de cette maison long-temps illustre, était éclipsé par celle des comtes de Toggenbourg. Un château bâti sur un rocher, non loin du couvent de Fischingen, était le berceau de cette opulente famille; ce fut du haut d'une fenêtre de ce château que le comte Henri de Toggenbourg, égaré par la jalousie, précipita son épouse, la belle comtesse Ida, dont il avait vu l'anneau nuptial au doigt d'un de ses serviteurs. Un corbeau avait dérobé cette anneau par l'ouverture d'une fenêtre et l'avait ensuite laissé tomber. L'infortuné serviteur s'était innocemment paré de cet

ornement que le hasard lui avait fait découvrir. La providence veillait sur les jours d'Ida. Dans sa chute, elle put se retenir aux broussailles qui tapissaient les rochers suspendus au-dessus du précipice. Son innocence fut reconnue; mais fuyant le barbare époux, elle consacra le reste de sa vie à la retraite, renfermée dans une cellule à Fischingen. Son prétendu complice, attaché par l'ordre du comte Henri à la queue d'un cheval fougueux, avait péri du plus affreux supplice.

On pourrait encore nommer un grand nombre de familles de comtes et de barons alors fort puissans, tels que les comtes de Werdenberg et de Sargans, ceux de Montfort, de Sax, de Vax, de Ræzuns, dans la Rhétie, et autres seigneurs tant de l'Helvétie allemande que de l'Helvétie bourguignonne; mais qui pourrait prendre intérêt à des noms qui ne réveillent plus aujourd'hui d'autres souvenirs que celui de guerres obscures, d'actes de tyrannie et de violence dont la tradition se conserve encore près des ruines de ces châteaux jadis si redoutés?

Plusieurs de ces familles anciennes et puissantes s'éteignirent de bonne heure et disparurent sans retour de la scène du monde. Rien

n'y contribua plus que les croisades, qui furent entreprises à l'époque où nous sommes arrivés, et l'opinion qui se répandit alors dans tous les pays de l'Europe, que la religion et l'honneur ordonnaient aux chrétiens de prendre les armes et d'aller à Jérusalem arracher le saint sépulcre des mains des infidèles. Des pélerins armés accouraient chaque année en troupes innombrables dans la Terre-Sainte, portant une croix cousue sur leurs vêtemens, comme signe de leur pieuse destination. Tout le monde se croisa, vieillards, jeunes gens, enfans, princes, rois, empereurs. On vit jusqu'à des princesses et des religieuses à la suite de l'armée des croisés. De tant de milliers d'hommes partis pour l'Orient, un petit nombre seulement revinrent dans leur patrie; la plupart périrent en route, ou trouvèrent la mort dans les combats, ou succombèrent à la misère, aux maladies ou aux rigueurs de la captivité. Ces pertes portaient surtout le deuil parmi la noblesse.

Néanmoins ces mêmes croisades, si fatales à la caste dominatrice, tournèrent à l'avantage du peuple serf des campagnes et de la bourgeoisie des villes. Les seigneurs traitèrent leurs paysans avec plus d'humanité, pour les retenir chez

eux et les empêcher d'aller chercher l'indépendance sous les étendards de la croix. Ils leur accordèrent plus de liberté et leur concédèrent divers droits, afin de pouvoir employer leurs bras dans les guerres intérieures. Les bourgeois des villes s'enrichirent en travaillant à l'armement, à l'équipement et à l'approvisionnement en tout genre des armées qui partaient sans cesse pour la Palestine. Le commerce prit une extension nouvelle : une route fut ouverte aux marchandises par la Hongrie jusque dans la Grèce, et par l'Italie et la Méditerranée jusqu'en Egypte et dans le Levant. Bâle, en particulier, s'enrichit en devenant l'entrepôt des vins de Chypre, comme Zurich dut sa prospérité aux manufactures de soieries qui commençaient alors à s'y établir.

A mesure que les cités nouvelles faisaient des progrès vers la richesse, les citoyens travaillaient avec plus d'ardeur à étendre leurs droits, et agrandissaient leur territoire par des achats avantageux. Les villes s'affranchissaient successivement des droits de souveraineté que les abbés, les évêques et les monastères avaient longtemps fait peser sur elles. Elles se mettaient sous la protection de l'empire germanique, afin de

n'avoir à reconnaître d'autre supérieur que l'empereur ou le lieutenant ou bailli impérial chargé de les gouverner en son nom. Les Soleurois se rendirent indépendans du chapitre de St.-Ours, qui, ayant puissamment contribué à la fondation de leur ville, se prévalait de ce titre pour prétendre s'immiscer dans l'administration. L'abbé du riche couvent de Tous-les-*Saints* se regardait comme suzerain du territoire où était bâtie Schaffouse, et y faisait exercer ses droits seigneuriaux par son avoyer ou bailli. Les bourgeois commencèrent par lui enlever le droit d'élire plus de la moitié des membres de leur conseil, et se réservèrent l'élection de la moitié restante. Plus tard, ils s'affranchirent entièrement de la domination temporelle de l'abbaye, et se mirent, comme d'autres villes, sous la protection immédiate du chef de l'empire. Bâle en usa à peu près de la même manière avec son évêque, et assura son indépendance en se constituant ville impériale. Les mêmes prérogatives avaient été concédées dès long-temps aux villes de Fribourg et de Berne par une faveur spéciale de l'empereur.

Plusieurs petites villes suivirent l'exemple des grandes, à mesure que l'occasion s'en présenta.

Elles surent habilement profiter des troubles de l'empire. Quand les rois ou les seigneurs dont elles dépendaient avaient besoin d'argent, elles leur ouvraient leur trésor ; quand l'état était menacé, leurs bras étaient à l'instant armés pour sa défense. Le citoyen, frugal et économe dans son intérieur, prodiguait son bien pour l'intérêt public. Les maisons particulières étaient d'une extrême simplicité, mais les édifices publics étaient vastes et somptueux. Les artisans rivalisaient pour la bonne qualité des produits de leurs ateliers, et pour le perfectionnement des procédés de leur industrie. La piété, la probité, l'amour du travail, régnaient dans le sein des familles ; la sagesse, la prudence et l'intégrité, dans les conseils. On eût rougi de vivre aux dépens de la fortune publique ; mais fallait-il subvenir au besoins de l'Etat, concourir à quelque établissement utile, aucun sacrifice ne coûtait au patriotisme des citoyens.

Sous un régime si propre à les faire prospérer, les villes prirent de l'accroissement, se rendirent puissantes, et acquirent des franchises importantes, des terres, le droit de lever diverses sortes d'impôt, et d'autres priviléges avantageux. Pour y réussir, elles aspiraient toutes à se

placer sous la dépendance immédiate des empereurs, et à s'affranchir de tout autre maître, de manière à pouvoir élire elles-mêmes leurs magistrats et leurs juges, et régler elles-mêmes leur administration. Elles ne croyaient pas acheter trop chèrement cet avantage en payant un tribut à l'empire. L'empereur déléguait l'exercice de sa souveraineté à un bailli impérial, chargé de juger les causes capitales devant l'assemblée du peuple. On présumait qu'étant étranger, il devait juger avec plus d'impartialité qu'un homme du pays prononçant sur le sort d'un de ses concitoyens. En cas de guerre, les villes donnaient le commandement de leurs troupes à un seigneur ou comte puissant et d'une valeur éprouvée, et lui payaient une solde. Pour augmenter leurs moyens de défense, les villes formaient souvent des ligues, soit entre elles, soit même avec les villes impériales de la Souabe et des bords du Rhin. Ainsi, après une longue période de dépendance et de servitude, on vit l'aurore de la liberté luire sur l'Helvétie, au milieu des monastères et des châteaux-forts, et éclairer les villes de ses premiers rayons. La tyrannie, plante étrangère à nos climats, ne saurait fructifier long-temps sur le sol helvétique.



CHAPITRE X.

COUP-D'OEIL SUR LES PEUPLADES ÉTABLIES A CETTE ÉPOQUE DANS LES PAYS DE SCHWYTZ ET D'APPENZELL, DANS LA RHÉTIE ET DANS LE VALAIS.

DERRIÈRE les lacs, et au pied des plus hautes montagnes de l'Helvétie, vivait isolée du reste du monde une antique peuplade, formée peut-être des derniers descendans des Cimbres échappés jadis au fer des Romains. Ni Allemand, ni Bourguignon, ni Franc, n'eût osé s'engager dans ces tristes et âpres solitudes. L'habitant de ces contrées faisait paître ses troupeaux sur des montagnes inconnues. Là on ne voyait ni château-fort sur la cime des rochers, ni ville dans l'intérieur des vallées. Les Bruchemburen [1] (c'est le nom qu'on donnait primiti-

[1] Dans l'allemand-suisse, *paysans* ou *cultivateurs du marais*. Voir plus haut, chap. 2, page 11. T.

vement à ces hommes simples) n'eurent long-temps qu'une seule église, bâtie dans la vallée de la Muotta ; le peuple de Schwytz, d'Underwald et d'Uri y allait célébrer son culte. Les habitans de ces trois contrées avaient tous la même origine, et obéissaient à un gouvernement commun. Ils choisissaient dans leur sein des hommes distingués par leur expérience et leur loyauté, et les investissaient du pouvoir.

Dans la suite, quand leur population fut devenue plus nombreuse, chaque contrée eut son église particulière, son *landammann*[1] ou magistrat suprême du canton, son conseil et son tribunal. Ainsi Schwytz, Uri et Underwald s'administrèrent séparément, continuant toutefois d'agir de concert dans les affaires importantes, comme des membres d'une seule et même communauté. Plus tard, les habitans de la partie d'Underwald située au-dessus de la forêt de Kern, séparèrent leurs intérêts de ceux des villages situés entre cette forêt et le lac des Quatre-Cantons, et ces deux districts eurent dès lors chacun leur conseil et leur tribunal. Ceux

[1] Altération du mot *landsamtmann*, employé du pays, principal fonctionnaire du pays. T.

de la partie supérieure, primitivement les plus nombreux, étaient assujettis, d'après un ancien usage, à contribuer pour les deux tiers aux dépenses publiques : cette charge leur était devenue onéreuse depuis que ceux du Bas-Underwald les égalaient en population et en richesse, et ils avaient voulu s'en affranchir. Malgré cette séparation, les deux peuples continuèrent à se réunir pour les affaires importantes, et à ne former qu'un seul canton.

Personne, hors l'empereur, ne prétendait à la souveraineté de ces montagnes, et le peuple s'y trouvait heureux sous l'égide de ce prince puissant. Quand il s'élevait quelque différend dans son sein, il s'en remettait pour le terminer à l'arbitrage d'un seigneur de l'empire, et choisissait de préférence un comte de la maison de Lentzbourg.

Il existait dans l'intérieur de ces contrées de vastes solitudes et de hautes vallées inhabitées qui n'appartenaient à personne. Ces terres étaient considérées par les empereurs comme un domaine impérial dont ils pouvaient disposer à leur gré. Ils les donnaient à titre de propriété ou de fief à des seigneurs et à des couvens. Quand on vint à défricher ces terres désertes,

les cultivateurs eurent à en payer la rente foncière aux rois, aux comtes de Lentzbourg et de Rapperschwyl, aux chapitres de Notre-Dame-des-Ermites, de Zurich, de Béromunster, et à d'autres seigneurs ecclésiastiques ou séculiers auxquels elles avaient été concédées par les empereurs. Le baron Conrad de Seldenburen avait fondé dans une âpre vallée du Haut-Underwald, au pied du mont Titlis, couvert de neiges éternelles, un couvent qui reçut le nom d'*Engelberg*. Le pape fut si édifié de cette œuvre pieuse qu'il plaça le couvent sous la protection immédiate du Saint-Siége (1120).

Mais le couvent de Notre-Dame-des-Ermites surpassait en antiquité et en richesse tous les monastères de ces contrées. Les nombreux troupeaux de l'abbé couvraient toutes les montagnes du voisinage; car le couvent avait jadis reçu en don la vaste étendue de terrains incultes et montagneux au milieu desquelles il avait été fondé. Les bergers de Schwytz, étrangers à ce qui se passait hors de chez eux, ignorèrent long-temps cette donation. Ils n'en furent instruits que lorsque l'abbé de Notre-Dame envoya un jour ses troupeaux dans des pâturages qu'ils avaient regardés de temps immémorial

comme leur patrimoine. Une contestation s'éleva entre eux et l'abbé : ce dernier soumit ses prétentions à la décision de l'empereur, qui lui donna gain de cause. Les gens de Schwytz furent indignés de cet arrêt. « Puisque la protection de l'empereur et de l'empire, s'écrièrent-ils, nous est inutile pour le maintien de nos droits, sachons nous en affranchir. » Ceux d'Uri et d'Underwald épousèrent leur cause, et, à leur exemple, se déclarèrent indépendans de l'empereur. Ce monarque en fut violemment irrité : il mit ces peuples au ban de l'empire. L'évêque de Constance lança contre eux les foudres de l'excommunication. Une pareille sentence interdisait l'usage des cloches, et emportait la défense d'administrer les sacremens aux vivans et aux mourans jusqu'à ce que les rebelles fussent rentrés dans l'obéissance. Les gens de Schwytz ne se laissèrent point intimider par ces menaces; ils ordonnèrent à leurs prêtres de célébrer le service divin comme auparavant, et chassèrent du pays ceux qui s'y refusèrent. Leur bétail continuait à multiplier et leurs pâturages à verdir malgré l'anathème de l'évêque, et les produits de leurs troupeaux continuaient à se vendre avec la même liberté aux marchés de

Lucerne et de Zurich. Le courroux de l'empereur ne tarda pas à s'apaiser. Ce prince, ayant à faire la guerre, et sentant de quelle utilité lui serait le secours d'un peuple valeureux, chargea le comte de Lentzbourg de porter de sa part des paroles amicales aux habitans de ces vallées. « L'empereur aime les hommes vaillans, leur dit ce seigneur : combattez comme vos pères, et ne vous souciez pas des discours des prêtres ! » A cet appel, environ six cents jeunes gens allèrent se ranger à sa suite sous les étendards de l'empereur, et revinrent ensuite dans leurs foyers chargés de butin et de gloire.

Dans une autre contrée, au sein des montagnes qui bordent la rive gauche du lac de Constance, habitait une peuplade nombreuse d'hommes libres, placée depuis des siècles sous la sauvegarde de l'empereur et de l'empire. Néanmoins l'abbé de Saint-Gall avait eu de tout temps dans ce pays des domaines considérables et des serfs chargés de cultiver leurs terres, qui portaient le nom d'*Hommes de la Maison de Dieu*. L'abbé avait une maison et une cellule sur les bords de la Sitter, au pied de l'Alpstein ; ils s'y rendait souvent pour l'exercice de ses droits. Son séjour engagea beaucoup de gens à se fixer dans le voisi-



nage; il s'y bâtit insensiblement un bourg qui fut nommé *Appenzell* (cellule de l'abbé), nom qui finit par être donné à toute cette contrée. L'abbé déléguait un bailli pour gouverner les serfs de ses domaines; mais les hommes libres, simples sujets de l'empire, d'Appenzell, de Hundwyl, d'Urnœschen et de Teufen, nommaient dans leur sein, à l'exemple des peuples du lac des Quatre-Cantons, leur landammann, leurs conseillers et leurs juges, et avaient aussi leur bailli impérial qui résidait au milieu d'eux.

Cependant les abbés de Saint-Gall acquirent progressivement, par des achats ou par des donations, des droits de plus en plus considérables sur toute cette contrée. Ils finirent même par se faire concéder par les empereurs le tribut dû à l'empire, la haute justice criminelle, et la souveraineté des quatre districts qui composaient ce pays. Jusque là le peuple vit avec indifférence un changement qui ne portait aucune atteinte essentielle à ses priviléges, et ne faisait que transférer à un abbé puissant la juridiction qu'un bailli impérial avait auparavant exercée sur lui. De son côté, le couvent de Saint-Gall, content de ses riches revenus, s'abstint d'empiéter sur les antiques droits de ce peuple de bergers; seulement, afin

de diminuer l'inégalité qui existait entre les se de ses domaines et les autres habitans, l'abbé troya aux premiers le droit de se nommer landammann, et plusieurs autres franchises i portantes : ces concessions furent le prix de bravoure et du dévouement dont ils avaient f preuve à la guerre en combattant sous les dr peaux de leurs belliqueux abbés.

Le sort des pauvres habitans des montagnes d la Rhétie était loin d'être aussi heureux : d'in nombrables châteaux-forts élevés sur les crête des rochers qui dominaient leurs vallées, étaien la demeure d'une noblesse oppressive, et rete naient le pays comme en captivité dans cette re doutable enceinte. Là était le siége de la puissance de l'évêque de Coire, des abbés de Dissentis et de Pfeffers; là régnaient les comtes de Brégentz, de Werdenberg, de Montfort, de Mœtsch et de Misox; les opulens barons de Rhæzuns, de Montalt, de Vatz, d'Aspremont, et d'autres obscurs tyrans de ces contrées. La ville de Coire jouissait seule de droits considérables sous la suprématie de son évêque; quelques vallées isolées, telles que celle de Bregaglia, sur les frontières de l'Italie, conservaient d'antiques priviléges. Tout le reste du peuple, particulièrement la population

parlant la langue romande[1], était et demeura encore long-temps attaché à la glèbe, et soumis à toutes les rigueurs de ce régime affreux. Les seuls Valsois, qui parlent allemand, demeurèrent libres dans leurs villages et dans leurs métairies isolées, tels que les Francs les avaient trouvés à l'époque de leur invasion. On dit que ces Valsois étaient originairement une population de race allemande, qui se réfugia dans la partie la moins accessible du pays au temps de la domination des Goths, et défricha les vallées montueuses et écartées, telles que le Prettigau au nord, la sauvage vallée d'Avers et le Rheinwald, au pied du glacier du Rhin au sud-ouest[2], furent aussi ceux qui habitèrent et cultivèrent les premiers les campagnes alors désertes de Davos, après les avoir reçues en fief des barons de Vatz.

Une multitude de comtes et de seigneurs exer-

[1] Langue dérivée du latin, ou de même origine que le latin, qui se parle encore aujourd'hui, sous différens dialectes, dans la moitié du canton des Grisons. T.

[2] Leur nom allemand *Walser*, presque identique avec celui de *Walliser*, Valaisan, et l'autorité de Busching, qui dit positivement que ces contrées furent originairement peuplées par une colonie de Hauts-Valaisans, donnent lieu de regarder cette dernière opinion comme la plus probable. T.

çaient une domination à peu près aussi insupportable sur le Valais. La ville de Sion, gouvernée par un bourgmestre et un conseil de son choix, luttait péniblement pour le maintien de ses droits municipaux. La puissance des comtes de Savoie s'étendit long-temps sur une partie considérable du Bas-Valais; les évêques de Sion exerçaient de leur côté une grande autorité dans le Haut-Valais; mais les habitans de cette dernière contrée, tous d'origine germanique et parlant la langue allemande, défendirent avec une constante *énergie* la liberté dont ils avaient hérité de leurs ancêtres. Ils avaient divisé leur territoire en sept dizains[1]; les députés des dizains composaient le conseil-général du pays ou diète, présidé par un grand-bailli[2] pareillement nommé par les dizains. Affranchis de toute domination étrangère, ne voulant d'autre protection que leurs propres lois, les Hauts-Valaisans faisaient paître en liberté leurs troupeaux depuis les rives du Rhône jusqu'aux régions où ce beau fleuve jaillit du sein des glaces éternelles.

[1] *Zehenten*.

[2] En allemand *Landshauptman*, capitaine-général.

CHAPITRE XI.

L'HELVÉTIE SOUS L'EMPEREUR RODOLPHE DE HABSBOURG, ET SOUS SON FILS ALBERT D'AUTRICHE. (1290-1307.)

De tous les seigneurs qui, à l'époque où nous sommes parvenus, exerçaient leur domination sur l'Helvétie, aucun n'était plus considéré pour sa valeur, sa prudence et sa popularité que le comte Rodolphe de Habsbourg. Son château était situé sur le sommet du mont Wulpel, dans l'Argovie. Il était bailli des villes d'Arau, de Bade, de Mellingen, de Diessenhofen et de plusieurs autres. Les habitans de Schwytz le sollicitèrent aussi d'être leur bailli, pour pacifier les troubles survenus à la suite des débats qui divisaient dans ce temps-là l'église et l'empire. Déjà, à cette occasion, Uri, Schwytz et Zurich avaient formé une ligue entre eux pour être en état de tenir tête à la noblesse des châteaux; et Zurich avait confié

au comte Rodolphe le commandement de son armée.

Rodolphe était loin d'être également aimé des citoyens de Bâle, quoiqu'il fût moins mal vu d'eux que les autres gentilshommes de ces contrées. Un jour de carnaval, ces derniers s'étaient permis d'insulter grossièrement les dames de Bâle; des rixes sanglantes en furent la suite ; un grand nombre de ces audacieux tombèrent sous les coups des Bâlois. Le comte de Habsbourg ressentit vivement le châtiment infligé à ses amis, et marcha contre la ville de Bâle à la tête d'une armée pour en tirer vengeance.

Mais une circonstance aussi heureuse qu'imprévue mit promptement un terme à cette guerre. Les ducs et les princes d'Allemagne, après de longues contestations au sujet de la succession au trône impérial, vacant par la mort de l'empereur Guillaume (1256), réunirent enfin leurs votes, au bout de dix-sept ans d'interrègne, en faveur du comte Rodolphe de Habsbourg (1273). L'électeur de Cologne décida cette nomination par les éloges qu'il donna aux hautes vertus de ce prince.

Quand les Bâlois eurent appris que leur ennemi avait été nommé empereur, ils sortirent de leur ville, se présentèrent à lui avec toutes les

marques possibles de respect, et l'invitèrent à entrer dans leurs murs à la tête de ses troupes. Les adversaires se jurèrent mutuellement amitié. Cet heureux événement remplit d'allégresse toute l'Helvétie. Les magistrats des villes et des campagnes accoururent de toutes parts à Brougg en Argovie, pour féliciter le nouvel empereur et l'impératrice son épouse.

Quoique éloigné de l'Helvétie, et placé sur le premier trône de la chrétienté, Rodolphe demeura jusqu'à la fin de ses jours l'ami des peuples de son pays natal. Il accorda de nouveaux honneurs à la noblesse de cette contrée, gratifia les villes de nouveaux priviléges, ou leur confirma ceux qu'elles possédaient déjà. Il octroya aux peuples de Zurich, de Schaffouse et de Soleure le privilége de n'être jugés que par leurs propres juges et d'après leurs propres lois; il donna aux habitans de Laupen et de Lucerne des franchises égales à celles de Berne, et décida que Lucerne relèverait directement de l'empire; Bienne obtint les mêmes libertés municipales que la ville de Bâle; Arau n'eut plus à ressortir à aucun autre tribunal qu'à celui de son avoyer; Winterthour, Diessenhofen et d'autres villes reçurent à peu près les mêmes priviléges. L'empereur con-

firma aux habitans de Schwytz, d'Uri et d'Underwald[1] le droit perpétuel de ne relever que de l'empire germanique; il éleva à la dignité de prince de l'empire l'évêque de Lausanne et l'abbé de Notre-Dame-des-Ermites. Dans l'Helvétie ci-devant bourguignonne, où les comtes de Savoie s'étaient rendus tout-puissans, il rétablit à main armée l'autorité impériale, protégea Lausanne et Fribourg contre les usurpations de la maison de Savoie, et replaça sous la protection immédiate de l'Empire tout ce qui y avait été auparavant. Les villes et les campagnes lui en témoignèrent leur reconnaissance par l'abondance de leurs subsides en argent et en hommes.

Mais cette période de félicité finit pour l'Helvétie avec le règne de cet excellent prince (1292). Son fils aîné, Albert, duc d'Autriche, n'avait ni les mêmes vertus ni la même sagesse; son règne fut pour les peuples une suite de calamités que son insatiable ambition put faire prévoir de bonne heure. On le vit tourmenté du désir d'agrandir à

[1] Ces trois peuplades portent, dans l'allemand-suisse, le nom collectif de *Waldstætten*, états ou cantons forestiers. On étend aussi quelquefois cette dénomination au canton de Lucerne. Le lac des Quatre-Cantons s'appelle dans le pays *Vier-Waldstætten see*. T.

tout prix ses États héréditaires, également prêt à porter atteinte à l'indépendance de ses voisins, et à fouler aux pieds les droits de ses propres sujets. L'alarme devint bientôt universelle. Les peuples de Schwytz, d'Uri et d'Underwald, prévoyant les dangers qui menaçaient leur liberté, se réunirent en assemblée générale, et jurèrent entre eux une étroite alliance, s'engageant à se soutenir mutuellement contre tout agresseur, et à verser leur sang pour la défense commune. Ils prirent et reçurent à cette occasion le nom d'*Eidgenossen* (que la traduction française ne rend qu'imparfaitement par le mot de *confédérés*), qui signifie *hommes unis par un même serment*, et qui a souvent servi dans la suite à désigner collectivement ces trois peuples. D'un autre côté, l'évêque de Constance se ligua avec le comte de Savoie et d'autres seigneurs pour s'opposer aux desseins ambitieux d'Albert, et l'abbé de Saint-Gall et la ville de Zurich s'empressèrent d'accéder à cette alliance. Les princes d'Allemagne ne conçurent pas moins de haine pour Albert, et se donnèrent un autre souverain dans la personne du comte Adolphe de Nassau, son compétiteur au trône impérial.

Cette nomination fut une source de divisions et

de guerres dans tout l'empire : peuples, villes, tout prit parti, tout s'arma pour ou contre Albert. Berne embrassa le parti du duc de Savoie, et conclut une alliance avec Fribourg et Soleure. Cependant Albert, à la tête d'une armée autrichienne, alla porter la dévastation dans le territoire de l'évêque de Constance; plus tard, dans une bataille sanglante (1298), il arracha à Adolphe la victoire, la vie, et la couronne impériale. A cette nouvelle, les confédérés d'Uri, de Schwytz et Underwald lui envoyèrent une députation à Strasbourg pour le prier de maintenir leurs antiques libertés, à l'exemple de son glorieux père: Albert leur répondit qu'il songeait à leur proposer incessamment un changement dans leur situation. Cette réponse consterna les confédérés.

Un cri de guerre avait déjà retenti dans toute l'Helvétie occidentale, depuis les murs de Soleure jusqu'aux rives du Léman; les seigneurs de ces contrées, qui tenaient pour Albert, et étaient les ennemis des villes, dont ils voyaient d'un œil jaloux la prospérité croissante, marchèrent contre Berne; mais les courageux citoyens de cette ville, aidés du secours des Soleurois et d'autres peuples, et ayant à leur tête un guerrier expérimenté, Ulrich d'Erlach, défirent, dans la sanglante jour-

née du Donnerbuhl (1298), un ennemi fort supérieur en nombre, prirent et rasèrent une multitude de châteaux et de manoirs fortifiés appartenant à la noblesse, et remplirent toute l'Helvétie de la gloire de leurs armes.

L'empereur Albert ne tarda pas à entrer lui-même dans un pays qu'il était résolu à asservir. Il alla camper devant Zurich, sur une colline d'où il plongeait sur la ville. Les Zuricois ne fermèrent point leurs portes, quoiqu'ils eussent tout préparé pour une vigoureuse résistance, et lui firent annoncer qu'ils étaient prêts à le reconnaître comme leur souverain, s'il s'engageait, à son tour, à reconnaître leurs libertés. Albert, étant dépourvu de machines de siége, et voyant la ville remplie de défenseurs, car tous les habitans, jusqu'aux femmes et aux jeunes filles, avaient pris les armes, témoigna des dispositions pacifiques et confirma les libertés de la ville.

Mais les événemens prirent une tournure bien autrement sérieuse du côté des cantons forestiers. L'empereur envoya annoncer aux confédérés qu'il voulait (c'étaient ses expressions) les adopter comme les enfans chéris de sa famille royale, qu'il attendait d'eux qu'ils se soumettraient en fidèles et loyaux sujets à la maison

d'Autriche; qu'à ce prix, il leur donnerait des fiefs, des richesses et des honneurs. Ces offres brillantes ne purent séduire les fiers montagnards: ils répondirent qu'ils préféraient à tous ces biens la conservation des droits imprescriptibles dont ils avaient hérité de leurs pères, et l'avantage de relever immédiatement de l'empire. Sur cette réponse courageuse, Albert leur envoya comme baillis impériaux des hommes durs et avides, tirés de son propre pays, et chargés de leur faire éprouver toutes les rigueurs de la tyrannie, afin de les contraindre, à force de vexations, à se détacher de l'empire pour embrasser le joug de l'Autriche. Ces délégués de l'empereur étaient Hermann Gessler de Brunegg et le chevalier Bérenger de Landenberg; ils firent ce qu'aucun de leurs prédécesseurs n'avait fait, ils allèrent résider dans le pays même des confédérés (1301). Landenberg s'établit dans le château impérial de Sarnen, dans le pays d'Underwald, et Gessler se fit construire un château-fort dans celui d'Uri. Dès cet instant, les péages furent augmentés; les plus légers délits furent punis par la prison ou par de fortes amendes, les habitans du pays traités avec hauteur et mépris. Gessler, passant à cheval devant une maison que Stauffacher venait de faire bâtir dans le

village de Steinen, près de Schwytz, s'écria avec l'expression de l'insulte : « Peut-on souffrir de « voir de misérables paysans bâtir d'aussi belles « maisons! » Arnold Anderhalden, du village de Melchthal, dans le pays d'Underwald, ayant été condamné pour une légère faute à perdre un bel attelage de bœufs, un valet de Landenberg lui dit en les dételant : « Les paysans peuvent bien traî- « ner eux-mêmes la charrue. » Outré de tant d'insolence, le jeune Arnold frappa le valet et lui cassa deux doigts de la main. Il s'enfuit lui-même dans les montagnes : Landenberg, exerçant sa vengeance sur le père d'Arnold, fit crever les yeux à ce vieillard.

Tandis que la masse du peuple gémissait sous l'oppression, les partisans de l'Autriche étaient assurés de trouver chez les baillis une indulgence sans bornes en échange de leur servile soumission aux caprices de ces despotes, et d'obtenir toujours gain de cause devant leur tribunal. Néanmoins cette protection fut plus d'une fois impuissante pour garantir d'audacieux criminels de la peine due à leurs attentats. Le châtelain de Schwanaud[1], s'étant permis de coupables violences envers une

[1] Château situé dans une île du lac de Lowertz, près du bourg de Schwytz. T.

d'Autriche ; qu'à ce prix, il leur donnerait des fiefs, des richesses et des honneurs. Ces offres brillantes ne purent séduire les fiers montagnards: ils répondirent qu'ils préféraient à tous ces biens la conservation des droits imprescriptibles dont ils avaient hérité de leurs pères, et l'avantage de relever immédiatement de l'empire. Sur cette réponse courageuse, Albert leur envoya comme baillis impériaux des hommes durs et avides, tirés de son propre pays, et chargés de leur faire éprouver toutes les rigueurs de la tyrannie, afin de les contraindre, à force de vexations, à se détacher de l'empire pour embrasser le joug de l'Autriche. Ces délégués de l'empereur étaient Hermann Gessler de Brunegg et le chevalier Bérenger de Landenberg ; ils firent ce qu'aucun de leurs prédécesseurs n'avait fait, ils allèrent résider dans le pays même des confédérés (1301). Landenberg s'établit dans le château impérial de Sarnen, dans le pays d'Underwald, et Gessler se fit construire un château-fort dans celui d'Uri. Dès cet instant, les péages furent augmentés ; les plus légers délits furent punis par la prison ou par de fortes amendes, les habitans du pays traités avec hauteur et mépris. Gessler, passant à cheval devant une maison que Stauffacher venait de faire bâtir dans le

village de Steinen, près de Schwytz, s'écria avec l'expression de l'insulte : « Peut-on souffrir de « voir de misérables paysans bâtir d'aussi belles « maisons! » Arnold Anderhalden, du village de Melchthal, dans le pays d'Underwald, ayant été condamné pour une légère faute à perdre un bel attelage de bœufs, un valet de Landenberg lui dit en les dételant : « Les paysans peuvent bien traî- « ner eux-mêmes la charrue. » Outré de tant d'insolence, le jeune Arnold frappa le valet et lui cassa deux doigts de la main. Il s'enfuit lui-même dans les montagnes : Landenberg, exerçant sa vengeance sur le père d'Arnold, fit crever les yeux à ce vieillard.

Tandis que la masse du peuple gémissait sous l'oppression, les partisans de l'Autriche étaient assurés de trouver chez les baillis une indulgence sans bornes en échange de leur servile soumission aux caprices de ces despotes, et d'obtenir toujours gain de cause devant leur tribunal. Néanmoins cette protection fut plus d'une fois impuissante pour garantir d'audacieux criminels de la peine due à leurs attentats. Le châtelain de Schwanaud[1], s'étant permis de coupables violences envers une

[1] Château situé dans une île du lac de Lowertz, près du bourg de Schwytz. T.

barqua pour le pays d'Uri, et se rendit chez Walther Furst à Attinghausen. Il y trouva Arnold de Melchthal, qui, fuyant les vengeances de Landenberg, était venu y chercher un refuge.

Là, ils s'entretinrent des maux de leur pays, de la barbarie des gouverneurs étrangers qu'au mépris de leurs droits et de leurs libertés héréditaires, l'empereur avait envoyés chez eux. Ils se rappelèrent les réclamations inutiles qu'ils avaient adressées à ce monarque contre la tyrannie de ces baillis, et les menaces par lesquelles il avait répondu à leurs plaintes. Ils en vinrent à dire que Dieu n'ayant donné à aucun roi le pouvoir de fouler aux pieds les droits des peuples, ils ne devaient plus attendre de secours que de Dieu et de leur propre courage, et que la mort était préférable à un joug si avilissant. Ils décidèrent donc que chacun d'eux se concerterait dans son pays avec des hommes sûrs et résolus, et sonderait l'esprit du peuple pour savoir ce qu'il serait disposé à faire pour la liberté et le salut commun.

Après cette première entrevue, les trois conjurés se réunirent souvent, à la faveur des ténèbres de la nuit, dans un lieu écarté, sur les

bords du lac des Quatre-Cantons. L'endroit choisi pour le rendez-vous était une prairie étroite et entourée de buissons épais, à peu près sur les confins des cantons d'Uri, d'Underwald et de Schwytz, au pied des rochers du Sélisberg, et en face du village de Brunnen. Il portait le nom de *Rutli* ou de *Grutli* (d'un mot allemand-suisse qui signifie *défricher*), à cause des broussailles qui en avaient été récemment arrachées. Là ils se trouvaient loin des regards et des habitations des hommes. Bientôt chacun d'eux apporta la joyeuse nouvelle qu'il n'était pas un seul de leurs compatriotes qui ne préférât la mort à l'esclavage.

La nuit du 17 novembre (1307), ils arrivèrent dans la prairie du Grutli, amenant chacun avec eux dix hommes, tous gens d'honneur et d'une fidélité à toute épreuve, résolus à sacrifier leur vie pour la liberté de leur pays. Les trois premiers, levant leurs mains vers le ciel, jurèrent devant le Dieu aux yeux duquel les rois et le reste des hommes sont égaux, de vivre et de mourir pour la défense des droits du peuple injustement opprimé, de ne rien faire et de ne rien souffrir qu'en commun; de ne supporter ni de ne commettre aucune injustice;

de respecter les droits et les propriétés du comte de Habsbourg, de ne faire aucun mal aux baillis impériaux, mais de les empêcher de désoler le pays par leur tyrannie. Les trente autres conjurés levèrent aussi la main, et firent le même serment devant Dieu et devant tous les Saints de combattre en hommes de cœur pour la liberté. Ils choisirent la nuit du premier jour de l'an pour l'exécution de ce dessein. Puis ils se séparèrent; chacun s'en retourna dans sa vallée, se livrer en paix à ses occupations domestiques et au soin de ses troupeaux.

Cependant le bailli Gessler commençait à éprouver des inquiétudes. Le trouble de sa conscience lui présageait un avenir funeste. Il croyait remarquer chez le peuple une agitation menaçante, une attitude plus fière. Pour s'assurer de la soumission des habitans et reconnaître les ennemis de l'Autriche, il fit arborer le chapeau ducal au haut d'une perche sur la place publique d'Altorf, dans le pays d'Uri, et ordonna que tous les passans rendissent hommage à cet emblème de la puissance autrichienne.

Guillaume Tell de Burglen, archer habile, un des hommes du Grutli, passa devant le chapeau et ne s'inclina point : à l'instant on le saisit et

on l'entraîne devant le bailli. « Insolent archer! s'écrie celui-ci plein de colère, je veux que ton art soit ton supplice. Je vais faire placer une pomme sur la tête de ton fils; abats-la d'un coup de flèche ! » On lie l'enfant à un arbre, on lui pose une pomme sur la tête, et l'on conduit le père à une grande distance de son fils. Il vise; la corde de l'arc frémit; la flèche perce la pomme : le peuple pousse des cris d'allégresse. Gessler dit alors à l'archer : « Que comptais-tu faire de cette autre flèche que tu portes avec toi ? » — « T'en percer le cœur, lui répond Tell, si la première eût manqué le but. »

Le bailli frémit à cette réponse. Il ordonna qu'on saisît l'archer et qu'on le transportât prisonnier à Kussnacht, dans une barque sur laquelle il comptait faire ce trajet lui-même. Il ne jugeait pas prudent d'emprisonner Tell dans le pays d'Uri, où cette violence eût pu soulever les habitans; mais en le traînant dans une prison étrangère, il portait atteinte aux droits du peuple. Pressé donc de se soustraire à la juste indignation de la multitude, il brusqua son départ, malgré un vent impétueux qui agitait dans ce moment le lac. Tantôt les ondes s'entr'ouvrent sous le frêle esquif, tantôt les vagues

soulevées menacent de le submerger. L'effr est peint sur tous les visages, les bateliers dé sespèrent de leur salut. Le danger augment à mesure qu'on avance, car le lac est bord d'affreux rochers à pic qui s'élèvent comm des murs vers le ciel. Dans cette angoisse cruelle Gessler fait ôter les fers à son prisonnier; i veut que Tell, nautonnier expérimenté, se char de conduire la barque. Tell la dirige vers les flancs escarpés de l'Achsenberg, à l'endroit où un roc isolé se projette dans le lac et présente une plateforme peu élevée au-dessus des eaux: il s'élance sur le rocher et repousse la barque au milieu des flots.

Délivré du danger, Tell gravit la montagne et traverse en fugitif le pays de Schwytz. Tout entier aux tristes pensées qui l'oppressent, il se disait à lui-même : « Où fuir le courroux du tyran? Je puis me dérober à sa vengeance. mais ma femme, mais mon enfant, seront des otages entre ses mains. Quels cruels traitemens Gessler ne fera-t-il pas subir aux miens, si, *pour* deux doigts cassés à son valet, Landenberg a fait crever les yeux au père de Melchthal? Où est le tribunal devant lequel je puis accuser Gessler, puisque l'empereur lui-même refuse d'é-

d'écouter les plaintes de tout un peuple? Eh bien! puisque les lois sont aujourd'hui muettes, puisqu'il n'y a plus de juge qui prononce entre Gessler et moi, nous sommes tous les deux affranchis du joug des lois; je n'en reconnais plus d'autre désormais que celle qui arme l'opprimé contre l'oppresseur. S'il faut que ma femme, mon enfant et ma patrie périssent, ou que le sang d'un tyran coule en expiation de ses forfaits, que le tyran meure et que la liberté revive! »

Tout entier à la vengeance, Tell s'arme d'un arc et d'une flèche, vole vers Kusnacht et s'embusque dans un chemin creux qui conduit à cet endroit. Gessler arrive; le trait part et perce le tyran au cœur. A cette nouvelle, une joie mêlée d'effroi se répandit dans tout le pays. L'action de Tell remplit les cœurs d'un nouveau courage; mais la nuit du premier jour de l'an n'était pas encore venue.

CHAPITRE XIII.

PREMIER JOUR DE L'AN DE 1308. — BATAILLE DE MORGARTEN. — LUCERNE ACCÈDE A LA CONFÉDÉRATION. (1308-1334.)

Cette mémorable nuit arriva. Un des jeunes gens qui avaient prêté le serment du Grutli, se rendit au château de Rossberg dans le Haut-Underwald : il aimait une jeune fille qui servait dans ce château. La jeune fille, à l'aide d'une corde qu'elle avait laissée tomber dans le fossé, introduisit son amant dans sa chambre. Vingt autres conjurés attendaient encore au pied du mur ; le premier les fit monter après lui. Lorsqu'ils furent tous entrés, ils s'assurèrent de la personne du châtelain, firent ses gens prisonniers et s'emparèrent du château.

Le jour venu, Landenberg sortit du château impérial de Sarnen pour aller entendre la messe. Vingt hommes du pays d'Underwald se rendirent au devant de lui, apportant de la volaille,

des chevreaux, des agneaux et d'autres présens d'usage à l'occasion du jour de l'an. Le bailli les invita amicalement à entrer dans son château. Lorsqu'ils furent arrivés à la porte, l'un d'eux sonna du cor, c'était le signal connu pour agir. En un clin d'œil, tous tirent de dessous leurs habits un fer pointu, le fixent au bout de leurs bâtons et se rendent maîtres du château, tandis que trente autres de leurs associés, embusqués dans un bois voisin, accourent à leur secours. Landenberg, saisi d'épouvante, s'enfuit à travers les prairies à Alpnach. Les conjurés l'y atteignirent et lui firent jurer solennellement, à lui et aux siens, d'évacuer à jamais le sol des trois cantons. Après ce serment, il lui fut permis de se retirer à Lucerne. Personne n'eût à essuyer de mauvais traitemens. Des feux de joie annoncèrent au loin ce triomphe.

Stauffacher, à la tête des hommes de Schwytz, marcha vers le lac de Lowertz et détruisit le château de Schwanau. Les gens d'Uri s'armèrent et se rendirent maîtres de la forteresse où avait résidé Gessler. De ce jour commença à dater la nouvelle ère de la liberté.

Le dimanche suivant, les députés des trois pays se rassemblèrent et jurèrent de nouveau

pour dix ans l'ancienne alliance : ce pacte, souvent renouvelé dans la suite, finit par devenir perpétuel. Les confédérés avaient reconquis leurs anciens droits sans répandre une goutte de sang, et sans porter la plus légère atteinte aux propriétés que l'empereur et la maison de Habsbourg avaient sur leur territoire.

A la nouvelle de ce soulèvement, Albert ne put contenir son courroux. Il rassembla des troupes, et partit pour l'Argovie accompagné de la fleur de sa noblesse. Parmi les princes de sa suite était le duc de Souabe, son neveu et son pupille, dont il retenait injustement l'héritage paternel. On était au premier de mai; Albert était parti de Bade et traversait la Reuss près de Windisch, lorsque le duc Jean, saisissant sa lance, l'enfonça dans la gorge de l'empereur et s'écria en le frappant : « Tiens, reçois le salaire de l'injustice ! » D'autres seigneurs, ses complices, suivirent son exemple. Le chevalier Rodolphe de Balm enfonça sa lance dans le corps d'Albert; Walther d'Eschenbach lui fendit la tête. Les assistans, consternés à la vue de ce forfait, demeurèrent immobiles; enfin tout le monde se dispersa. Le chef de l'empire expira dans les bras d'une pauvre femme du peuple,

que le hasard avait conduite en cet endroit.

Cet attentat excita une indignation générale. Les meurtriers menèrent une vie errante, et furent jusqu'à leur mort l'objet de l'exécration des hommes. Zurich leur ferma ses portes. Les cantons forestiers refusèrent un asile aux assassins de leur ennemi. Mais les enfans d'Albert, Léopold, duc d'Autriche, et Agnès, reine de Hongrie, ainsi que leur mère l'impératrice Elisabeth, enveloppèrent sans choix dans leurs vengeances sanguinaires les coupables et les innocens. Agnès surpassait sa mère et son frère en cruauté : sur de simples soupçons de complicité, elle réduisit en cendres un grand nombre de châteaux, tels que ceux de Wart, de Fahrwangen, de Maschwanden et d'Altburen. On prétend qu'à Fahrwangen, voyant ruisseler à ses pieds le sang innocent de soixante-trois chevaliers, elle s'écria : « Je me baigne avec délices dans la rosée de mai ! » En vain l'épouse du chevalier Rodolphe de Wart se prosterna-t-elle à ses genoux dans la poussière pour obtenir la grâce de son époux : il fut attaché à la roue sous ses yeux, et livré vivant aux oiseaux de proie. Au milieu des horreurs du supplice, il consolait encore d'une voix mourante sa compagne dévouée, qui de-

meura seule auprès de lui, agenouillée, priant et versant des torrens de larmes, jusqu'au moment où l'ame chérie de son époux eut quitté cette demeure mortelle. Agnès et sa mère fondèrent, sur la place même où l'empereur avait été tué, le riche couvent de Kœnigsfelden [1]. Elle-même s'y retira, avec le projet de finir ses jours dans la dévotion. Comme elle invitait les passans à entrer dans son église, un moine, le frère Berthold Strebel d'Oftringen, lui dit en se détournant avec horreur : « Femme! c'est mal servir Dieu que de répandre le sang innocent, et de fonder des couvens avec les dépouilles des familles. »

Léopold, second fils d'Albert, songeait de son côté à punir les cantons confédérés de leur révolte contre son père. Son ressentiment s'accrut, lorsque cinq ans plus tard (1313), le peuple de ces cantons reconnut Louis de Bavière comme empereur, préférablement à Frédéric, duc d'Autriche, frère de Léopold [2]. Il marcha contre eux à la tête d'une armée considérable, accompagné

[1] Littéralement, *le Champ du Roi*. T.

[2] La couronne impériale avait passé à la mort d'Albert sur la tête de Henri VII, comte de Luxembourg T.

d'une grande partie de sa noblesse. Le comte Othon de Strassberg, un de ses généraux, passa le Mont Brunig avec un corps de quatre mille hommes pour attaquer le Haut-Underwald. Les baillis de Willisau, de Wollhausen et de Lucerne armèrent plus de mille hommes pour faire une descente dans le Bas-Underwald, du côté du lac. Le duc en personne, à la tête de sa réserve, déboucha d'Ægéri sur Morgarten dans le pays de Schwytz. Il faisait porter avec lui des cordes pour servir au supplice des chefs de ces insurgés.

Les confédérés, pour repousser cette invasion redoutable, allèrent occuper, au nombre de treize cents hommes, les montagnes qui bordent le territoire de Notre-Dame-des-Ermites. Quatre cents hommes d'Uri et trois cents d'Underwald, s'étaient joints aux guerriers de Schwytz qui formaient la principale force de cette petite armée. Cinquante hommes de ce dernier canton, bannis de leur pays, se présentèrent pour combattre sous les drapeaux de leur patrie, et effacer par leur dévouement le souvenir de leurs fautes passées. Dans la matinée du 15 novembre 1315, aux premiers rayons d'un soleil rougi par la brume de l'automne, plusieurs milliers de che-

valiers, armés de toutes pièces, gravirent la montagne sur laquelle les confédérés étaient postés sur un tertre isolé, couvert de gazon, et s'avancèrent jusqu'au milieu d'une plaine au pied de cette éminence. Les confédérés quittèrent au même instant leur position, et foncèrent sur cette cavalerie en poussant d'effroyables cris. Les cinquante bannis, après avoir roulé du haut d'une colline voisine d'énormes quartiers de rocs sur les assaillans, se firent jour au travers d'un brouillard épais qui les dérobait aux regards, et déconcertèrent l'ennemi par leur attaque inopinée. Le désordre se mit dans les rangs des Autrichiens; ils plièrent; bientôt ce fut une déroute complète et un effrayant carnage. Les confédérés marchaient hardiment en avant, animés par la voix et par l'exemple de Henri d'Ospenthal et des fils du vieux Reding de Biberegg, qui avait donné le plan de la bataille. L'ennemi fut rejeté pêle-mêle dans un chemin étroit qui conduit au lac d'Ægéri. La fleur de la noblesse autrichienne tomba dans les champs de Morgarten sous les hallebardes et sous les massues ferrées des bergers de ces contrées. Léopold put à peine se soustraire par la fuite à la poursuite du vainqueur. Animée par ce triomphe, l'armée des

confédérés traversa dès le lendemain le lac des Quatre-Cantons pour se rendre dans le pays d'Underwald. Elle y défit un corps de Lucernois dont un grand nombre se noyèrent dans le lac. Strassberg, témoin de cette déroute, s'enfuit épouvanté. Après ces deux glorieuses journées, les confédérés s'empressèrent de renouveler leur ancienne alliance. Ce pacte fut solennellement juré dans une assemblée tenue à Brunnen, le 8 décembre. Aux termes de ce serment, la cause de chaque citoyen devenait celle de tous, la cause de tous celle de chacun; nul ne pouvait se lier par un engagement quelconque avec l'étranger sans le consentement général; enfin tout confédéré devait regarder comme aussi sacrés que sa propriété les biens et les droits que les étrangers possédaient dans le pays.

C'est ainsi que le nom de Suisses (habitans de Schwytz)[1], immortalisé par les trophées de Morgarten et d'Underwald, devint le nom collectif, tant des premiers confédérés que des peuples qui se joignirent plus tard à la confédération.

[1] En allemand-suisse *Schwytzer*; en haut-allemand *Schweitzer*. T.

Un jour viendra où nous serons dans le cas de l'appliquer à l'universalité de la famille helvétique.

La réputation militaire des Suisses s'étendit bientôt hors de leurs frontières. Dans les guerres de l'empire, on rechercha le secours de leurs armes; leur intervention sauva l'indépendance des villes impériales de Zurich et de Saint-Gall, que l'empereur Louis de Bavière, dans la détresse de ses finances, songeait à engager aux ducs d'Autriche (1330). Néanmoins les villes de Schaffouse, de Rhinfeld et de Neuchâtel, tombèrent comme hypothèques sous la domination autrichienne. Ces villes en ressentirent une profonde douleur. Lucerne apprit à connaître à ses dépens combien cette domination était oppressive. La bourgeoisie de cette ville s'était trouvée engagée, malgré elle, dans l'expédition des Autrichiens contre les confédérés des cantons forestiers, et dans toutes les guerres étrangères auxquelles l'Autriche l'avait forcée à prendre part. Non contens des pertes qu'ils avaient fait éprouver aux Lucernois, en faisant peser sur eux pendant de longues années une bonne partie du fardeau de la guerre, les ducs d'Autriche, usant de leur autorité, avaient augmenté les impôts : les habitans ne purent plus supporter

à la fin un joug aussi accablant. Ils négocièrent d'abord, de leur propre autorité, une trève de vingt ans avec les cantons forestiers; puis, apercevant que les notables et les gentilshommes attachés au parti du duc tramaient de dangereux complots contre leur ville, ils conclurent avec ces mêmes confédérés une alliance perpétuelle en vertu de laquelle chacun, selon les propres expressions du traité, devait concourir à la défense de tous, et tous à celle de chacun, sans préjudice toutefois du respect dû aux droits antérieurement existans (1332).

Cette démarche hardie fut le signal d'une guerre avec l'Autriche. La noblesse de l'Argovie arma, au nom de cette puissance, contre la ville de Lucerne. Les citoyens combattirent avec énergie pour la défense de leurs droits; les Suisses confédérés combattirent de concert avec eux contre la noblesse. Mais, à Lucerne même, les premières familles de la ville prenaient parti pour la noblesse étrangère, tant l'esprit de caste peut l'emporter sur les sentimens de la nature! Les aristocrates de Lucerne firent une conspiration dont le but était d'organiser un massacre nocturne, et de livrer la ville au duc d'Autriche après avoir égorgé dans leur lit les parti-

sans des confédérés. Déjà les conjurés s'étaient rassemblés en armes, à la faveur des ténèbres, dans un caveau souterrain près du lac, au-dessous du réfectoire de la tribu des tailleurs, quand un jeune garçon entendit par hasard leur complot. Ils saisirent ce jeune homme et voulurent d'abord le faire mourir; ils ne le relâchèrent qu'après lui avoir fait jurer de ne révéler à personne ce qu'il avait entendu. Lié par son serment, il se rendit dans la salle de la tribu des bouchers, où il y avait encore des bourgeois occupés à boire et à jouer, et là, adressant à haute voix la parole au poële qui servait à réchauffer la chambre, il raconta à ce meuble muet ce qu'il avait juré de taire à tous les hommes. Les assistans, confondus à ce récit, sortirent en hâte et donnèrent l'éveil à toute la ville. On s'assura des conjurés, on demanda du secours à Underwald, et l'on ôta pour toujours aux familles nobles le gouvernement de la ville dont elles avaient été investies jusqu'alors. Les patriciens furent exilés. On forma un conseil composé de trois cents citoyens. La commune fut chargée d'administrer les propriétés communales, de voter les impôts, de déclarer la guerre et de conclure les traités et les alliances. C'est

nsi que la prudence et le patriotisme d'un en-
ınt sauvèrent l'indépendance de Lucerne.

Cependant les ducs d'Autriche, accablés ou puisés par d'autres guerres, consentirent enfin faire la paix avec cette ville, sur une décla-ation rendue par neuf arbitres de Bâle, de Berne et de Zurich, d'après laquelle l'alliance perpétuelle des quatre cantons forestiers ne pouvait ni ne devait préjudicier en aucune manière aux droits de la maison d'Autriche et de Habsbourg [1].

[1] La reconnaissance définitive de l'indépendance de Lucerne par l'Autriche n'eut lieu qu'en 1384. T.

CHAPITRE XIV.

BERNE DÉFAIT L'ARMÉE DE LA NOBLESSE A LAUPEN. — RODOLPHE CHANGE LA CONSTITUTION DE ZURICH. (1335-1340.)

VERS le même temps, la ville de Berne eu à soutenir une guerre à mort contre la *noblesse* des environs et ses alliés. Cette noblesse souffrait de voir au cœur de son territoire une ville florissante par ses armes, son industrie *et sa* agriculture, puissante par le patriotisme de ses citoyens, et qui venait de recevoir un accroissement important par l'achat des pays de Hasli et de Laupen. Les Bernois, refusant de recevoir la monnaie que le comte de Kybourg frappait à cette époque avec l'autorisation impériale, et de reconnaître l'empereur Louis de Bavière lui-même, parce qu'il avait été excommunié par le pape, les nobles du voisinage virent dans cette résistance un prétexte heureux pour châtier un peuple qu'ils qualifiaient de rebelle. Le *comte*

odolphe de Neuchâtel réunit dans son châ-
:au de Nidau [1] tous les ennemis des Bernois.
ans cette réunion il fut convenu de détruire
e fond en comble la ville de Berne : à cet effet,
n leva des troupes dans la Savoie, dans la
Iaute-Bourgogne, dans l'Argovie, dans l'Alsace
t dans l'Uechtland [2]. Toute cette armée réunie
e composait de sept cents seigneurs armés de
asques couronnés, de douze cents chevaliers
uirassés, de quinze mille hommes de pied et
de trois mille chevaux.

Les Bernois ne perdirent point courage à la vue de ces formidables préparatifs, et ne se livrèrent pas non plus à une orgueilleuse sécurité. Ils résolurent de satisfaire à toutes les réclamations fondées de leurs adversaires, mais à repousser la force par la force. Lorsqu'ils virènt que toutes les voies équitables d'accommodement étaient rejetées, ils recoururent aux armes.

L'ancien avoyer de Berne, Jean de Bubenberg,

[1] Nidau et Erlach ou Cerlier, sur les bords du lac de Bienne, appartenaient dans ce temps-là aux comtes de Neuchâtel. Le comte Rodolphe leur avait octroyé des franchises municipales et les avait entourées de murailles. T.

[2] Les environs de Fribourg et de Berne. T.

jura, les mains levées au ciel, de sauver la vil de Laupen, sous les murs de laquelle les fo ces de l'ennemi se rassemblaient, et de sacri fier ses biens et sa vie pour sa défense. Il amena un corps de six cents hommes de trou pes fraîches pour renforcer la garnison. Tandis qu'on délibérait à l'Hôtel-de-Ville de Berne sur le chef à qui on donnerait le commandement de l'armée nationale, le chevalier Rodolphe d'Er lach, fils de cet Ulrich d'Erlach qui, quarant et un ans auparavant, avait défait l'armée de la noblesse à la bataille du Donnerbuhl, entra à cheval dans la ville, et fixa à l'instant sur lu le choix de l'assemblée. D'une voix unanime, on le nomma général en chef. C'était un capi taine expérimenté, qui avait contribué au gain de six grandes batailles dans les pays étrangers. A la réquisition des Bernois, neuf cents braves des cantons de Schwytz, d'Uri et d'Underwal passèrent le Brunig, et vinrent grossir leurs rangs; le Hassli et le Simmenthal leur envoyè rent un secours de six cents hommes. Soleure envoya à Berne quatre-vingts cavaliers armés de toutes pièces : elle n'avait pas oublié le secours généreux qu'elle avait reçu des Bernois, lors que le duc Léopold d'Autriche assiégeait cette

ville trois ans après la bataille de Morgarten [1].

Avec ces renforts et un corps de quatre mille hommes tant citoyens que simples habitans de Berne, Rodolphe d'Erlach alla camper en face de l'ennemi, à peu de distance de Laupen, sur une éminence d'où il pouvait promener ses regards sur toute l'armée de la noblesse. Bientôt l'action s'engage. L'ennemi cherche à s'emparer des hauteurs; d'Erlach donne le signal; les frondeurs commencent l'attaque. Des chariots de guerre armés de fer se précipitent avec le fracas du tonnerre du haut de la colline, et rompent les rangs ennemis. A la suite viennent les bannières, les hallebardes, les massues hérissées de pointes de fer. Les derniers rangs des Bernois plient seuls à l'aspect de cette hor-

[1] Soleure, assiégée par Léopold (1318), avait dû son salut moins à la valeur de ses habitans et aux secours de ses alliés qu'à une circonstance unique peut-être dans les fastes militaires. Les Autrichiens donnaient l'assaut à la ville du côté de l'Aar, lorsqu'un pont de bateaux vint à se rompre tout d'un coup sous les pieds des assaillans. Les assiégés, cédant à un élan sublime d'humanité, s'empressèrent de secourir leurs ennemis entraînés par les eaux. Léopold, touché de tant de grandeur d'ame, ne voulut pas être vaincu en générosité, et accorda la paix à des termes honorables à une ville dont il avait naguère juré la ruine. (*Extrait de l'ouvrage.*)

rible mêlée. « Tant mieux! s'écrie d'Erlach dont la prudence égale l'héroïsme; que les lâches ne partagent pas la victoire avec les braves. C'est la vile écorce qui se détache du bon grain! »

Berne vainquit : le comte Rodolphe fut au nombre des morts ; quinze cents des siens tombèrent à ses côtés. Cette mémorable bataille eut lieu dans l'année 1339. Néanmoins la guerre se prolongea encore pendant quatre ans par une suite d'escarmouches et d'incursions armées. Il y eut beaucoup de pillages et d'incendies. Fribourg eut considérablement à souffrir parce qu'il avait été contraint de prendre parti contre Berne avec la noblesse : enfin l'on fit la paix. Cette paix fut surtout glorieuse pour Berne, quoiqu'elle ne lui valût pas un seul pouce de terrain à titre de conquête ou d'indemnité. Mais cette ville, naguère menacée de disparaître de la surface de la terre, avait vaincu ses ennemis, et commençait à les faire trembler à son tour. Ses citoyens avaient combattu contre des forces dix fois supérieures, et avaient fait preuve d'esprit public, de concorde, d'abnégation d'eux-mêmes, et d'un dévouement sans bornes pour la patrie. C'est avec ces sentimens que les peuples font des prodiges.

La paix conclue, les Bernois quittèrent leurs armes et retournèrent à leurs industrieux travaux. Le héros de Laupen, Rodophe d'Erlach, revint modestement cultiver son champ paternel, ne demanda ni récompenses, ni honneurs, ni titres, et vécut dans le sein du bonheur jusqu'à un âge avancé. Sa fin fut tragique. Jobst de Rudenz d'Underwald, son gendre, entra un jour dans sa chambre, et engagea une discussion avec lui au sujet de la dot de sa fille. La querelle s'anime; Jobst aperçoit l'épée du vainqueur de Laupen suspendue au mur; dans sa fureur, il la saisit et la plonge dans le cœur du vieux guerrier. Il s'enfuit, poursuivi par les chiens de son beau-père. On ne le revit jamais depuis.

L'avoyer Jean de Bubenberg, qui avait rendu d'éminens services à sa patrie dans les circonstances les plus difficiles, était condamné à subir une destinée plus cruelle encore. Ses manières hautaines le faisaient haïr du peuple. On lui reprochait la morgue héréditaire de sa famille; on l'accusait de porter dans l'exercice de ses fonctions l'orgueil d'un prince, plutôt que l'affabilité d'un magistrat républicain; on attaquait jusqu'à sa probité, et l'on disait qu'il ne se chargeait d'une affaire que lorsqu'il avait reçu

un présent d'avance. On le bannit de Berne perpétuité avec tous ses amis. Néanmoins, bout de quatorze ans d'exil, on eut pitié de quand on le vit affaibli par l'âge, et on lui p mit de rentrer dans sa patrie. Dans un Etat bre, on voit souvent un citoyen effacer par vertus le souvenir de ses fautes passées, mai n'arrive jamais que des services passés suffis pour racheter des torts subséquens.

A peu près dans le temps où ces événemens passaient à Berne, une importante révolut s'opérait à Zurich (1336). Jusque là le pouv y avait été entre les mains de quatre nobles la ville et de huit notables qui gouvernaient pe dant quatre mois, et nommaient leurs succ seurs en sortant de charge. L'autorité se tro vait ainsi concentrée dans un petit nombre familles nobles et militaires appelées Konsta ler, dans l'idiome du pays. Les autres citoye et les artisans distingués par leurs richesse leurs lumières et leur énergie, souffraient av peine la domination de ces familles patricienne dont l'administration donnait lieu à beaucou de plaintes. On accusait ces magistrats de n songer qu'à leur propre intérêt et à celui de leu familles, de ne rendre aucun compte de leu

gestion des deniers publics, de traiter les simples citoyens avec hauteur, et de n'avoir d'autre règle que leurs caprices. Les murmures continuèrent jusqu'au moment où un des membres du conseil se joignit aux mécontens, et fit cause commune avec eux. C'était le chevalier Rodolphe Brun, homme habile, mais ambitieux à l'excès et qui aspirait à occuper la première place dans l'Etat. A son instigation, les citoyens sommèrent le conseil de rendre compte de l'emploi des deniers publics. Brun, Roger Manesse son ami, et quelques autres membres du conseil, appuyèrent cette demande. Le reste de l'assemblée regarda au contraire la démarche des citoyens comme une effervescence passagère qui ne tarderait pas à se calmer d'elle-même, et mirent toute sorte de ruses en usage pour gagner du temps. Ils connaissaient mal l'esprit du peuple.

Six semaines s'écoulèrent sans amener aucun résultat. Brun fit répandre que le conseil se jouait de la nation. Le peuple, exaspéré, s'attroupa sur un pont voisin de la salle des séances. L'affluence des insurgés et le tumulte jetèrent l'épouvante parmi les conseillers. Quelques uns se déclarèrent pour les citoyens, d'autres, tremblant pour leurs personnes, s'évadèrent de-

à un corps de troupes nombreux qui était attendu de Rapperschwyl. La nuit vint; les conjurés se réunirent dans la maison d'un de leurs partisans. Le hasard voulut qu'ils fussent entendus d'un jeune garçon boulanger qui était demeuré à moitié endormi derrière le poële. Ce jeune homme découvrit tout à son maître, le maître alla en faire son rapport au chevalier Brun. Celui-ci endossa sa cuirasse et courut nu-pieds au palais du conseil. On sonna l'alarme. Tous les citoyens furent sous les armes en un clin d'œil. Les conjurés, se voyant démasqués, songèrent à s'évader; mais les femmes leur lancèrent du haut des fenêtres des pierres, des ustensiles de terre et tout ce qui leur tombait sous la main. Brun, à la tête de la bourgeoisie, les rencontra sur la place du marché. Un combat long et meurtrier s'engagea. Les conjurés eurent le dessous; tous ceux qui purent échapper s'enfuirent : le reste fut tué ou fait prisonnier.

Brun fut dès lors tout entier à la vengeance. Les cadavres des vaincus demeurèrent trois jours entiers étendus sans sépulture sur la place, foulés sous les pieds des chevaux et sous les roues des chariots au point d'en être devenus mé-

connaissables. Trente-sept citoyens, complices de la conjuration, et parmi eux de vieux magistrats, furent décapités ou roués vifs devant leurs maisons. Ensuite Brun marcha contre Rapperschwyl : la citadelle fut prise et démolie, les habitans de la ville furent chassés, les murailles abattues, tout, jusqu'à la derrière maison, fut réduit en cendres. La vengeance de Brun frappait indistinctement l'innocent et le coupable (1350).

L'année suivante, le duc Albert d'Autriche menaçant la ville de Zurich de lui faire éprouver de terribles représailles, le bourgmestre s'adressa aux confédérés des cantons forestiers, pour obtenir d'eux du secours et l'admission de Zurich dans la confédération. Cette demande fut favorablement accueillie. Uri, Schwytz, Underwald et Lucerne, dès long-temps affectionnés à la ville de Zurich, qui était tout à la fois leur boulevart et leur marché, l'admirent avec joie dans leur alliance. Le pacte d'union fut juré le 1er mai 1351. Les parties contractantes s'engagèrent à sacrifier leurs biens et leurs vies pour leur défense mutuelle, et à soumettre tous les différends qui pourraient survenir entre eux à la décision d'un conseil d'arbitres. Tous les droits

château de Habsbourg sur la colline du Rothenflue, au bord du même lac.

Le duc d'Autriche ne s'était encore signalé par aucun exploit, et déjà la renommée publiait partout les victoires des Suisses. On admirait en eux un peuple aussi magnanime que brave. Vainqueurs généreux, ils faisaient la guerre, non à la manière des souverains animés par la vengeance ou par la soif des conquêtes, mais en hommes libres qui combattent pour leur indépendance. Au lieu de ravager les pays dont la victoire leur avait ouvert l'entrée, d'imposer aux vaincus des tributs onéreux ou un joug humiliant, ils appelaient les peuples à la liberté et se les attachaient par les liens d'une alliance indissoluble.

Une politique si loyale leur avait gagné l'affection des habitans des bords du lac de Zoug, et des plaines et des montagnes qui entourent cette petite ville. La ville de Zoug, au contraire, était demeurée fidèle à la maison d'Autriche. Elle avait fermé ses portes aux confédérés, et s'était mise en état de défense à leur approche. Plusieurs familles nobles y possédaient le droit de cité. On dit même que ce furent les anciens comtes de Lentzbourg qui en furent les fonda-

.rs, ou du moins qui l'entourèrent d'une en-
nte de murailles. Mais lorsque les Suisses,
nombre d'environ trois mille hommes, se
ésentèrent au pied de ses remparts, et qu'ils
rent joints par des auxiliaires accourus de
utes les parties de cette contrée, les habitans
; la ville, soutenus par une faible garnison au-
ichienne, furent saisis de terreur. Ils envoyè-
ent en hâte informer le duc Albert de leur
tuation critique, et lui demander de prompts
ecours.

Leur exprès trouva le duc à Kœnigsfelden;
ıais ce prince daigna à peine faire attention à
es plaintes, et continua à parler de chasse avec
son fauconnier pendant que cet envoyé déplorait
les malheurs de son pays. Les bourgeois de
Zoug, indignés de cette insouciance, ouvrirent
leurs portes aux confédérés, et entrèrent dans
leur alliance aux mêmes conditions et avec les
mêmes réserves que les habitans de Glaris (1352).

Le duc avait répondu à l'envoyé de Zoug qu'il
ne tarderait pas à soumettre les insurgés et à
leur enlever toutes leurs conquêtes. Il comptait
sur les forces considérables dont il pouvait dis-
poser. La noblesse de l'Argovie, de la Thur-
govie, de l'Uechtland courut se ranger sous ses

drapeaux ; les villes de Schaffouse, de Bâle, de Strasbourg et de Berne même lui envoyèrent les renforts auxquels elles étaient tenues par les traités. Les princes de l'Allemagne, et jusqu'à l'électeur de Brandebourg, lui fournirent des troupes. A la tête de cette armée, forte de plus de trente-quatre mille hommes, il mit le siége devant Zurich. Les confédérés redoublèrent de courage et d'activité pour défendre cette ville.

L'électeur de Brandebourg ne tarda pas à reconnaître qu'il était inutile de songer à réduire un peuple aussi énergique, aussi uni et aussi intrépide que les Suisses. Il vit que cette armée nombreuse ne tarderait pas à manquer de vivres, et qu'elle était menacée de succomber à la famine. Il offrit donc sa médiation au duc, et députa auprès des Suisses pour le même objet deux hommes de confiance. Les Suisses renfermés dans la ville avaient à peine envoyé leur réponse, qu'ils virent l'ennemi se retirer de devant leurs murs ; il ne resta que les Bernois, plus dévoués aux confédérés qu'au duc. Ce fut à Lucerne que l'électeur conclut cette paix. Le traité contenait les réserves d'usage pour le maintien des anciens droits et des anciennes al-

liances (1352). L'année suivante Berne fut aggrégée à la confédération suisse (1353).

Après cette paix, le duc d'Autriche pressa les habitans du pays de Zoug de renoncer à leur alliance avec les Suisses. Mais ces gens lui répondirent que la confédération suisse avait été reconnue dans le traité de paix, et qu'ils étaient décidés à n'obéir au duc que dans les limites de ses droits. Le duc réclama auprès de l'empereur [1]; celui-ci se prononça contre la confédération elle-même, en disant que des membres de l'empire ne devaient pas se liguer sans l'autorisation du chef de l'empire. Il vint lui-même à la tête d'une nombreuse armée pour réduire la Suisse, et campa sous les murs de Zurich; mais quand il eut reconnu la force, l'union et la loyauté des confédérés, et qu'il eut compris que le duc n'avait d'autres vues que l'agrandissement de l'Autriche, il revint à des sentimens plus modérés, laissa les Suisses en repos, fit la paix et reconnut la confédération (1358) [2].

[1] Charles IV de Luxembourg. T.

[2] Cette paix n'était proprement qu'une trève. Elle fut appelée *Paix de Thorberg* du nom d'un seigneur vassal de l'Autriche qui l'avait négociée. T.

Deux ans après cette paix, le bourgme-
Rodolphe Brun mourut, détesté pour son a-
tion et son despotisme. Son intérêt privé é-
la seule règle de ses actions. Un an avant
mort, il s'était engagé par serment à servir
duc d'Autriche et ses agens, sans toutefois ri-
faire de contraire aux intérêts de la confédé-
tion. Il avait reçu de cette puissance un d-
de mille florins et une pension de cent *florin*
pour prix de son dévouement à l'Autriche.

CHAPITRE XVI.

CROISSEMENT DE LA PUISSANCE DES SUISSES. — DÉFAITE DES BANDES ARMÉES D'ENGUERRAND DE COUCY. — CHUTE ET ANÉANTISSEMENT DE LA MAISON DE KYBOURG. (1360-1385.)

Les confédérés goûtaient enfin les douceurs de la paix; mais le repos n'éteignit point chez eux les mâles vertus qui leur avaient assuré la victoire. La passion de la liberté, le mépris de l'or et des délices, la concorde intérieure, la loyauté envers l'étranger, le dévouement à la patrie, qui avaient fait la force et la gloire des Suisses aux jours du danger, survécurent aux circonstances qui leur avaient donné l'essor, et servirent encore pendant la paix à consolider l'indépendance de ce peuple. Tranquilles désormais dans leurs foyers, les Suisses se livrèrent avec une nouvelle ardeur à l'industrie. Une sévère économie, favorisée par des mœurs simples, leur permit d'accumuler des richesses dont leur pa-

triotisme sut faire un nouveau moyen de p…
sance. Ils se virent insensiblement en état d…
cheter des droits et des revenus que la noble…
apauvrie était disposée à céder à vil prix. (…
acquisitions ajoutaient à leur force et à leur…
dépendance sans enfreindre les principes de…
justice, qui seuls sanctifient la liberté.

Le bourg de Gersau, sur les bords du…
de Lucerne, habité par une population de b…
gers, fut reçu dans la confédération sous la…
serve des priviléges qui garantissaient son in…
pendance municipale (1359). Hergiswyl et A…
nach se rachetèrent de la dépendance de leu…
seigneurs, et se réunirent au canton d'Underwal…
Lucerne acheta du baron de Ramstein les droi…
de ce seigneur sur Weggis, village situé sur le l…
de Lucerne. Zurich s'affranchit, au moyen d'u…
contribution levée pour cet objet, de plusieu…
redevances et servitudes envers l'empire. Ber…
dut comme Zurich à la munificence impériale d…
vers priviléges et franchises municipales. Elle a…
quit à prix d'argent la seigneurie d'Arberg et plu-
sieurs villages. D'autres villes, situées hors des
limites de la confédération et soumises à la do-
mination de princes séculiers ou ecclésiastiques,
telles que Schaffouse, Bâle, Lausanne, Saint-

Gall, Bienne et Soleure, reculèrent les frontières de leur territoire. La puissance des comtes et des évêques s'affaiblissait par l'effet de leurs discordes, et leurs richesses s'épuisaient par d'interminables guerres. Cette circonstance fut favorable à l'affranchissement des peuples, qui eussent peut-être inutilement attendu leur liberté du sort des armes. Déjà les Appenzellois s'étaient rendus à peu près indépendans de l'abbé de Saint-Gall. Les vallées voisines du lac de Thoune jouissaient de leurs libertés héréditaires sous la douce domination de leurs comtes, dont il n'était plus aucun qui exerçât un pouvoir illimité. Le pays de Gessenay avait acheté son indépendance pleine et entière des comtes de Gruyère, ses anciens maîtres. L'Oberhasli et Brienz se montraient disposés à secouer à main armée le joug des baillis de Rinkenberg; mais les confédérés, dont ils avaient sollicité l'appui, refusèrent de seconder leur affranchissement.

On jugerait mal les confédérés si l'on attribuait ce refus à leur timidité : il tenait à l'inflexibilité de leurs principes. Ce peuple loyal répugnait à s'engager dans une entreprise qu'il envisageait comme injuste. Rien n'égalait, au contraire, le zèle des Suisses à voler à la dé-

fense des Etats de la confédération, ou n
de leurs alliés quand leur indépendance ou
sûreté était menacée. Ils en donnèrent la pr
lorsqu'en 1366 Arnoul de Cervoles s'appr
de la ville de Bâle, à la tête d'une troupe
guerriers indisciplinés qui, après avoir comb
en France dans les rangs de l'armée anglai
s'étaient rendus la terreur de ce royaume et
pays limitrophes. La bonne contenance des S
ses, accourus pour défendre Bâle, les força à
retraite.

Neuf ans après, à l'approche d'un danger n
moins imminent, les Suisses montrèrent que
que hésitation, et cette hésitation faillit les p
dre. Enguerrand de Coucy, comte de Soisson
réclamait de l'Autriche l'Argovie, qui avait é
constituée en dot à sa mère [1], et menaçait d'a
puyer ses prétentions par la force. L'Autrich
alarmée demanda du secours aux Suisses; ma
Lucerne et les cantons forestiers avaient un tr
profond ressentiment contre cette puissance

[1] La phrase allemande ferait croire qu'il s'agissait ici de sa femme. Enguerrand réclamait l'Argovie comme dot de sa mère Catherine d'Autriche, fille du duc Léopold, vaincu par les Suisses à Morgarten. Il était lui-même gendre d'Edouard III, roi d'Angleterre. T.

ır accéder à sa demande. Berne et Zurich, contraire, proches voisins de l'Argovie, comrent que leur position leur faisait un devoir mettre leurs frontières à couvert et armèrent ıs perte de temps.

Enguerrand entra en effet dans l'Argovie à la .e d'une armée nombreuse (1375)[1]. Cette insion répandit l'alarme chez les Suisses, même Lucerne et dans le canton d'Underwald. Ce ı'il y avait de plus brave parmi les sujets au·ichiens de l'Helvétie courut aux armes. Les ommes de l'Entlibouch[2] furent ceux qui mon·èrent le plus d'ardeur. Leur exemple entraîna ne partie de la jeunesse de Lucerne et d'Unlerwald à se joindre à eux. Trois mille Anglais ;'étaient postés dans un bois nommé Buttisholz : ıne brillante noblesse figurait dans les rangs de :es guerriers. Cet aspect n'intimida point les hommes de l'Entlibouch ni leurs braves frères d'armes. Ils n'étaient en tout que six cents, et n'hésitèrent pas à attaquer un ennemi si prodigieusement supérieur en forces. Ils le défirent; le carnage

[1] On prétend qu'elle était de quarante mille hommes, parmi lesquels il y avait six mille Anglais. T.

[2] Vallée fort étendue, qui fait aujourd'hui partie du canton de Lucerne, à l'occident de la ville de ce nom. T.

fut affreux. Les vainqueurs retournèrent ch eux en triomphe, montés sur les chevaux d vaincus et revêtus de leurs brillantes armur

Les Bernois, secondés par les habitans Laupen et d'Arberg, remportèrent deux vict res non moins éclatantes sur les bandes d'E guerrand de Coucy, l'une à Anet, entre les la de Neuchâtel et de Bienne, l'autre près du co vent de Fraubrunnen, au nord de la ville d Berne. Découragé par ces revers, le comte d Soissons prit le parti de la retraite, et repass le Jura pour retourner en Alsace, où il faisa sa résidence (1376) [1].

Six ans après cette guerre, la ville libre e impériale de Soleure courut les plus grands dan gers. Elle avait un redoutable voisin dans comte Rodolphe de Kybourg, qui habitait château de Bipp, hypothéqué entre ses main par le comte de Thierstein. Ce seigneur voya avec douleur les biens de son antique et opu lente maison dissipés par la mauvaise adminis tration de ses pères. Thoune, la ville de ses aïeux,

[1] Il ne garda de ses conquêtes dans l'Helvétie que les sei gneuries de Buren et de Nidau, qui lui furent cédées en pro priété par l'Autriche, et qui tombèrent dans la suite au pou voir des Bernois. T.

vait été hypothéquée à Berne; Arberg avait eu
: même sort. Il élevait des prétentions sur So-
eure, en vertu de certains droits équivoques,
t se flattait de pouvoir recouvrer toutes ces
propriétés par un coup hardi. Il recruta secrè-
ement de tous côtés des hommes capables de
e servir énergiquement dans cette entreprise.
Son projet était de surprendre Soleure au mi-
lieu de la nuit et de s'en rendre maître. Le
prévôt de l'église de Saint-Ours, dans cette ville,
était son oncle. Un chanoine, Hans Amstein,
dont le logement touchait aux remparts, devait
introduire par sa maison les soldats du comte,
et envelopper de linge le marteau de la cloche
d'alarme.

Tout était prêt pour l'exécution. La nuit vint, et l'ennemi s'avançait déjà vers la ville à la faveur des ténèbres : mais un paysan de Runnisberg, nommé Jean Rott, prit les devans et courut avertir la garde de l'une des portes des desseins meurtriers du comte de Kybourg. On voulut sonner le tocsin, il ne rendit aucun son. Alors des cris d'alarme se propagent de rue en rue; on s'arme, on court sur les remparts. Le comte, surpris à son tour par ces préparatifs de résistance, se retira honteusement. Hans Am-

stein, le perfide chanoine, fut condamné à ê
écartelé. On jugea que l'action de Hans R
méritait une récompense : on décréta qu'il l
serait donné chaque année, et après lui à l'aî
de ses descendans mâles, un habit neuf aux cou-
leurs de la ville, qui sont le rouge et le blan
(1383).

Dès lors la situation du comte Rodolphe de-
vint de jour en jour plus critique. Soleure e
Berne se vengèrent de lui en envahissant ses
domaines et ceux de ses amis. Le manque d'ar-
gent le privait de toute ressource; le chagrin
abrégea ses jours. Ses frères combattirent vail-
lamment après lui pour leur héritage. Ils avaient
de nombreux partisans parmi la noblesse : mais
Berne appela les confédérés à son secours. Dès
lors la maison de Kybourg n'essuya plus que
des disgrâces : les comtes firent une paix dés-
avantageuse. Ils cédèrent en propriété aux Ber-
nois la ville de Thoune et le baillage de Gries-
senberg, et leur vendirent la ville de Berthoud,
que les Bernois tenaient déjà assiégée. Berne
indemnisa en argent les confédérés qui lui
avaient fourni des troupes, et les Soleurois qui
avaient supporté une partie des frais de la
guerre (1384).

Telle fut pour les comtes de Kybourg la dé-
orable issue de leur entreprise contre Soleure.
erne sut, par son énergie et sa prudence, la
ire tourner à son avantage. Mais dans le temps
ù elle obtenait à l'extérieur un triomphe pré-
aré par sa politique, un danger plus sérieux
ue les tentatives impuissantes de ses ennemis,
nenaçait sa liberté au dedans.

Soit dérogation à la constitution, soit fausse interprétation de la loi fondamentale, soit indifférence de la part des citoyens, il s'était organisé dans le sein du conseil un parti formé d'un petit nombre de familles qui avaient usurpé insensiblement tout le pouvoir. Ces familles usurpatrices gouvernaient arbitrairement les simples citoyens, se jouaient des lois, et disposaient des meilleurs emplois en faveur de leurs parens et de leurs créatures. Mais le sentiment de la liberté vivait encore au fond des cœurs; dans les réunions, dans les ateliers, il éclatait sans réserve. Le jour du mardi-gras 1384, lorsque les citoyens, conformément à un antique usage, se réunirent en assemblée générale pour procéder à l'élection des chefs de l'Etat et des membres du conseil, ils destituèrent tous les conseillers, à l'exception d'un seul qui n'avait pas encouru

leur haine. Cela fait, ils décidèrent et
pour eux et pour leur postérité, que le
trats et les citoyens vivraient ensemb
venir comme frères; que les emplois ava
passeraient chaque année dans d'autres
que la majorité du conseil serait reno
que chaque année les bannerets et leur
seurs choisiraient dans le corps des artis
la ville deux cents hommes honnêtes p
composer le grand conseil du pays, sans qu
frères pussent jamais siéger à la fois dan
assemblée. Cette nomination devait être c
mée par l'assemblée générale du peuple, d
laquelle les nouveaux élus devaient ensui
rer de faire exécuter toutes les lois et or
nances consignées dans les registres publ

Ce régime d'égalité qui devait faire désor
la loi fondamentale de l'Etat, et que les cito
avaient sanctionné par leurs sermens, s'alt
avec le temps, et finit par disparaître. Le p
ple négligea insensiblement le renouvellem
du conseil, dont les membres se perpétuère
dans leurs places, et cessa d'exercer son dro
de confirmer ou d'éliminer les candidats au corp
des Deux-Cents.

CHAPITRE XVII.

BATAILLE DE SEMPACH. (1385-1387.)

L'ORDRE des événemens nous appelle à reporter nos regards sur les lieux où la liberté suisse prit naissance et qu'elle arrosa du sang de ses premiers martyrs. Le sang va encore couler pour la cause de la liberté ; la tyrannie sera encore terrassée, et de nouveaux trophées élevés par les vainqueurs de l'Autriche aux champs de Sempach et de Næfels apprendront aux oppresseurs des peuples que les Suisses n'ont point dégénéré des héros de Morgarten.

La noblesse, irréconciliable ennemie de la liberté, opprimait les habitans des campagnes de ses domaines, et traitait avec hauteur les confédérés. Elle se croyait tout permis, sûre de l'appui du duc d'Autriche. Ce dernier exaspéra les Suisses en établissant de nouveaux droits de transit dans ses Etats, dans l'espoir de ruiner leur

commerce. Tout faisait prévoir une rupture p-
chaine : un concours imprévu d'événemens l.
céléra ; une troupe de Lucernois audacieux
porta sur le château de Rothenbourg, où l'
avait établi un nouveau bureau de péage, et
abattit les murs. Le même jour, les habita
de l'Entlibouch, poussés à bout par les vex
tions de leur bailli Pierre de Thorberg, q
venait de les charger de nouveaux impôts, s'e
taient adressés aux Lucernois pour les supplie
de les prendre sous leur protection en les re
cevant dans leur alliance, et les Lucernois
avaient acquiescé à cette requête. Il n'en fallu
pas davantage pour rallumer la guerre avec l
noblesse et avec l'Autriche (1386).

Thorberg fit ignominieusement périr ceux des habitans de l'Entlibouch qui avaient été les promoteurs de l'alliance avec Lucerne, et vint ravager les environs de cette ville. Le duc d'Autriche Léopold jura de tirer une vengeance éclatante de tout le mal que les confédérés avaient fait tant à lui qu'à sa maison. Le danger était imminent. Les confédérés assemblèrent sans délai une diète. Berne seule n'y envoya point de député, parce que sa trève avec Léopold n'était pas encore expirée. Cent soixante

seigneurs, tant séculiers qu'ecclésiastiques, déclarèrent successivement la guerre aux Suisses dans l'espace de quelques jours, vouant la nation entière à l'extermination et au massacre.

Les Suisses, sans se laisser intimider par ces menaces, coururent aux armes. Ils prirent et rasèrent plusieurs châteaux et places fortifiées, tels que Rumlang sur la rivière de Glatt, Mœrsbourg, Schenken sur le penchant d'une montagne, au nord du lac de Sempach, Windeck dans le pays de Gaster, entre les lacs de Wallenstadt et de Zurich. De leur côté, les ennemis, non moins actifs dans leurs opérations, s'introduisirent, à l'aide de la trahison des habitans, dans le bourg de Mayenberg, et en égorgèrent la nombreuse garnison composée de gens de Zoug et de Lucerne. Mayenberg même devint la proie des flammes. Reichensée, fidèle aux confédérés, expia son dévouement par l'incendie de ses maisons et le massacre de la plupart de ses habitans. Ni l'âge ni le sexe ne purent désarmer l'aveugle rage du vainqueur.

Le duc Léopold, accompagné d'une brillante noblesse, et à la tête d'une armée formidable grossie par les renforts qui lui arrivaient de tous les points de ses Etats, quitta son quartier gé-

l'Autriche échappe à des mains défaillantes, t
fois elle se relève sanglante au milieu des c
battans. Ces nobles, naguère si sûrs du suc
jonchent la terre de leurs cadavres. Le duc, d
son désespoir, cherche la mort : il tombe s
les coups d'un guerrier de Schwytz. La t
reur se répand dans les rangs des chevalie
Ils veulent fuir et demandent à grands cris le
chevaux, mais leurs gens et leurs chevaux
déjà pris la fuite. Accablés sous le poids de le
armures de fer que l'ardeur du soleil rend
brûlantes, ils fuient lentement; les confédé
dont la vigueur n'est point abattue volent s
leurs pas. Plus de cent comtes, barons et ch
valiers de la Souabe, du Tyrol et de l'Argo
périrent avec des milliers de leurs hommes d'a
mes. Schaffouse perdit sa bannière malgré le
héroïques efforts de trente-quatre de ses noble
et de ses citoyens, qui versèrent jusqu'à la der
nière goutte de leur sang pour la défendre
Le banneret de Lentzbourg, Werner de Lo, l'a-
voyer d'Arau et Nicolas Thuet, avoyer de Zof-
fingue, périrent entourés des corps sanglans de
leurs compatriotes qu'ils avaient conduits sur le
champ de bataille. Le dernier, au moment de re-
cevoir le coup fatal, déchira la bannière de sa

ille, afin que le vainqueur ne pût pas se vanter e l'avoir enlevée : mourant, il en tenait encore e bâton serré entre ses dents. Les bourgeois de Mellingen et de Bremgarten[1] succombèrent après les prodiges de valeur. Tels furent les glorieux résultats de cette journée de Sempach, immortaisée par le dévouement de Winkelried.

Berne ne tarda pas à réunir ses efforts à ceux de ses anciens amis et frères d'armes les confédérés, pour repousser l'ennemi commun. Elle s'occupa à réduire les adhérens de l'Autriche dans les montagnes de son voisinage, détruisit un grand nombre de châteaux-forts, repaires de la noblesse de ces contrées, prit sous sa protection le Haut-Simmenthal[2], et battit à Bumplitz[3] un corps de Fribourgeois qui s'était avancé jusqu'aux portes de sa capitale. Zurich et Lucerne arborèrent leurs bannières victorieuses sur les terres de la maison de Habsbourg. La ville municipale de Wésen dans le Gaster, à l'extrémité occidentale du lac de Wallenstadt, cer-

[1] Deux petites villes du canton d'Argovie actuel, sur la Reuss. T.

[2] Vallée riche en pâturages, à l'occident du lac de Thoune. T.

[3] Village à une lieue de Berne, sur la route de Fribourg. T.

née par terre et par eau, et réduite aux dernières extrémités par le fer et par l'incendie, fut forcée de se rendre à Zurich, à Glaris et aux cantons forestiers.

L'Autriche, découragée par tant de revers, négocia. On conclut une trève de dix-huit mois. Les hostilités cessèrent, mais la haine subsistait toujours au fond des cœurs. L'animosité invétérée des Suisses contre l'Autriche et la noblesse, ennemies mortelles de leur liberté, éclatait dans les moindres circonstances [1], et éloignait tout espoir d'une réconciliation durable.

[1] Un Suisse eût exposé sa vie en portant sur son chapeau ou sur son casque des plumes de paon, parure ordinaire des ducs d'Autriche : on ne souffrit plus un seul paon dans toute la Suisse, et l'on cite le trait d'un Suisse qui, se trouvant dans une auberge, brisa son verre de fureur, parce que les rayons réfractés du soleil y reproduisaient les couleurs de la queue de cet oiseau. (*Extrait de l'ouvrage.*)

CHAPITRE XVIII.

BATAILLE DE NÆFELS ET SES SUITES. (1388-1402.)

Cependant l'Autriche et la noblesse conservaient encore en plusieurs endroits des partisans nombreux et dévoués.

Quoique les Glaronnais gouvernassent avec douceur la petite ville de Wésen, conquise dans la dernière campagne, les habitans étaient cependant loin d'avoir abjuré l'antique haine qu'ils nourrissaient contre leurs voisins, et leur orgueil souffrait moins sous la domination d'un prince puissant que sous celle d'un peuple leur égal. Ils jurèrent de venger l'Autriche. Dans ce but, ils se concertèrent secrètement avec la noblesse du voisinage, introduisirent jusque dans leur ville des soldats autrichiens travestis ou enfermés dans des tonneaux, et les cachèrent dans leurs caves ou dans les réduits de leurs maisons en attendant le moment d'agir. Pour

mieux endormir les Glaronnais, ils leur demandèrent un renfort de garnison. Ceux-ci, ne se doutant de rien, leur envoyèrent cinquante hommes.

Tout d'un coup, au jour convenu (c'était la veille de la Saint-Mathias) (1388), environ six mille hommes de troupes autrichiennes se réunissent inopinément pendant la nuit *sous les* murs de Wésen, et investissent la ville par terre et par eau. Un profond silence régnait dans les rues et dans les maisons où les bourgeois et les soldats cachés attendaient le signal du massacre. Le signal est donné. Soudain toutes les fenêtres des maisons sont illuminées; toutes les portes de la ville sont ouvertes pour recevoir les troupes qui arrivent; le carnage commence. On égorge Conrad d'Au d'Uri, bailli et commandant de la ville, et avec lui trente confédérés. Vingt-deux sautèrent par-dessus les remparts et s'enfuirent en traversant le lac à la nage.

Glaris fut dans la consternation. On envoya un faible corps sur la frontière pour arrêter la marche de l'ennemi qui s'avançait. Les chemins des montagnes, fermés par les neiges, empêchaient les secours d'arriver du côté de Schwytz et d'Uri. On se battit plusieurs jours de suite sur

frontière. Enfin les Glaronnais, réduits à l'ex-
émité, prirent le parti d'envoyer des députés
l'ennemi, pour obtenir la paix à des termes
quitables. La réponse des seigneurs autrichiens
u landammann et aux conseillers de Glaris fut
autaine et impérieuse : « Reconnaissez-vous,
« leur dirent-ils, les serfs du duc d'Autriche,
« votre maître légitime? n'obéissez à d'autres
« lois qu'à celles que vous recevrez de lui ; payez-
« lui les tributs et les impôts ; soumettez-vous aux
« corvées, au droit de main-morte, sous telle
« forme qu'il lui plaira de les exiger ; qu'il n'y
« ait plus désormais parmi vous de familles
« exemptes de payer les impositions ; livrez au
« duc l'acte de votre alliance avec les Suisses ;
« servez-le contre ce peuple ; indemnisez la ville
« du Wésen des pertes qu'elle a souffertes à cause
« de vous ; enfin expiez votre rebellion par votre
« pénitence, jusqu'à ce que vous ayez mérité la
« grâce de votre souverain. »

Les Glaronnais répondirent : « Nous consen-
« tons à reconnaître la princesse abbesse de Sec-
« kingen comme la souveraine de notre pays, et
« le duc d'Autriche comme l'avoué de ce mona-
« stère. Nous paierons les impôts accoutumés ;
« nous indemniserons la ville de Wésen, mais

« nous prions qu'on nous laisse en possession de « nos anciens droits et qu'on respecte notre al- « liance avec les Suisses. »

Les chefs autrichiens rejetèrent ces propositions avec d'amères railleries, et se portèrent à l'instant même, à la tête de six mille hommes, sur le village de Næfels, où le capitaine Mathias Am-Buel commandait un poste de deux cents Glaronnais. A leur approche, les femmes et les enfans cherchèrent un refuge dans les montagnes; des exprès furent dépêchés à Uri et à Schwytz; les habitans se levèrent en masse. L'immense supériorité du nombre donna d'abord l'avantage aux Autrichiens : les retranchemens de Næfels furent forcés. Am-Buel, ayant à peine avec lui cinq cents braves, se retira en combattant au pied du mont Ruti, auquel il adossa sa petite armée, laissant devant lui un terrain couvert de broussailles et de débris de rochers. Ce sol rocailleux entravait les mouvemens de la cavalerie autrichienne. Il favorisait au contraire les manœuvres des Glaronnais, qui firent pleuvoir une grêle de pierres sur les soldats ennemis et sur leurs chevaux, et jetèrent bientôt le désordre dans leurs rangs. On combattait encore avec un acharnement égal de part et

l'autre, lorsqu'un cri de guerre parti des montagnes voisines annonça aux Glaronnais l'heureuse arrivée d'un allié. C'était un corps de trente hommes de Schwytz qui venaient au secours de leurs frères de Glaris. L'ennemi, qui ignorait leur petit nombre, fut saisi d'épouvante; sa cavalerie, déjà en désordre, commença à plier. A cette vue, l'infanterie autrichienne crut tout perdu et s'enfuit précipitamment. La déroute fut complète : on poursuivit les vaincus l'épée dans les reins; tout ce qui fut atteint fut massacré. Plus de deux mille cinq cents hommes furent égorgés dans les vergers et les prairies voisines; un grand nombre se précipitèrent dans la Linth. Le pont de Wésen rompit sous la masse des fuyards, et le lac engloutit des cadavres revêtus de leurs cuirasses. Cette bataille, appelée la bataille de Næfels, fut livrée le 9 avril 1388. Aujourd'hui encore le peuple de Glaris en célèbre l'anniversaire, et se plaît à entendre prononcer sur le théâtre de cette victoire les noms des héros qui y combattirent et de ceux qui y moururent pour la défense de la liberté.

Avant que la renommée eût publié le récit de cette glorieuse journée chez les confédérés, ceux-ci s'étaient déjà rassemblés sous leurs bannières.

Les Zuricois, aidés par des renforts venus de tous les pays de la confédération, attaquèrent la ville de Rapperschwyl, nouvellement fortifiée; ils échouèrent dans leur tentative. Les Bernois, secondés par les gens de Soleure, prirent Buren sur l'Aar, Nidau et Unterseen, remportèrent une victoire près de Fribourg, ravagèrent l'Argovie, prirent et rasèrent l'antique manoir de Pierre de Gauenstein, et revinrent par le Frickthal chargés de butin.

A la nouvelle de ces revers, le duc d'Autriche, qui voyait d'ailleurs l'Argovie et la Thurgovie au moment de lui échapper, ses troupes battues et dispersées, et ses trésors épuisés, sentit la nécessité de faire la paix, et en conclut une pour sept ans. Par le traité, les Suisses conservèrent tous les pays qui étaient entrés dans leur alliance. Ils rendirent Wésen, mais à condition qu'aucun de ceux qui avaient violé leur serment envers les Suisses et trempé dans le massacre de la garnison suisse ne pût revenir habiter la ville, tant que durerait la paix.

Ce que Léopold n'avait pu opérer par la force des armes, il tenta de l'obtenir par la ruse. Il songea d'abord à semer la division parmi les Suisses, et gagna en effet à Zurich le bourgmestre

Rodolphe Schœn et quelques uns des membres du conseil. Mais les menées de ces traîtres furent bientôt démasquées et déjouées ; les citoyens de Zurich bannirent cet homme dangereux avec tous ses adhérens, et limitèrent par un édit solennel le pouvoir de leurs premiers magistrats, afin de prévenir l'abus qu'ils en pourraient faire à l'avenir.

Les huit états ou cantons de la Suisse rédigèrent de concert avec Soleure, dans une diète tenue à Zurich, le 10 juin 1393, un concordat militaire obligatoire pour toute la confédération. Les parties contractantes y prenaient l'engagement de s'abstenir de toute provocation injuste, mais de réunir loyalement leurs efforts en cas de guerre pour la défense commune. Il n'était permis à personne, même aux blessés, de quitter le champ de bataille jusqu'à la fin du combat. Il était défendu de piller sans l'autorisation des chefs, et ordonné de respecter les maisons religieuses, et d'épargner un sexe sans défense.

Ce concordat fut appelé *la convention de Sempach*, parce que ce fut à la suite de la guerre dont la journée de Sempach fut le premier acte, que les Suisses sentirent le besoin d'améliorer leur régime militaire et leur système de défense.

L'Autriche ayant demandé une prolongation

de la paix, on conclut avec elle une nou
trève de vingt ans qui fut religieusement ob
vée. Les Suisses mirent à profit cet interval
calme pour augmenter leur puissance, en se
rant de diverses charges onéreuses et en ach
de nouveaux droits. Tous les citoyens étaie
ches quand il s'agissait de subvenir à une
pense qui intéressait l'honneur national, co
ils étaient prodigues de leur sang quand il
gissait de défendre l'indépendance de leur
sur le champ de bataille. Les Zuricois profitè
de l'appauvrissement de la noblesse autrichie
pour acheter d'elle les baillages de Kussnac
sur le lac de Zurich, de Hœng et de Thalwyl,
seigneuries de Grunenberg, de Regensberg
plusieurs autres. Les Lucernois acquirent tou
district de Rothenbourg, Ebicon, et des dr
sur Mérischwanden et divers villages voisins
leur ville sur les bords du lac des Quatre-Canto
Ils reçurent à titre d'hypothèques les châtea
de Wollhusen, de Russwyl et d'Entlibouch. L
Bernois firent l'acquisition de beaucoup de di
tricts et de droits importans dans les montagne
de l'Oberland [1], entre autres celle de la grand

[1] Nom par lequel on désigne toute la partie méridionale du canton de Berne actuel. T.

Vallée de Frutigen, près des frontières du Haut-Valais. Ils devinrent possesseurs de la belle vallée de l'Emme[1] et de tous les domaines qui avaient appartenu jadis aux comtes de Kybourg, depuis Thoune jusqu'au pont d'Arwangen, près de Soleure. Les villes de Soleure et de Bâle étendirent leur territoire et leur juridiction plus rapidement encore par l'or que par le fer. Les habitans de la vallée d'Urseren, au pied du Saint-Gothard, se donnèrent au canton d'Uri, et, sans abjurer leur antique liberté[2], ne formèrent plus dès lors avec lui qu'un seul et même peuple. A peu près vers le même temps (1402), une conquête plus importante ouvrit aux Suisses l'entrée de l'Italie, et préluda aux brillantes expéditions qui, plus tard, portèrent si haut la gloire de leurs armes dans cette contrée. Les douaniers du duc de Milan, Jean Galéas Visconti, ayant confisqué, à la suite d'une altercation au sujet du péage, des bestiaux que des gens d'Uri et du Haut-Under-

[1] En allemand *Emmenthal*, district fertile et populeux sur les confins des cantons de Berne et de Lucerne. T.

[2] Cette réunion n'eut réellement lieu qu'en 1410. La vallée d'Urseren dépendait avant ce temps-là de l'abbaye de Dissentis qui la possédait à titre de fief impérial, et y exerçait un pouvoir assez oppressif. T.

wald conduisaient à la foire de Varèse, et ref de faire droit aux réclamations de ces marchan les deux cantons insultés dans la personne leurs citoyens envoyèrent un corps de troup au delà du Saint-Gothard, et firent presque sa difficulté la conquête de la vallée de Lévantine Nul n'osa la leur enlever. Les seigneurs de Bell zona, qui avaient appris à craindre les conféd rés, conclurent même une alliance avec eux.

Ainsi les Suisses employaient les loisirs de l paix à agrandir leur territoire par des marché avantageux et des traités, à embellir leurs ville et leurs bourgs et à améliorer leurs institutions. Fribourg abjura son ancienne inimitié envers Berne, conclut avec cette ville un traité d'alliance et de combourgeoisie, et forma de semblable liens avec la ville de Bienne. Schaffouse modela sa constitution sur celle de Zurich, en laissant toutefois plus de liberté aux citoyens. De graves débats s'élevèrent entre la ville de Zoug et le

[1] La vallée de Lévantine, en allemand *Livinenthal*, au pied du Saint-Gothard, du côté du midi. C'est la vallée supérieure du Tésin. Les Suisses avaient déjà porté, soixante-un ans auparavant, leurs armes dans cette contrée, pour réprimer les brigandages exercés par les habitans contre les marchands qui se rendaient en Italie par la route du Saint-Gothard. T.

nmunes rurales de Baar, de Menzingen et d'Æ-
ri, pour le privilége de garder la bannière et le
eau du canton. Une guerre civile était sur le
int d'éclater. L'intervention armée des confé-
rés rétablit la paix et fit triompher la justice.
aris s'affranchit à prix d'argent des dîmes et
s droits de l'abbaye de Seckingen, de sorte
e tous les citoyens se trouvèrent désormais
empts de tributs vis-à-vis de l'étranger, et joui-
ent d'une indépendance réelle.

CHAPITRE XIX.

INSURRECTION D'APPENZELL. — BATAILLES DE SPEICHER [illegible] CONQUÊTES DES APPENZELLOIS. (1403–141[illegible]

Le bruit des victoires remportées par les [illegible] et la renommée de leurs exploits, étaient p[illegible] jusque dans les montagnes du pays d'Ap[illegible] Les habitans de cette contrée, soumis à [illegible]mination de l'abbé de Saint-Gall, faisaie[illegible] triste comparaison de leur état d'oppressio[illegible] la liberté des Suisses. Leur abbé était d[illegible] temps-là un homme dur, qui augmentait le[illegible] qu'ils étaient censés payer à l'empire, et [illegible] déléguait des baillis aussi méchans que lui. [illegible] impôts, tels qu'il était à peine possible de [illegible] payer, étaient levés avec une barbarie qui [illegible] rendait plus odieux encore. Le bailli de Schwa[illegible] avait établi un droit considérable sur le lait et [illegible] fromage, et lorsqu'un homme essayait de passe[illegible] devant les bureaux de péage sans acquitter l'im[illegible]

eux chiens dressés exprès se jetaient sur . bailli d'Appenzell, voulant maintenir son le main-morte, en vertu duquel le meilleur ent du défunt lui appartenait, eut un jour nité de faire ouvrir la tombe d'un mort, et iller le cadavre de l'habit dont des enfans és avaient voulu revêtir le corps de leur

assés de tant d'actes de tyrannie, les Appen- ois se décidèrent enfin à secouer un joug qui pesantissait chaque jour. Au jour fixé pour écution de leur complot, ils surprennent le teau et en chassent tous les baillis. Cuno, é de Saint-Gall, n'avait dans ce moment-là armée sur pied, ni argent pour en recruter e : il s'adressa donc à dix villes impériales de uabe avec lesquelles il était allié, et leur de- anda du secours. Ces villes envoyèrent aux Ap- enzellois des hommes chargés de les ramener u devoir. On répondit à ces envoyés : « Nous onsentons à obéir à l'abbé dans tous les cas où ous lui devons obéissance : mais nous ne vou- lons plus supporter d'injustice. Nous prions l'abbé de choisir ses employés parmi des gens honnêtes que nous lui proposerons. » Les villes impériales tinrent conseil à Ravensbourg, rejetèrent les pro-

positions des gens d'Appenzel, et remiren place les baillis destitués, qui appesantirent core plus lourdement leur joug sur ce pe dévoué à leur vengeance.

L'abbé Cuno était aussi en différend ave ville de Saint-Gall, à laquelle les emper avaient octroyé des franchises importantes qui était alliée avec d'autres villes impéria Cette cité, enrichie par son industrie et par commerce, songeait à se rendre un jour in pendante de l'abbaye. Saint-Gall et Appen avaient à revendiquer les mêmes droits et à pousser le même danger. Cette communauté d térêt les unit : ils formèrent entre eux une li pour le maintien de leurs priviléges. L'abbé fut instruit. Son ressentiment s'en accrut. Il r doubla de dûreté envers les Appenzellois, fer l'oreille à leurs plaintes, et menaça d'annu leur traité d'alliance avec Saint-Gall. Cette co duite mit le comble au mécontentement du peuple d'Appenzell; on demanda à l'abbé de s'expliquer; on prit les armes. Cuno s'enfuit épouvanté dans son domaine de Wyl. Cependant les dix villes impériales s'assemblèrent de nouveau, et décidèrent que l'abbé choisirait ses baillis parmi les gens du pays, mais sans être

streint à nommer ceux qu'on lui désignerait d'avance, que l'empereur fixerait l'impôt impérial, mais que l'alliance que les Appenzellois avait faite avec Saint-Gall serait mise à néant, et considérée comme nulle et non avenue. Les habitans de Saint-Gall se soumirent à cette sentence, mais les Appenzellois crièrent à la trahison. Ils virent bien que les aristocrates des villes de Souabe regardaient comme au-dessous d'eux de leur rendre justice, et préféraient les intérêts d'un prince-abbé à ceux de simples paysans. Les habitans de toute la contrée se réunirent en assemblée nationale; les districts[1] jurèrent entre les mains de leurs chefs, et toutes les communes ensemble jurèrent en présence du landammann dans le village d'Appenzell de demeurer indissolublement unis pour la cause commune, et d'être prêts à verser leur sang pour la défense de leurs droits.

Abandonnés par la ville de Saint-Gall, les Appenzellois sollicitèrent l'alliance de tous les cantons confédérés, excepté Berne. Cinq cantons

[1] *Rhoden*, dans l'idiome du pays, formé probablement par altération du mot allemand *Rotte* (au pluriel *Rotten*), bande, troupe.

arrêtés par divers scrupules, rejetèrent leur demande; mais Schwytz fit avec eux un traité de combourgeoisie, et Glaris fit publier que tous les amis de la liberté qui voudraient aller secourir les Appenzellois étaient autorisés à partir.

A la nouvelle de cette insurrection et de ces démonstrations hostiles, l'abbé de Saint-Gall et les villes de Souabe, après avoir adressé de nouvelles sommations menaçantes au peuple d'Appenzell, résolurent d'employer un grand appareil de force pour le soumettre. Les villes armèrent donc une infanterie et une cavalerie nombreuses qui furent dirigées sur Saint-Gall, où l'abbé les fit traiter somptueusement. De là cette armée continua sa marche vers les montagnes d'Appenzell. Un corps de cuirassiers revêtus d'armes brillantes formait l'avant-garde: cinq mille fantassins marchaient à sa suite. Le 1[illegible] mai 1403, au point du jour, ces troupes franchirent d'abord la montagne du Linsenbuhel, et se portèrent de là vers les hauteurs de Vœglinseck, dans la direction du village de Speicher. Les Appenzellois, renforcés de deux cents hommes de Glaris et de trois cents de Schwytz, avaient parfaitement bien combiné leur plan de défense. Lorsque leurs postes d'observation pla-

és sur les montagnes eurent annoncé par des ignaux l'arrivée des ennemis, tout s'ébranla. Chaque guerrier s'arracha des bras de sa femme et de ses enfans pour voler à la mort ou à la victoire; les vieillards, trop faibles pour suivre leurs fils au combat, les accompagnaient de leurs bénédictions. Deux mille hommes coururent occuper le sommet du Vœglinseck. Quâtre-vingts Appenzellois se postèrent au haut du chemin creux qui conduisait au pied de la montagne; ceux de Schwytz et de Glaris s'embusquèrent dans les bois à droite et à gauche du chemin.

La cavalerie ennemie gravit hardiment la montagne. Les quatre-vingts Appenzellois la chargèrent de front avec leurs lances et leurs frondes; les hommes de Glaris et de Schwytz sortirent de leur embuscade, et prirent les cavaliers en flanc. Les cavaliers, resserrés dans un ravin étroit, ne pouvaient ni manœuvrer ni agir. Ils pressèrent leurs chevaux pour atteindre l'esplanade qui est au haut de la montagne; mais, là, toute la population d'Appenzell, commandée par le capitaine Jacob Hartsch, accourut en masse à leur rencontre. A cet aspect, les chefs ennemis intimidés résolurent de rebrousser chemin, et d'aller attendre l'ennemi au bas de la mon-

tagne sur un terrain qui entraverait moins leu mouvemens. Ils crièrent : « En arrière! Et ce c de commandement *en arrière!* fut répété da toute l'armée. Les derniers rangs le prirent pou un cri de détresse, et se mirent à fuir. Le dé sordre et l'effroi gagnèrent de proche en proche. Alors les guerriers d'Appenzell, de Glaris et de Schwytz fondirent de tous les côtés à la fois sur la cavalerie ennemie engagée dans le chemin creux, et la menèrent battant jusqu'au pied de la montagne. La déroute fut complète; les fuyards ne s'arrêtèrent qu'aux portes de Saint-Gall. Six cents chevaliers armés de toutes pièces mordiren la poussière dans le chemin creux; les autres échappèrent par la fuite en passant par-dessus le corps de leur infanterie. Les vaincus furent poursuivis l'épée dans les reins, et laissèrent le champ de bataille couvert de leurs morts.

Cette sanglante défaite répandit la désolation dans la Souabe. Les villes se lassèrent de faire la guerre pour le compte de l'abbé de Saint-Gall, et conclurent la paix avec Appenzell. L'abbé de son côté fulminait contre ses alliés qui l'abandonnaient, et contre les Appenzellois qui démolissaient tous les châteaux qu'il avait sur leur territoire, et ravageaient sans ménagement ses

..g donna le signal du combat. A l'instant ..ppenzellois, poussant de grands cris, fon... en masse sur les rangs déjà rompus de ..emi. Le comte Rodolphe combattait à leur ..nu-pieds comme eux; ils marchaient ainsi .. plus de sûreté sur ce sol glissant. Les ..mis ne purent faire usage de leurs arba..., dont les cordes étaient détendues par la ..e; on se battit corps à corps à la lance et .épée. Les Autrichiens combattirent avec le ..urage du désespoir; tout à coup ils virent .. déployer derrière eux sur les hauteurs une ..uvelle troupe ennemie. C'étaient les femmes .. les filles des Appenzellois, vêtues de sarraux ..e bergers, qui étaient venues pour être spec..atrices du combat, et mourir avec leurs époux ..t leurs frères ou les aider à vaincre. Les Autrichiens crurent que c'était un corps destiné à leur couper la retraite. Saisis d'épouvante, ils redescendirent précipitamment la montagne. Les Appenzellois les poursuivirent et en firent un affreux carnage. Le sang rougissait les torrens dont la pluie inondait le vallon. Le combat et la déroute durèrent six heures. Les Autrichiens s'enfuirent dans le Rhinthal. Les vainqueurs, ..andonnant leur poursuite, revinrent sur le

champ de bataille, se jetèrent à genoux, e rendirent grâce au Dieu des armées de la victoire qu'ils venaient de remporter.

Cependant le duc Frédéric, ravageant tout sur son passage, s'était avancé d'un autre côté, à la tête de sa brillante cavalerie, jusque sous les murs de Saint-Gall. Trouvant cette ville en trop bon état de défense, il retournait déjà du côté d'Arbon, lorsque les bourgeois de Saint-Gall, divisés en plusieurs petites troupes, fondirent à leur tour sur la colonne autrichienne qui marchait en désordre, et lui firent éprouver une grande perte près du Hauptlisberg. Le duc fut profondément navré de cet affront, mais il le fut encore davantage en apprenant la déroute du Stoss. Il jura de ne pas se retirer sans vengeance. A cet effet, il fit répandre qu'il retournait dans le Tyrol par Arbon, et se rapprocha effectivement du Rhin avec son armée. Mais, arrivé au village de Thal, il se retourna tout d'un coup du côté d'Appenzell, et fit prendre à ses troupes la montée de Wolfshalden qui conduit dans ce dernier pays. Il espérait trouver les Appenzellois sans défense, et comptait sur l'effet de la terreur que leur causerait son arrivée imprévue. Mais ils étaient déjà prêts à

çevoir; quatre cents d'entr'eux se jetèrent, oussant leur terrible cri de guerre, sur les richiens qui s'avançaient sans défiance et ordre. L'ennemi se forma précipitamment, prit une position avantageuse près d'une se. On combattit avec acharnement. Quate Appenzellois étaient déjà tués, sans que nnemi fût encore entamé; à la fin les Autriens se décidèrent à fuir, et redescendirent pidement dans la plaine, après avoir perdu x fois autant de monde que les Appenzellois. duc, poursuivi par la honte et les regrets, passa dans le Tyrol.

Les Appenzellois avaient acquis à la suite de nt de succès brillans l'ascendant que donne la loire militaire. Ils formèrent une alliance de neuf ans avec la ville de Saint-Gall; cédant à la econnaissance, ils vengèrent le comte de Werdenberg, et le remirent en possession de son patrimoine dont il avait été dépouillé par l'Autriche. Par le même sentiment ils aidèrent aux gens de Schwytz à conquérir sur l'Autriche la Basse-Marche et la vallée de Wægi[1]. L'année suivante,

[1] Deux petits pays possédés par Schwytz, sur la rive occidentale du lac de Zurich, en face de Rapperschwyl et du pays de Gaster. T.

1406, ils pénétrèrent, par le Vorarlberg, dan Tyrol jusqu'à Landeck, où ils battirent les tr- pes soldées du duc d'Autriche. On entend déjà les habitans des campagnes arrosées par l'I et l'Adige, exprimer hautement le désir de v triompher ces conquérans qui leur apportaient liberté. Une fausse alerte arrêta le cours de c victoires. Les Appenzellois reçurent la nouve que le duc d'Autriche rassemblait contre eux l forces de l'empire, sur les bords du lac d Constance. Ils évacuèrent précipitamment Tyrol pour aller défendre leur pays. La nouvel était controuvée. Ils ne trouvèrent point d'e- nemi ; mais la campagne n'en fut pas moins manquée.

Cette guerre se prolongea encore pendant l cours de deux années, avec des succès varié Les Appenzellois portèrent leurs armes vict- rieuses sur les bords du lac de Constance, s les rives de la Thour et de l'Inn, prirent de vi force plus de soixante châteaux, en brûlèrent pl de trente, et mirent à la fin le siége devant la vill de Brégentz dans le Vorarlberg : mais ils échouè- rent dans cette tentative, et cet échec fut le terme de leurs succès (1408).

On ne commença à songer à la paix que lors-

que le théâtre de la guerre ne présenta plus que désolation et que ruine. L'empereur d'Allemagne[1] voulut terminer lui-même le différend, mais les Appenzellois trouvèrent sa sentence partiale. Schwytz interposa sa médiation. L'abbé Cuno rentra en possession de ses revenus, mais il perdit pour toujours sa suzeraineté et ses droits seigneuriaux sur Appenzell (1410). L'Autriche conclut, l'année suivante, une trève de quelques années avec ce dernier pays, mais reprit le Rhinthal. Cette même année, 1411, le jour de la Sainte-Catherine, les Appenzellois consolidèrent leur liberté en se faisant admettre dans l'alliance des cantons suisses. Berne seule demeura étrangère à ce traité. Appenzell s'engagea à ne plus entreprendre de guerre sans l'autorisation des Suisses, et à secourir ceux-ci en cas de guerre avec toutes leurs forces et à leurs propres frais. Les Suisses se réservaient, soit collectivement, soit pour chaque canton pris à part, le droit d'interpréter le traité, d'en étendre ou d'en restreindre les dispositions, et celui d'exiger des indemnités pour les secours qu'ils seraient dans le cas de donner aux Appenzellois.

[1] Robert, comte palatin du Rhin. T.

Ce traité, dans lequel les avantages étaien
inégalement balancés entre les deux parties c
tractantes, prouve qu'aucun sacrifice ne coû
aux Appenzellois pour assurer leur indép
dance, et que les confédérés craignaient de
voir engagés dans des guerres étrangères p
l'humeur belliqueuse de ce peuple.

CHAPITRE XX.

CONQUÊTE DE L'ARGOVIE PAR LES SUISSES. (1412-1418.)

Les Appenzellois avaient conquis leur indé-
endance; une alliance leur garantissait l'appui
e la confédération ; ils étaient au comble de leurs
œux, et ne songeaient plus à sacrifier de soli-
les avantages aux chances d'une nouvelle guerre.
De son côté, le duc d'Autriche comprit qu'il y
vait du danger à combattre un peuple uni pour
a défense de ses droits et décidé à périr plu-
tôt que de recevoir de nouveaux fers : en con-
séquence, il montra aux confédérés des senti-
mens plus pacifiques, et conclut, le 28 mai 1412,
avec les huit cantons ou états libres qui com-
posaient la confédération suisse, une paix de
cinquante ans, par laquelle il les confirmait dans
la possession de tous leurs droits et propriétés,
tels qu'ils existaient de fait au moment du traité.
Les Suisses, de leur côté, reconnurent les hy-

pothèques, les fiefs et les droits que le duc c
servait encore dans leur pays. Le traité :
contresigné par seize villes des Etats héré
taires de Frédéric, savoir : Schaffouse, Waldsh
Laufenbourg, Seckingen, Rhinfeld, Diessen
fen, Bade, Rapperschwyl, Broug, Bremgart
Zoffingue, Sursée, Lentzbourg, Mellingen, A
et Frauenfeld.

Mais cette paix dura à peine trois ans. Un c
cile général s'était assemblé à Constance (141
pour terminer les schismes qui déchiraient
sein de l'Eglise chrétienne. L'empereur Si
mond[1] s'y était rendu en personne. Les préla
les plus éminens de l'occident y étaient ven
siéger; la présence des ambassadeurs, des roi
et princes souverains de tous les pays de l'Eu
rope, ajoutait à la solennité de cette assemblée
Le concile se forma en tribunal pour prononc
sur le sort d'un prêtre bohémien nommé Jea
Huss, qui avait prêché à Prague une nouvell
doctrine religieuse opposée à celle de l'Églis
catholique, et avait trouvé de nombreux sec
tateurs. Mais un sujet plus important avait fai
naître de violentes divisions dans l'intérieur

[1] De la maison de Luxembourg. T.

même de l'Eglise. Trois papes se disputaient la tiare pontificale [1], agitant la France et l'Italie, s'excommuniant et s'anathématisant mutuellement. Ces débats divisaient toute la chrétienté.

Tandis que les puissances spirituelles et temporelles de l'occident étaient assemblées à Constance, une grave querelle éclata entre le duc Frédéric d'Autriche et l'empereur Sigismond. Le premier se refusa à venir à Constance pour recevoir, selon l'usage, l'investiture de ses fiefs des mains de l'empereur. Les pères du concile étaient d'ailleurs exaspérés contre lui, parce qu'il protégeait le pape Jean XXIII qu'on voulait déposer. Pour punir sa désobéissance obstinée, le concile prononça contre lui l'anathème et l'excommunication majeure. L'empereur de son côté le déclara coupable de lèse-majesté envers sa personne et envers l'empire, déchu de tous ses droits de souverain et de ses fiefs; tous les fidèles sujets de l'empire furent sommés de prendre les armes contre le duc : la même sommation fut adressée aux Suisses. La ville de Schaffouse fut requise de prendre parti contre le duc son souverain avec la promesse

[1] Jean XXIII, Grégoire XII et Benoît XIII. T.

d'être récompensée, déclarée indépendante, c'
à-dire d'obtenir la même faveur que les au
villes appelées libres, celle de relever imm
tement de l'empire. Les Schaffousois saisi
avidement cette offre avantageuse. Frauenf
Diessenhofen et la Thurgovie presqu'entière
tinrent aussi leur affranchissement pour pri
leur obéissance.

Mais les confédérés éprouvèrent de jus
scrupules à l'idée de rompre une paix qu
venaient de conclure pour cinquante ans a
le duc. A la vérité, le concile les déclar
exempts de tout péché, et l'empereur chercha
à intéresser à la fois leur ambition et leur hai
invétérée contre l'Autriche, leur promettait
propriété de toutes les terres qu'ils pourraie
conquérir sur cette puissance. Mais les canto
forestiers, Zurich, Lucerne, Zoug et Glaris, l
opposaient la foi des traités; ils répugnaient
penser qu'on pût les contraindre, au nom d
la religion et de l'honneur, à violer leurs ser-
mens.

Berne ne partagea pas ces scrupules ; elle ne
crut pas devoir laisser échapper une occasion
aussi favorable de s'agrandir aux dépens de
l'Autriche. « L'honneur et la justice, dit-elle aux

Zuricois, permettent la guerre, puisque l'E-
« glise et l'empire la commandent. L'heure de
« la destruction de nos éternels ennemis a sonné.
« Que leur destinée s'accomplisse! » Les confé-
dérés hésitaient encore. L'empereur les menaça
de sa colère, le concile les menaça des foudres
de l'excommunication; ils cédèrent. Les Ap-
penzellois seuls demeurèrent inébranlables dans
leur refus.

Les préparatifs de la guerre furent poussés
dès lors avec activité. Berne se hâta d'armer.
Zurich, qui aspirait à avoir sa part des dépouil-
les de l'Autriche, ne voulut pas demeurer en
arrière. Les autres cantons mirent successive-
ment leurs troupes sur pied.

A la nouvelle de cet armement et du péril
qui menaçait leur souverain le duc d'Autriche,
les villes et la noblesse de l'Argovie assemblè-
rent une diète à Sursée, au printemps de
l'année 1415. Les députés des villes ouvrirent
un avis dicté par la prudence et le patriotisme:
« Demeurons neutres, dirent-ils, entre l'Autri-
« che et les Suisses. Bornons-nous à défendre
« les droits de notre prince et nos libertés
« nationales. Le moment est arrivé où l'Argo-
« vie entière doit se réunir pour sa défense com-

« mune. Forts de notre union, nous pourrons « espérer d'être reçus comme état libre et in« dépendant dans la confédération des Suisses, « et associés aux destinées de ce peuple, sans « avoir à trembler devant un maître, ou à obéir « à des égaux. »

Mais l'orgueil des nobles leur fit repousser l'idée d'unir leur sort à celui des villes ; ils aimaient mieux être sujets d'un prince que les égaux de simples bourgeois : la diète se termina donc sans résultat. Les députés des villes, avant de se séparer, résolurent de se placer sous la protection de la confédération suisse : mais il n'était plus temps. Le lendemain matin, au moment où les députés venaient de se mettre en route pour négocier une alliance avec les confédérés, ils aperçurent sur toutes les hauteurs les signaux d'attaque des Suisses, et virent leurs colonnes s'avancer les enseignes déployées. Ils s'en retournèrent chez eux profondément découragés de l'inutilité de leur tentative.

Les troupes bernoises marchèrent sur Zofingue. Au bout de quelques jours de blocus, elles forcèrent cette ville à se détacher de l'Autriche, et à prêter serment de fidélité à l'em-

et à Berne. A droite de Zoffingue étaient
..re châteaux-forts appelés les Wyken, bâtis
la crête d'un rocher : les Bernois en prirent
s ; les Lucernois emportèrent plus tard le
..trième. A quelque distance sur la gauche
la même ville se trouvait Arbourg, petite
..e avec une forteresse sur l'Aar. Les Bernois
.. rendirent maîtres, ainsi que des deux forts
..bservation situés dans le voisinage. L'armée
dirigea de là sur Arau. Elle était grossie des
..nforts que Soleure, Neuchâtel, Bienne et La
..euve-Ville [1], avaient envoyés aux Bernois. Arau,
..algré une forte opposition dans le sein de la
..ourgeoisie, se rendit aux vainqueurs, en se
..éservant ses franchises, et en se plaçant sous
.. protection de l'empire et des villes de Berne
..t de Soleure. Broug et Lentzbourg ouvrirent
..eurs portes à la suite de capitulations pareilles.
..On prit en outre un grand nombre de châteaux-
..orts, tels que ceux de Ruod, de Brunegg,
..t celui de Trostbourg qui fut réduit en cen-
..dres. Ainsi, dans l'espace de quelques semaines
..les Bernois prirent dix-sept places, tant châteaux-

[1] Petite ville sur les bords du lac de Bienne, aujourd'hui à Berne. T.

forts que villes fortifiées, et firent l.
d'un pays vaste et riche. Cette invas
ne leur coûta presque aucune perte. Il
à regretter que quatre hommes, tués
château de Wildeck, vaillamment dé
les barons de Hallwyl.

Dans le même temps, les Lucernois
portés en avant dans la direction de S
avaient occupé tout le bassin supérieu
Sour, de la Wigger, de l'Aa et de la
Ils ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils se tro
sur les limites des conquêtes faites par l
nois. Du côté de l'orient, ils prirent poss
des beaux districts de Reichensée, de
berg et de Vilmergen.

Les Zuricois, de leur côté, passèrent le
Albis, et occupèrent le bailliage de Kno
dont ils forcèrent les habitans à leur jurer o
sance. Un autre corps de leur armée, s'a
çant le long de la Limmat, prit Dietikon
marcha sur Bade.

Les troupes des sept cantons coalisés opér
rent leur jonction à l'endroit où se réunissen
les trois rivières de l'Aar, de la Reuss et de la
Limmat, et firent en commun la conquête de
ce qui restait encore à l'Autriche dans l'Argo



vie ; c'étaient les villes de Mellingen, de Bremgarten et de Bade. Mellingen, fidèle au duc, tint pendant quatre jours. Bade fit une plus longue résistance, parce que son château, bâti sur un rocher qui domine la ville et les environs, renfermait une forte garnison commandée par le seigneur de Mansberg. Mais, lorsque l'artillerie des Bernois [1] eut renversé une partie des murs, et que l'eau eut commencé à manquer aux assiégés, le château ne tarda pas à se rendre. Les confédérés le détruisirent, et les flammes de cet incendie éclairèrent au loin la campagne.

Les confédérés s'occupèrent ensuite à organiser les pays qu'ils venaient de conquérir. Berne, Zurich et Lucerne, gardèrent chacun les conquêtes qu'ils avaient faites séparément, en y maintenant le régime qui y existait sous la domination autrichienne. Les pays conquis en commun furent adjugés par indivis à tous les cantons collectivement, à l'exception de celui de Berne, qu'on trouvait déjà trop agrandi.

[1] On a cru devoir traduire ainsi le mot allemand de *Büchsen* qui s'applique à toute espèce d'armes à feu, quoique rien ne semble prouver que l'usage de la poudre à canon fût déjà connu en Suisse. T.

Mais les gens d'Uri refusèrent d'entrer da
le partage. « L'empereur, dirent-ils, s'est ré
« cilié avec le duc Frédéric. Rendons plut
« l'empereur ce que nous venons de prend
« afin qu'il restitue au duc ce qui lui app
« tient. Ce n'est pas pour notre querelle, m
« pour celle de l'empereur que nous nous som
« mes armés. Quant à nous, ô confédérés! no
« rougirions de nous approprier un bien auqu
« nous n'avons nul droit. Nos pères nous on
« appris à mettre au-dessus de tout la fidéli
« inviolable aux engagemens. »

Les autres confédérés sourirent de ces scru
pules qu'ils taxèrent de fausse délicatesse et d
modération hypocrite. Ils décidèrent que, pui
que Uri abandonnait ses prétentions, les cin
cantons de Zurich, Lucerne, Schwytz, Unde
wald et Glaris, délègueraient chacun tous les deu
ans alternativement un bailli pour régir ces bail
liages communs, et que tous les états co-par
tageans enverraient annuellement des députés
sur les lieux pour contrôler l'administration et
la comptabilité.

Ainsi les confédérés gardèrent leurs conqué
tes, dont la propriété leur fut confirmée par
l'empereur en 1417. Ils demeurèrent dès lors

ıbles possesseurs de ces contrées, et les gou-
ıèrent comme l'Autriche l'avait fait avant eux.
, républicains, naguère tout occupés du soin
léfendre leur indépendance contre l'ambition
princes, eurent à leur tour des sujets, aspi-
ent à s'agrandir, et firent de l'odieux droit de
ıquête un nouvel élément de leur politique.

CHAPITRE XXI.

TROUBLES DANS LE VALAIS. — LE SEIGNEUR DE RARON MIS AU B
BATAILLE D'ARBEDO, ET REVERS DES SUISSES AU DELA DES AL
(1418-1426.)

Un siècle s'était à peine écoulé depuis que Gi
laume Tell avait appris aux Suisses à briser le
fers, et déjà ces peuples, jadis sujets, dictai
à leur tour des lois à leurs voisins, et portai
la terreur chez ceux qui les avaient fait tre
bler autrefois. Les descendans de ces nobles
redoutés, qui, du haut de leurs châteaux in
cessibles, menaçaient autrefois les villes d'ale
tour, cédant maintenant à la destinée, venaie
humblement leur demander le droit de cité,
leur vendaient leurs domaines, et allaient s'é
tablir dans une terre étrangère, pour ne pa
subir l'humiliation d'obéir à des bourgeois. Tan
de succès avaient donné aux confédérés le sen
timent de leurs forces, et avaient porté leur or-

gueil militaire à un degré d'exaltation qui les rendait sensibles aux provocations les plus légères. Ni amis ni ennemis ne blessaient impunément leur fierté : on en eut une preuve dans les troubles qui éclatèrent à l'occasion de Guichard, seigneur de Raron, capitaine-général ou grand-bailli du Valais.

Dans le temps où les confédérés aidèrent au canton d'Uri à faire la conquête de la vallée de Lévantine, ils s'emparèrent aussi de la vallée d'Ossola voisine de la première, et y laissèrent une faible garnison. Le duc de Milan, Philippe-Marie Visconti, décidé à ne pas abandonner cette vallée aux Suisses, la vendit au duc de Savoie. Celui-ci envoya des troupes à Domo-d'Ossola, chef-lieu du pays, et les fit passer par le Valais. Le seigneur de Raron leur montra le chemin à travers les montagnes. La garnison suisse évacua Domo-d'Ossola après une faible résistance (1414). Non content d'avoir favorisé les ennemis des Suisses, le seigneur de Raron eut l'imprudence de dire que s'il eût commandé l'expédition pas un seul Suisse n'eût échappé. Ce propos orgueilleux blessa au vif les gens d'Underwald et d'Uri : ils adressèrent leurs plaintes contre Raron à la ville de Berne,

où ce seigneur avait le droit de cité. Cette
marche ayant été inutile, ils soulevèrent con
lui les habitans du Valais. Ces derniers ava
déjà des griefs particuliers contre ce seigneu
ils lui reprochaient d'avoir contracté une allian
avec le duc de Savoie; ils l'accusaient lui et l
principaux personnages du pays d'attenter a
libertés héréditaires du Valais et de vouloir
servir le peuple. Les hommes de Brigg s'écri
rent qu'il était temps de mettre un frein à l'am
bition des grands, et que tous les bons citoye
devaient concourir à cette œuvre patriotique.

Conformément à une antique coutume d
pays, quelques hommes apportèrent une piè
de bois sur laquelle ils avaient grossièrement
sculpté un visage humain avec l'expression d
la tristesse; ils l'entourèrent de verges et d'é
pines. Cette statue informe représentait la jus
tice opprimée, et portait dans le langage du pays
le nom de *Matze*. On l'érigea au milieu de la
place publique; le peuple accourut en foule; un
homme plus hardi que les autres s'avança, et
se chargea d'interpréter la pensée de cet oracle.
Les assistans adressèrent la parole à l'image de
bois, et lui demandèrent : « Matze, pourquoi es-
tu ici? Matze, pourquoi es-tu triste? » L'image ne

aucune réponse. D'autres lui dirent ensuite : Iatze, nous te secourrons ; mais dis-nous contre i? Crains-tu Sillenen? serais-tu irritée contre ›perling ou Hennegarten? Ces seigneurs t'ont-offensée? » La Matze resta immobile et se tut. ais lorsqu'on vint à nommer le capitaine-génél elle s'inclina profondément en signe d'approbation. Alors on enleva la terrible Matze, n la porta de village en village dans tous les izains du Valais, en disant qu'elle s'était délarée contre le capitaine-général, contre tous es adhérens, et contre l'évêque de Sion, son ıeveu.

Quand le seigneur de Raron vit tout le peuple ımeuté contre lui, il s'enfuit en Savoie, et imblora la protection du duc. Mais les Valaisans réduisirent en cendres son château de Sierres et la forteresse de l'évêque au-dessus de Louèche ; ils assiégèrent son château-fort de Beauregard, bâti sur un rocher au-dessus de Chippis, et dévastèrent toutes ses propriétés, sans que le duc de Savoie osât rien faire pour sa défense.

Alors Raron courut à Berne pour solliciter le secours de ses combourgeois de cette ville. Les Valaisans de leur côté recoururent aux habitans d'Uri et d'Underwald, et conclurent avec

eux une alliance offensive et défensive, s'en-
geant à leur aider à reprendre la vallée d'I
sola qui est contiguë au Valais. Immédiatem
après ce traité (1416), les troupes d'Uri
d'Underwald passèrent les Alpes; les cant
de Schwytz, de Lucerne et de Zurich leur
voyèrent des renforts; les Valaisans secondèr
cette opération, et toute la vallée d'Ossola
reconquise.

Berne prit les intérêts du seigneur de Rar
auprès des confédérés, et demanda qu'on
rendît justice. On négocia long-temps : Ber
voulut marcher contre le Valais, et requit
coopération des confédérés; mais Underwal
Uri et Lucerne s'y refusèrent. On fut mê
au moment de voir éclater à ce sujet une guer
dans le sein de la confédération. Pour écart
ce danger, les cantons neutres se réunirent
diète à Zurich, et là, après avoir entendu l
accusateurs et les défenseurs de Raron, ils déc
dèrent que ce seigneur serait préalablement réi
tégré dans tous ses biens par les Valaisans
qu'ensuite il serait tenu de faire droit à leur
plaintes.

Mais les meneurs du Valais protestèrent con-
tre cet arrêt et encouragèrent le peuple à la ré-

ance. Ils firent une incursion armée dans l'O-hasli, où ils enlevèrent des bestiaux, en présailles d'une incursion que Raron avait faite écédemment dans le Valais à la tête d'un corps hommes de l'Oberland. Berne envoya des troupes pour garder les passages qui conduisent du alais dans son territoire. Schwytz et Zurich essayèrent encore d'interposer leur médiation, nais les Valaisans rejetèrent toute proposition 'accommodement, et ne voulurent attendre de lécision que du sort des armes (1418).

Alors les Bernois, renforcés par des troupes le Fribourg, de Neuchâtel et de Soleure, et formant en tout une armée de treize mille hommes, s'avancèrent dans le Valais sur deux colonnes, dont l'une pénétra par les passages les plus élevés des Alpes dans le dizain valaisan de Conches, tandis que l'autre débouchait par le col de Sanetsch sur la ville de Sierre. Ils reçurent aussi un renfort de Schwytz : les cantons d'Uri et d'Underwald refusèrent leurs secours aux Valaisans dont ils blâmaient l'opiniâtreté. Cette invasion répandit la terreur dans le Valais. Une foule de villages devinrent la proie des flammes[1].

[1] Sion, la capitale du Valais, fut consumée par un incendie. T.

eux une alliance offensive et défensive, s'en-
geant à leur aider à reprendre la vallée d'I
sola qui est contiguë au Valais. Immédiatem
après ce traité (1416), les troupes d'Uri
d'Underwald passèrent les Alpes; les cant
de Schwytz, de Lucerne et de Zurich leur
voyèrent des renforts; les Valaisans secondèr
cette opération, et toute la vallée d'Ossola
reconquise.

Berne prit les intérêts du seigneur de Rar
auprès des confédérés, et demanda qu'on l
rendît justice. On négocia long-temps : Ber
voulut marcher contre le Valais, et requit
coopération des confédérés; mais Underwal
Uri et Lucerne s'y refusèrent. On fut mêm
au moment de voir éclater à ce sujet une guer
dans le sein de la confédération. Pour écart
ce danger, les cantons neutres se réunirent
diète à Zurich, et là, après avoir entendu l
accusateurs et les défenseurs de Raron, ils déc
dèrent que ce seigneur serait préalablement réin
tégré dans tous ses biens par les Valaisans
qu'ensuite il serait tenu de faire droit à leur
plaintes.

Mais les meneurs du Valais protestèrent con-
tre cet arrêt et encouragèrent le peuple à la ré-

tance. Ils firent une incursion armée dans l'O-
rhasli, où ils enlevèrent des bestiaux, en
présailles d'une incursion que Raron avait faite
écédemment dans le Valais à la tête d'un corps
hommes de l'Oberland. Berne envoya des trou-
es pour garder les passages qui conduisent du
alais dans son territoire. Schwytz et Zurich es-
ayèrent encore d'interposer leur médiation,
nais les Valaisans rejetèrent toute proposition
l'accommodement, et ne voulurent attendre de
lécision que du sort des armes (1418).

Alors les Bernois, renforcés par des troupes
le Fribourg, de Neuchâtel et de Soleure, et
formant en tout une armée de treize mille hommes, s'avancèrent dans le Valais sur deux colonnes, dont l'une pénétra par les passages les plus élevés des Alpes dans le dizain valaisan de Conches, tandis que l'autre débouchait par le col de Sanetsch sur la ville de Sierre. Ils reçurent aussi un renfort de Schwytz : les cantons d'Uri et d'Underwald refusèrent leurs secours aux Valaisans dont ils blâmaient l'opiniâtreté. Cette invasion répandit la terreur dans le Valais. Une foule de villages devinrent la proie des flammes [1].

[1] Sion, la capitale du Valais, fut consumée par un incendie. T.

eux une alliance offensive et défensive, s'e geant à leur aider à reprendre la vallée d sola qui est contiguë au Valais. Immédiatem après ce traité (1416), les troupes d'Ur d'Underwald passèrent les Alpes; les cant de Schwytz, de Lucerne et de Zurich leur voyèrent des renforts; les Valaisans secondèr cette opération, et toute la vallée d'Ossola reconquise.

Berne prit les intérêts du seigneur *de Ra* auprès des confédérés, et demanda qu'on rendît justice. On négocia long-temps : Ber voulut marcher contre le Valais, et *requit* coopération des confédérés; mais Underwal Uri et Lucerne s'y refusèrent. On fut mê au moment de voir éclater à ce sujet une *guer* dans le sein de la confédération. Pour écart ce danger, les cantons neutres se réunirent diète à Zurich, et là, après avoir entendu l accusateurs et les défenseurs de Raron, ils déc dèrent que ce seigneur serait préalablement réi tégré dans tous ses biens par les Valaisans qu'ensuite il serait tenu de faire droit à leur plaintes.

Mais les meneurs du Valais protestèrent con tre cet arrêt et encouragèrent le peuple à la re

:ance. Ils firent une incursion armée dans l'O-·hasli, où ils enlevèrent des bestiaux, en présailles d'une incursion que Raron avait faite écédemment dans le Valais à la tête d'un corps hommes de l'Oberland. Berne envoya des trou-s pour garder les passages qui conduisent du alais dans son territoire. Schwytz et Zurich es-.yèrent encore d'interposer leur médiation, iais les Valaisans rejetèrent toute proposition 'accommodement, et ne voulurent attendre de écision que du sort des armes (1418).

Alors les Bernois, renforcés par des troupes e Fribourg, de Neuchâtel et de Soleure, et ormant en tout une armée de treize mille hommes, s'avancèrent dans le Valais sur deux colonnes, dont l'une pénétra par les passages les plus élevés des Alpes dans le dizain valaisan de Conches, tandis que l'autre débouchait par le col de Sanetsch sur la ville de Sierre. Ils reçurent aussi un renfort de Schwytz : les cantons d'Uri et d'Underwald refusèrent leurs secours aux Valaisans dont ils blâmaient l'opiniâtreté. Cette invasion répandit la terreur dans le Valais. Une foule de villages devinrent la proie des flammes [1].

[1] Sion, la capitale du Valais, fut consumée par un incendie. T.

eux une alliance offensive et défensive, s'engageant à leur aider à reprendre la vallée d'Ossola qui est contiguë au Valais. Immédiatement après ce traité (1416), les troupes d'Uri et d'Underwald passèrent les Alpes; les cantons de Schwytz, de Lucerne et de Zurich leur envoyèrent des renforts; les Valaisans secondèrent cette opération, et toute la vallée d'Ossola fut reconquise.

Berne prit les intérêts du seigneur de Raron auprès des confédérés, et demanda qu'on lui rendît justice. On négocia long-temps : Berne voulut marcher contre le Valais, et requit la coopération des confédérés; mais Underwald, Uri et Lucerne s'y refusèrent. On fut même au moment de voir éclater à ce sujet une guerre dans le sein de la confédération. Pour écarter ce danger, les cantons neutres se réunirent en diète à Zurich, et là, après avoir entendu les accusateurs et les défenseurs de Raron, ils décidèrent que ce seigneur serait préalablement réintégré dans tous ses biens par les Valaisans; qu'ensuite il serait tenu de faire droit à leurs plaintes.

Mais les meneurs du Valais protestèrent contre cet arrêt et encouragèrent le peuple à la ré-

consentirent à la fin, non sans répugnance, à restituer à Raron tous ses domaines et ses droits seigneuriaux, à lui payer en outre dix mille florins d'empire à titre de dommages-intérêts pour les pertes qu'il avait essuyées, à payer la même somme à Berne pour les frais de la guerre, et quatre mille florins au chapitre de Sion. Cette paix fut conclue en 1420, peu de mois après le dévouement héroïque de Thomas Brantschen [1]. Le seigneur de Raron mourut loin de sa patrie; son nom avait reçu une tache ineffaçable, et il ne pouvait rester au milieu d'un peuple dont il n'avait pas su se concilier l'amour.

Cependant le duc de Milan n'avait pu oublier la perte de la vallée d'Ossola. Son ressentiment fut au comble quand il apprit le marché par lequel les barons de Sax, seigneurs de Bellinzona, venaient de vendre aux Suisses, pour la somme de deux mille quatre cents florins, la ville de Bellinzona et tout le territoire qui s'étend du lac Majeur à la vallée de Lévantine (1419). Il arma secrètement, et reprit aux Suisses, non-seulement Ossola et Bellinzona, mais encore la vallée de Lévantine elle-même (1422).

[1] Le traité fut signé à Evian, ville du Chablais. Le duc de Savoie, Amédée VIII, était au nombre des médiateurs. T.

Les confédérés songèrent trop tard à réparer cette perte. C'était leur désunion qui avait causé leurs revers. Depuis la conquête de l'Argovie, on ne voyait plus régner entre eux cette concorde qui jadis avait fait leur force. Leurs discordes vinrent encore leur ravir le fruit d'une victoire remportée sur l'armée milanaise dans les champs d'Arbedo, près de Bellinzona (30 juin 1422). Dans cette bataille qui dura depuis l'aube du jour jusqu'au soir, les Suisses eurent à lutter contre un ennemi nombreux, commandé par un chef habile[1], et combattant avec le courage du désespoir. Peu de journées furent plus meurtrières. Une foule de guerriers suisses y perdirent la vie : Jean Rott, landamman d'Uri, Henri Puntiner, qui portait l'étendard du même canton, le vieillard Pierre Kolin, ammann et banneret de Zoug, périrent en héros. Ce dernier tomba expirant à la tête de sa troupe, tenant encore sa bannière à la main. Un de ses fils la retira de dessous le corps de son père et la fit flotter toute sanglante au dessus des têtes des combattans. Il tomba lui-même percé de coups, mais la bannière

[1] Le comte de Carmagnole, un des plus savans tacticiens de l'époque. T.

ne tomba pas au pouvoir de l'ennemi; Jean Landwing la sauva.

La victoire demeura aux Suisses, mais elle avait été trop chèrement achetée par le sang de tant de braves. Les confédérés repassèrent le Saint-Gothard, attristés de tant de pertes, s'accablant mutuellement de reproches, et s'imputant les uns aux autres les mécomptes qui avaient déjà tant de fois interrompu le cours de leurs succès. Ils laissèrent cependant une garnison dans la vallée de Lévantine. Plusieurs années s'écoulèrent en récriminations réciproques, en contestations sans résultat, en demi-mesures prises sans vigueur contre un ennemi redoutable, habile à profiter de l'irrésolution des Suisses.

Las de tant d'hésitation, un simple guerrier de Schwytz entreprit de relever seul l'honneur des armes de sa patrie. Le courageux Pétermann Rysig, à la tête de cinq cents braves dévoués à sa personne, passa le Saint-Gothard (1424), pénétra dans la vallée d'Ossola, en chassa les garnisons milanaises, et prit possession du pays. Le duc lui opposa vainement des troupes nombreuses. Rysig garda ses positions et tint l'ennemi en respect. Bientôt les confédérés eurent honte de laisser ces généreux aventuriers seuls

eux une alliance offensive et défensive, s'engageant à leur aider à reprendre la vallée d'Ossola qui est contiguë au Valais. Immédiatement après ce traité (1416), les troupes d'Uri et d'Underwald passèrent les Alpes; les cantons de Schwytz, de Lucerne et de Zurich leur envoyèrent des renforts; les Valaisans secondèrent cette opération, et toute la vallée d'Ossola fut reconquise.

Berne prit les intérêts du seigneur de Raron auprès des confédérés, et demanda qu'on lui rendît justice. On négocia long-temps : Berne voulut marcher contre le Valais, et requit la coopération des confédérés; mais Underwald, Uri et Lucerne s'y refusèrent. On fut même au moment de voir éclater à ce sujet une guerre dans le sein de la confédération. Pour écarter ce danger, les cantons neutres se réunirent en diète à Zurich, et là, après avoir entendu les accusateurs et les défenseurs de Raron, ils décidèrent que ce seigneur serait préalablement réintégré dans tous ses biens par les Valaisans; qu'ensuite il serait tenu de faire droit à leurs plaintes.

Mais les meneurs du Valais protestèrent contre cet arrêt et encouragèrent le peuple à la ré-

r de leurs marchands. Ce honteux traité fut clu l'an 1426. Les confédérés s'en retournèt chez eux, chargés de leur ignoble butin, te dédommagement du sang versé dans les ines d'Arbedo, et des lauriers que la victoire ervait au valeureux Rysig quand la trahison t l'arrêter dans le cours de ses succès. Osons dire : l'or et les intrigues de l'étranger ont été ns tous les temps plus funestes aux Suisses que s armes.

CHAPITRE XXII.

RÉVOLUTION DANS LA RHÉTIE. — ORIGINE DE LA CONFÉDÉRATI
GRISONS. (1426-1436.)

Tandis que les confédérés de la Suisse vé
daient à prix d'argent des conquêtes payées
sang de tant de héros, un plus noble es
animait les habitans des montagnes de la Rhé
C'était le génie de la liberté, épuré par la ju
tice et fortifié par la concorde.

Depuis le temps de la domination des Franc
les Rhétiens étaient constamment demeurés tr
butaires et serfs de l'évêque de Coire, des abb
de Dissentis et de Pfeffers, et d'une multitud
de seigneurs ecclésiastiques, de comtes, de ba
rons et de gentilshommes. La ville de Coir
jouissait, il est vrai, de divers priviléges; ma
l'évêque n'en appesantissait pas moins son jou
sur elle. Les habitans des campagnes avaien
à souffrir des guerres continuelles que se faisai

la noblesse nombreuse du pays, mais la domination de leurs cruels et avides seigneurs ne leur rendait pas la paix moins funeste. La Rhétie eut, comme la Suisse, ses Landenberg et ses Gessler; elle eut aussi ses Guillaume Tell.

Quand l'oppression est arrivée à son plus haut terme, quand nulle soumission ne peut plus désarmer un despotisme farouche, une voix s'élève au fond du cœur de l'opprimé, et lui ordonne de revendiquer les droits imprescriptibles qu'il tient de l'auteur de la nature. L'énergique résistance de quelques hommes isolés réveilla le courage de la nation tout entière, et le peuple s'insurgea pour reconquérir ses droits foulés aux pieds par d'odieux tyrans.

Dans la haute et verdoyante vallée de l'Engadine, près des lieux où l'Inn s'échappe en bouillonnant du sein des glaces, et court au loin attiré vers les campagnes du Tyrol, un antique château s'élevait sur la cime d'un rocher, au-dessus du hameau de Madulein. C'était le château de Gardowall, l'effroi de toute la contrée. Un jour le féroce châtelain fut frappé de la beauté d'une jeune fille du village de Camogask, situé vis-à-vis de son château. Il envoya ses gens au village avec ordre de lui ame-

ner dans la nuit même cette jeune beauté. L
consternation du père ne put être égalée que
le désespoir de la fille. Néanmoins ce malh-
reux père (il se nommait Adam), recueill
toute sa force, dit aux gens du châtelain : « A
noncez à monseigneur que demain je lui co
duirai moi-même ma fille. »

Eux partis, le père court chez ses voisins
ses amis, le feu dans les yeux, le cœur rem
de rage. Il leur raconte ce qui s'était passé,
n'a pas de peine à leur faire partager son i
dignation. Tous embrassent sa défense ; tou
jurent dans l'ombre de la nuit de délivrer
vallée du monstre qui l'opprime, ou de pér
tous ensemble.

Au point du jour, Adam se mit en route pou
le château de Gardowall, conduisant sa fille p
rée comme une épouse qui marche à l'autel
Quelques uns des conjurés suivaient comme pour
former le cortége nuptial ; d'autres s'étaient em-
busqués autour du château, attendant le moment
d'agir : tous étaient armés.

A peine le châtelain a-t-il aperçu de loin sa
victime, qu'il descend précipitamment de son
château, et veut, dans son brutal empressement,
embrasser la jeune fille sous les yeux de son

père. Adam tire une épée et la plonge dans le sein du barbare. A ce signal la troupe force le château, égorge tout ce qui résiste, arbore aux fenêtres la bannière de la liberté, et les autres conjurés accourent. L'infame repaire est livré aux flammes; l'Engadine entière ne tarde pas à être affranchie du joug de ses tyrans.

La vallée de Schams, au nord-ouest de la précédente, traversée par le Rhin postérieur, gémissait sous la tyrannie des seigneurs de Bærenbourg et de Fardun. Ces brigands inhumains traitaient le peuple comme un vil troupeau, et lui faisaient subir les humiliations les plus cruelles. Les habitans souffraient en silence: un d'eux donna l'essor à son indignation, et ce fut le signal de la révolte.

Cet homme énergique se nommait Jean Chaldar. Outré de ce qu'on avait fait paître dans son champ deux chevaux appartenant au seigneur de Fardun, il tua dans sa colère les deux chevaux. Il expia cet attentat dans les fers, où il resta jusqu'à ce que sa famille obtint son élargissement à force d'argent et de larmes.

De retour auprès des siens, il était un jour à table au milieu d'eux, quand le seigneur de Fardun entra dans sa chaumière. Tous les con-

vives le saluèrent respectueusement : Far
répondit à leurs hommages par un regard
mépris, et cracha insolemment dans la bou
destinée à leur repas. A cette insulte, Cha
n'est plus maître de sa colère. D'un bras
goureux, il saisit le tyran à la gorge : « Ma
la bouillie que tu as assaisonnée! s'écrie-t-i
En prononçant ces mots, il lui plonge la t
dans le potage brûlant et l'étrangle. Il sort
suite de sa chaumière et harangue le peup
On se lève en masse; le sang coule; les c
teaux de Fardun et de Bærenbourg s'écro
lent dans les flammes.

Si, dans ces vallées, ce fut l'inhumanité d
seigneurs et leur perversité profonde qui donn
rent la première impulsion à la liberté, ailleu
l'affranchissement des peuples fut immédiateme
l'ouvrage de l'ambition des seigneurs eux-même
Hartmann, évêque de Coire, était en guerre co
tinuelle avec la noblesse du voisinage. Comm
ces éternelles hostilités lui faisaient éprouver des
pertes considérables, et qu'il était hors d'état
de défendre tous les domaines de son évêché
disséminés dans le pays, et souvent enclavés
dans le territoire de ses ennemis, il autorisa les
sujets de ces domaines à se liguer pour leur dé

ıtre eux, soit avec les habitans des ·ins. En conséquence, on vit dès ; les sujets que l'évêque avait dans de Domletschg, d'Avers, d'Ober- de Bergun, former une alliance dé- :c les seigneurs de Werdenberg à Domletschg et à Obervatz. Ce fut .ière origine de la ligue qui prit plus m de ligue de la Maison-de-Dieu [1]. ɜmple fut suivi par la noblesse de la ɩétie [2]. Les comtes et les seigneurs de trée se liguèrent avec les habitans des es déjà unis entre eux par une alliance, ɜrent de concert avec eux, dans l'an- 0, une ligue défensive avec les Glaron- our résister aux prétentions hostiles de e de Coire.

habitans des campagnes avaient constam- u soin dans leurs traités d'alliance de stipu- 'il ne serait porté aucune atteinte aux droits ute espèce de leurs seigneurs suzerains;

ı allemand *Gotthaus*, mot qui signifie indifféremment , couvent, prieuré. T.

ıhætisches Oberland, nom donné à la partie la plus élevée ys des Grisons, voisine de la principale source du Rhin. T.

et cependant l'exercice de ces droits donnait n
sance à mille abus : il n'y avait ni justice
près des tribunaux, ni sûreté sur les rou

Pour mettre un terme à ces désordres, habitans de la Haute-Rhétie formèrent une sociation secrète composée d'hommes prob résolus et d'un patriotisme éprouvé. Les assi ciés tenaient leurs conférences toutes les nu dans une forêt près du village de Truns, e tre l'abbaye de Dissentis et la petite ville d' lantz, sur le Rhin antérieur. De retour da leurs communes, ils faisaient part des décisio qu'ils avaient prises dans leurs réunions myste rieuses, aux hommes qu'ils jugeaient dignes d leur confiance.

A un jour convenu, toutes les communes d ces vallées députèrent conjointement les hom mes les plus considérés et les plus intelligen du pays auprès de leurs seigneurs, pour leur demander justice et sûreté, sous la sanction d'un contrat solennel dans lequel tous les droits des grands et des petits seraient réciproquement garantis et déclarés également inviolables.

Les seigneurs furent ébranlés par cette sommation si inattendue et si unanime de tout un peuple : ils se rappelèrent la révolution qui avait

éclaté un siècle auparavant chez les Suisses. Ils comprirent que le règne de la tyrannie était passé. Le vertueux abbé de Dissentis, Pierre de Pultinga, acquiesça le premier aux justes réclamations de ses sujets. Les comtes de Werdenberg et de Sax, les barons de Rætzuns et d'autres, suivirent successivement son exemple, soit par l'effet de la crainte que leur inspiraient les insurgés, soit pour se fortifier de l'appui du peuple contre l'évêque de Coire.

Au mois de mai 1424, les nobles de la Haute-Rhétie, et les députés des communes, vêtus de leurs modestes sarraux gris, s'assemblèrent en plein air devant le village de Trouns à l'ombre d'un antique érable, et jurèrent par la sainte Trinité une alliance perpétuelle pour le maintien de la sûreté et de la justice, et la défense des droits de tous. Ainsi se forma la Haute-Ligue ou Ligue-Grise. Elle fut complétée dans la suite par l'accession des vallées de Misocco et de Calanca. Bientôt le nom de *Grisons* [1] s'étendit indistinctement à tous les habitans de la Rhétie, quoique la ligue de la Maison-de-Dieu

[1] En allemand *Graubundner*, membres de la Ligue-Grise, par allusion à la couleur du vêtement des premiers confédérés. T.

existât déjà séparément, et qu'une partie
sidérable de cette contrée fît encore parti
vastes domaines des comtes de Toggenbo
Mais la maison de Toggenbourg ne tard
à s'éteindre. Frédéric, le dernier comte, é
venu à mourir sans enfans, on put craindre
sa succession ne devînt un sujet de gue
Les habitans des districts de la *Rhétie*
avaient dépendu de cette maison sentiren
nécessité d'unir leurs intérêts. On convoqu
congrès général auquel assistèrent *les dép*
de Davos, de Klosters, de Kastels, de Schiers
et Seewis, de la juridiction canoniale de Schiers
de Malans, de Maienfeld, de Belfort, *de Ch*
walden, de Schalfik intérieur et extérieur. L
résolution de ces députés fut telle que *la* pre
crivaient les circonstances : « Puisque la *mo*
« du comte de Toggenbourg, dirent-ils,
« rompu les liens qui nous attachaient à cett
« maison, imitons nos frères de la Maison-de
« Dieu et de la Haute-Rhétie; unissons-nous
« par une ligue indissoluble; n'atten*tons au*
« droits de personne, mais sachons défendre les
« nôtres. Affrontons pour le salut commun les
« périls et la mort. Que nul ne puisse *citer un*
« autre citoyen devant un juge étranger, ni con

ıre un traité au dehors sans l'autorisation tous. Quand l'héritier du comte de Tognbourg aura été nommé, nous lui remetons intact son héritage, mais nous ne soufirons pas qu'il dissolve l'alliance que nous lons jurer. »

'elles furent les bases de cette troisième li- qui reçut le nom de Ligue des Dix-Juritions, et compléta le système fédératif de la ıétie. Elle fut sanctionnée par un serment lennel le vendredi après la Fête-Dieu de n 1436. Dès lors la Rhétie commença à porr le nom de Pays des Ligues, ou plus comunément des Ligues-Grises, et les habitans rirent le nom général de Grisons.

CHAPITRE XXIII.

DISSENSIONS ET GUERRE CIVILE AU SUJET DE LA SUCCESSION DE TOGGENBOURG. (1436-1443.)

La mort du dernier comte de Toggenbourg, qui avait eu des résultats si avantageux pour la Rhétie, en eut de funestes pour la Suisse. Chez les Grisons, elle avait fait sentir le prix de la concorde, développé l'esprit de liberté; chez les Suisses, elle éveilla la cupidité, l'ambition, les haines, et finit par allumer les feux de la guerre civile.

A peine le comte Frédéric, déjà parvenu à un âge avancé, eut-il fermé les yeux, qu'une foule d'héritiers se présentèrent. Ses biens étaient considérables; il avait de vastes domaines au delà du Rhin; il possédait le Toggenbourg, la seigneurie d'Uznach et la Haute-Marche, près des bords du lac de Zurich, Windeck dans le Gaster, le Rheinthal, la seigneurie de Sargans, et les dix juridic-

tions de la Rhétie, outre de nombreuses propriétés disséminées dans la Thurgovie et ailleurs. Sa veuve, la comtesse Elisabeth, se croyait l'héritière légitime, mais des parens éloignés de son époux lui disputèrent cette succession. D'autre part, Zurich croyait aussi avoir des droits à l'héritage, parce que le comte, mort sans postérité, était bourgeois de la ville et du canton de Zurich; enfin le canton de Schwytz, auquel le comte avait tenu par les mêmes liens, élevait les mêmes prétentions appuyées sur des titres tout aussi équivoques.

La comtesse Elisabeth, pour s'assurer un appui, s'unit étroitement avec Zurich, et lui fit donation par acte authentique d'Uznach avec son territoire, et de Schmerikon [1].

Schwitz en conçut de la jalousie, et engagea la famille du comte à interdire à sa veuve toute aliénation des domaines de son époux. Les sujets du comte dans le Haut et le Bas-Toggenbourg et sur les rives de la Linth adressèrent à Schwytz des réclamations pressantes. « Feu le comte Fré- « déric, notre maître, dirent les députés, son- « geant à assurer le sort d'un peuple qui lui était

[1] Village du canton de Saint-Gall, à l'extrémité supérieure du lac de Zurich, au midi de Rapperschwyl. T.

« cher, a voulu qu'après sa mort nous trouvas-
« sions aide et protection auprès de vous. Re-
« cevez nos sermens, et incorporez-nous à votre
« république. » Les habitans du comté de Sargans, pays qui n'avait appartenu au comte de Toggenbourg qu'à titre d'hypothèque, supplièrent le duc Frédéric d'Autriche de les racheter et de les reprendre comme ses sujets. Le duc le fit; mais ayant eu lieu de suspecter la loyauté de leurs intentions, il abandonna le Sargans au comte Henri de Werdenberg.

Quand on eut appris à Zurich que les habitans d'Uznach et d'autres lieux s'étaient donnés à Schwytz, l'exaspération fut au comble. Les Zuricois se répandirent en menaces, et revendiquèrent Uznach comme leur propriété. Les gens de Schwytz, de leur côté, firent occuper militairement Uznach et la Marche, pour les mettre à l'abri d'une invasion; offrirent aux Zuricois de soumettre la contestation à un arbitrage, et admirent Glaris à la co-régence des pays en litige, pour s'en faire un appui en cas de danger.

Depuis que les Suisses avaient fait la conquête de l'Argovie et s'en étaient partagé la propriété, ils avaient adopté les maximes égoïstes et hautaines des conquérans; amoureux de la liberté

pour eux-mêmes, ils refusaient d'en faire jouir les autres. Ils ne se souciaient plus de s'associer de nouveaux concitoyens admis à la jouissance des mêmes droits qu'eux ; ils aspiraient à avoir des sujets sous leur dépendance. Ils avaient refusé naguère aux Argoviens de les admettre sur un pied d'égalité dans leur confédération ; ils ne traitèrent pas avec plus d'équité le Toggenbourg : ils en firent un pays sujet.

Ces mesures violentes n'étaient pas faites pour rapprocher les esprits. En vain s'efforça-t-on, dans une diète générale assemblée à Lucerne, de terminer le différend à l'amiable ; les contestans se séparèrent plus aigris qu'auparavant. Deux hommes placés à la tête des cantons rivaux attisaient le feu de la discorde : c'étaient Rodolphe Stussi, bourgmestre de Zurich, et Ital Reding, landammann de Schwytz, tous deux ambitieux, entreprenans, pleins de talens et d'éloquence ; ils se haïssaient et n'avaient en vue que l'avantage privé de leur canton, prêts à lui sacrifier la paix et le salut de la Suisse. Ils eurent l'art funeste d'exalter au plus haut degré les sentimens hostiles de leurs concitoyens.

La haine des deux cantons se manifesta à l'occasion d'une affreuse disette, survenue dans l'an-

[illegible]

[illegible] Lucerne [illegible] Schwytz [illegible]

Le bourgmestre Stassi reçut la [illegible] en disant que c'était maintenant au fer à [illegible] la querelle. Toutefois, avant d'agir, il [illegible] à Schwytz une lettre ouverte, dans la[quelle] sans qualifier ce canton du titre de conféder[é] lui proposait de soumettre la contestation au [illegible] de l'empire, dont ils relevaient les uns et [les] autres. Les gens de Schwytz lui répondirent

« Le droit impérial peut être bon, mais ce n'est « pas celui auquel les confédérés ont juré de se « soumettre. »

Là-dessus, les deux cantons entrèrent en campagne. Leurs troupes se rencontrèrent près du Mont Etzel[1] : celles de Schwytz occupaient les hauteurs; les Zuricois, ayant Stussi à leur tête, se portèrent du village de Pfæffikon, situé au pied de la montagne, sur la Haute-Marche; mais ils en trouvèrent les abords si bien fortifiés et si bien gardés par les troupes de Schwytz et de Glaris, qu'ils furent forcés de revenir sur leurs pas. Les choses en étaient là lorsque Ital Reding vit arriver à lui, sur le Mont Etzel, des envoyés d'Uri et d'Underwald, qui le conjurèrent au nom de Dieu et de la patrie de tenter un dernier effort pour ramener la paix, et d'épargner à son pays la douleur de voir, pour la première fois, le sang des Suisses versé par la main des Suisses. Dans cet instant même le sang coulait déjà. Un corps de Zuricois s'était avancé jusque sous les avant-postes de Schwytz. Il eut onze hommes de tués, un grand nombre de blessés; le reste se sauva en désordre.

[1] Montagne du canton de Schwytz, entre Einsiedeln (Notre-Dame-des-Ermites) et Rapperschwyl. T.

Les confédérés réussirent e
armistice et à renouer les n
les Zuricois persistant à recour
l'empereur et repoussant celui
ces pourparlers n'aboutirent à r
les cantons neutres se déclarèren
contre Zurich. Zurich arma de nou
à la tête d'une armée de six mille l
cha encore vers le Mont Etzel, où l
Schwytz et de Glaris, renforcées pa
auxiliaires d'Uri et d'Underwald, l'at
pied ferme.

Les Zuricois étaient postés près de
quand une terreur panique, dont on
su la cause, s'empara soudain de leu
Saisis d'épouvante, ils se jettent malgr
rité de la nuit dans leurs bateaux au n
cinquante-deux, et s'enfuient précipita
Zurich. L'armée ennemie, postée sur l'I
porta en avant, envahit et ravagea les
lac jusque sous les murs de Zurich, et
tous les confédérés à marcher contre cet

La consternation des Zuricois fut au
Abandonnés à eux-mêmes, privés de t
cours, ils demandèrent à rouvrir les n
tions, et consentirent à se soumettre à l'a

rich se vit condamné, non seulement
à toutes ses prétentions sur le Tog-
, mais encore à céder à Schwytz et à
titre d'indemnités, Pfæffikon, Wolrau,
t d'autres lieux, outre divers droits lu-
u autres (1440). On eut pour la pre-
ois l'exemple de conquêtes faites par
on aux dépens d'un autre canton.
nême année, Schwytz acquit d'une ma-
plus honorable le village de Merlischach,
s bords du lac des Quatre-Cantons, qu'elle
des riches seigneurs de Moos. Uri avait
avé, vers le même temps, l'occasion de re-
uérir la vallée de Lévantine, perdue à la
de l'ignominieux traité de 1426. On avait
essuyer diverses avanies à des gens d'Uri,
à Airolo [1] qu'à Bellinzona, et, au mépris
conventions existant entre les deux peuples,
avait refusé de faire droit à leurs plaintes.
es bannières d'Uri, qui venaient de porter l'ef-
oi dans Zurich, se montrèrent bientôt triom-
hantes de l'autre côté des Alpes. La vallée de
Lévantine et Bellinzona elle-même se soumirent
sans résistance. Le vieux duc de Milan, qui

[1] Dans la vallée de Lévantine, sur le revers méridional du Saint-Gothard. T.

n'était point préparé à la guerre, fut réduit à acheter chèrement la paix en cédant en toute propriété au vainqueur la vallée de Lévantine.

Sur ces entrefaites, le duc Frédéric d'Autriche, petit-fils du duc Léopold, tué à la bataille de Sempach, était monté sur le trône impérial d'Allemagne. Ce prince avait hautement annoncé l'intention de reprendre aux Suisses tout ce qu'ils avaient conquis sur les princes de sa maison. Afin d'assurer le succès de ses desseins, il ne négligeait rien pour sonder les dispositions de la noblesse et du peuple des villes et des campagnes de l'Argovie. Cette nouvelle fut agréablement reçue à Zurich : elle flattait le ressentiment du bourgmestre Stussi et du conseil, toujours exaspérés contre les cantons. Zurich, qui occupait le premier rang dans la confédération, se fût couvert d'une gloire immortelle en oubliant généreusement les torts de ses confédérés, et en leur révélant les désastreux desseins de l'Autriche. Mais Zurich n'avait point alors de grandes ames à la tête de ses conseils; il n'écouta que la vengeance, oublia la commune patrie, et négocia secrètement une alliance avec l'empereur Frédéric. Ce pacte honteux fut conclu dans l'année 1442.

Dès que les Suisses eurent connaissance de ce ité, leur indignation fut au comble. On assem- diète sur diète; on tenta la voie des confé- nces; Zurich fut sommé de rompre son alliance ec l'Autriche. Toutes ces démarches échouè- nt : les Zuricois n'abandonnèrent point le arti de l'empereur. Celui-ci envoya dans leur ille le baron Thuring de Hallwyl, un de ses énéraux, pour recevoir leur serment de fidé- ité à l'empire. A la demande de ce seigneur, les Zuricois quittèrent la croix blanche, signe de ralliement des Suisses à la guerre, pour prendre en échange la croix rouge de l'Autriche. Quelques uns se parèrent de l'aigle impériale et de la plume de paon, ornemens favoris des Autrichiens.

Cette trahison navra les confédérés; tout le peuple ne respira que vengeance. Ce ne fut de part et d'autres qu'injures, que violences, que meurtres et qu'incendies. Enfin la confédération entière déclara la guerre à Zurich.

CHAPITRE XXIV.

GUERRE DE TOUS LES CANTONS CONTRE ZURICH. — BATAILLE DE SAINT-JACQUES. — PACIFICATION DE LA SUISSE. (1443-1450.)

La déclaration de guerre des Suisses ne causa aucune alarme aux Zuricois, qui comptaient sur le secours de l'empereur. Déjà, outre Thuring de Hallwyl, un grand nombre de chevaliers et de gens de guerre étaient accourus à la voix de ce monarque pour les défendre. Parmi les seigneurs réunis à Zurich se trouvait Guillaume, margrave de Bade. On comptait dans cette ville plus de cinq mille hommes de troupes autrichiennes.

Les hostilités recommencèrent. Les troupes de Schwytz battirent à Pfæffikon et à Freienbach, près du lac de Zurich, les Zuricois deux fois supérieurs en nombre (1443). Celles de Lucerne, d'Uri et d'Underwald, attaquèrent, le 24 mai, une armée zuricoise postée sur les hau-

teurs du Hirzel [1], forcèrent ses retranchemens, et lui firent éprouver une perte considérable. Des villages sans nombre furent dévastés et réduits en cendres. Les deux rives du lac de Zurich, les montagnes qui bordent les cantons de Schwytz et de Zoug, les bailliages libres [2], offrirent en peu de temps le tableau de la dévastation et du carnage. La ville de Bremgarten s'honora par sa courageuse résistance, en voulant conserver aux Zuricois la portion de souveraineté qu'ils avaient sur elle. Elle fut prise, et le sort affreux qu'elle éprouva intimida la ville de Bade, qui eût préféré rester neutre, et qui fut forcée à ouvrir ses portes au vainqueur. Ni la tour de Rumlang, ni les forteresses de Gruningen et de Regensberg, ne purent résister à l'impétuosité des Suisses.

Enfin, le 22 juillet, un corps de cinq mille hommes de Schwytz, Uri, Underwald, Glaris, Zoug et Lucerne, passe l'Albis, ayant Ital Reding à sa tête, et marche droit sur Zurich. Les Zuricois et les Autrichiens, infanterie et cavalerie, sortent de la place et volent à la rencon-

[1] Près des frontières du canton de Zoug. T.

[2] On désignait sous ce nom les districts de l'Argovie possédés en commun par plusieurs cantons. T.

tre de l'ennemi. Stussi les commande. se porte en avant de la Sihl [1]. Les deu animées d'une égale fureur, se rencont les prairies qui séparent le village de de l'antique chapelle de Saint-Jacques; battans se chargent en poussant des cris la plaine est bientôt couverte de morts. ricois, qui combattaient en désordre par étaient arrivés en désordre, perdent cou plient. Ils fuient pêle-mêle du côté du la Sihl, et repassent la rivière. Le bourg Stussi, vénérable par ses cheveux blancs son héroïque bravoure, se place au mili pont, et, brandissant sa hache d'armes, s'e vainement d'arrêter les fuyards. Un homm peuple s'avance en s'écriant : « Par les « du Rédempteur! scélérat, c'est de toi que « viennent tous nos maux. » Et il lui enf sa lance au travers du corps. Stussi tombe gné dans son sang : amis et ennemis pas par-dessus son cadavre, et se précipitent c fusément dans le faubourg. Les citoyens bar cadent les portes de la ville intérieure. Les e nemis mettent le faubourg au pillage; ils taillen

[1] Rivière qui se jette dans la Limmat, sous les murs d Zurich. T.

en pièces le corps de Stussi, et le jettent dans la rivière, après avoir exercé sur cette dépouille sanglante des barbaries que la plume se refuse à retracer. On incendia les maisons et les villages environnans, et les vainqueurs, rassasiés de sang, se livrèrent à une brutale ivresse à la lueur des flammes qui éclairèrent pendant la nuit ce théâtre de carnage.

Les confédérés mirent ensuite le siége devant Rapperschwyl, dont la citadelle était défendue par une garnison autrichienne; un corps de Bernois assiégea Lauffenbourg : mais ces deux places tinrent bon. Ils furent plus heureux l'année suivante (1444) devant la ville de Greifensée [1], qu'ils emportèrent d'assaut. Jean de Breitenlandenberg, surnommé Jean-le-Sauvage, avait vaillamment défendu cette place pendant vingt-six jours avec une faible garnison. Les confédérés perdirent beaucoup de monde dans ce siége. Exaspérés de leurs pertes, ils demandèrent à grands cris la mort de Jean-le-Sauvage et de sa troupe, qui s'étaient rendus à discrétion. « Point de quartier! « s'écrièrent les féroces vainqueurs. La garnison « à mort! les bourgeois à mort! » Le capitaine

[1] Dans le canton de Zurich, sur les bords d'un petit lac de ce nom. T.

Holzach de Menzigen [1] essaya vainement de
entendre la voix de l'humanité à cette sold
que effrénée. «Confédérés! dit-il, craignez D
« épargnez le sang innocent; craignez de s
« ler l'honneur de la confédération ! » Redin
imposa durement silence, en l'accusant d'a
des sentimens autrichiens, et en ordonnant q
mît à mort tous les vaincus, à l'exception des
toyens de la ville. La horde sanguinaire appl
dit par d'affreux hurlemens. Vieillards, homm
pères, mères, s'efforcent en vain de fléchir l
vainqueurs. Reding donne le signal : on forme
cercle; le bourreau de Berne y entre armé d'u
glaive. Jean-le-Sauvage meurt courageusemen
plusieurs autres têtes tombent après la sienne
Le bourreau s'arrête, et regarde Reding comm
pour lui demander la grâce des autres. Redin
furieux l'accable d'imprécations : « Fais ton mé-
tier, lui dit-il, ou un autre le fera sur ta per-
sonne. » Le supplice recommence : Félix Ott et
Jean Escher, de Zurich, reçoivent la mort avec
une foule de guerriers plus obscurs. Quand la
cinquantième tête tomba, il était déjà nuit. Re-
ding fit allumer des torches de paille pour éclai-

[1] Village du canton de Zoug, sur le Zugerberg. T.

rer cette boucherie. Quand le soixantième prisonnier eut été mis à mort, il s'éloigna, laissant les assistans pénétrés d'horreur.

Après cette expédition, les confédérés, au nombre de vingt mille hommes, allèrent pour la seconde fois mettre le siége devant Zurich. On était au milieu de l'été. Le siége dura soixante jours; les Zuricois se défendirent vaillamment. Une confrérie militaire de seize citoyens qu'on avait surnommés *les Boucs*, faisait des sorties fréquentes qui causaient beaucoup de mal aux assaillans.

La noblesse autrichienne de l'Argovie ne demeura pas oisive dans cette guerre : elle fit de grands efforts pour délivrer Zurich. Thomas de Falkenstein, comte du Buchsgau et du Sisgau, particulièrement animé contre les Bernois, envoya deux de ses gens à Arau, avec l'ordre secret de mettre le feu à cette ville pendant la nuit. Ce coup ayant manqué, il traversa à cheval la ville de Broug, accompagné des seigneurs de Baldegg, en annonçant qu'il venait du camp de Zurich, et s'en allait à Bâle chercher l'évêque pour aider à faire la paix. Le surlendemain au milieu de la nuit, il se présenta de nouveau à la porte de la ville : « Nous apportons la paix !

« s'écria-t-il ; voici Monseigneur l'évêque : our
« nous. » Pour mieux tromper le gardien d
porte, il avait eu soin de faire prendre à d
de ses gens la livrée de Bâle. On ouvrit;
kenstein entra avec quatre cents cavaliers,
la ville au pillage, et fit emprisonner l'av
Effinger, les membres du conseil et les pi
paux citoyens. Il se proposait de les faire
décapiter le lendemain matin; mais la nou
de ce coup de main s'était déjà répandue
les environs; les paysans s'ameutèrent de t
parts. Falkenstein fit mettre le feu à la vil
emmener les prisonniers. Une forêt de ch
peu éloignée de Broug fut choisie pour le
de leur supplice; mais, à la prière de Jea
Rechberg, un des complices de Falkens
qui intercéda pour leur vie, ils furent tran
tés à Lauffenbourg, et détenus secrètement
la tour de la ville bâtie sur un rocher au l
du Rhin. On eût ignoré éternellement le sor
ces prisonniers, si l'un d'entre eux, nom
Burgi Kuffer, ne fût parvenu à s'évader, en
laissant dévaler du haut de la tour, le long d'
corde faite avec les draps et les couvertures
son lit, et en traversant le fleuve à la nage.
fuite découvrit tout. Les femmes de Broug

tinrent à force d'argent la liberté de leurs maris. Pour venger cet attentat, les Soleurois et les Bernois détruisirent le château de Gœsgen, et investirent celui de Farnsbourg, appartenant l'un et l'autre au comte de Falkenstein.

Cependant le siége de Zurich continuait, et cette ville était réduite aux dernières extrémités. L'empereur, occupé à faire la guerre autre part, était hors d'état de la secourir. Il implora l'aide du roi de France, Charles VII, pour réduire les Suisses. Le royaume de France à cette époque était rempli d'une milice indisciplinée, principalement composée d'Anglais et de Gascons, qui avaient naguère combattu contre Charles sous les ordres du comte d'Armagnac, et que le roi était enfin parvenu à vaincre. Charles réunit trente mille de ces aventuriers, leur donna des chefs, et les envoya sous les ordres du dauphin Louis, son fils et son héritier, faire la guerre aux Suisses et secourir Zurich. Les Armagnacs (c'est le nom qu'on leur donnait) marchèrent sur Bâle, tandis que les Soleurois, renforcés par des auxiliaires de Berne, de Lucerne et même de Bâle, étaient occupés à assiéger Farnsbourg. Ceux-ci envoyèrent aussitôt des courriers au camp des confédérés devant Zu-

rich, pour demander du secours contre les n
breuses bandes d'Armagnacs qui menaçaient
frontières. Les Suisses ne firent presque au
attention à cet avis, et dédaignant le nouvel
nemi qu'on leur signalait, se contentèrent d
voyer à Farnsbourg un faible renfort de six c
hommes.

Lorsque les assiégeans eurent appris qu
Français étaient déjà campés aux portes de B
dans les champs de Munchenstein, ils détache
neuf cents des leurs, et leur joignirent les
cents hommes nouvellement arrivés. Le 26 a
au matin, cette troupe rencontra plusieurs n
liers d'Armagnacs [1] en avant du village
Prattelen; elle les attaqua, les repoussa à
suite d'un combat meurtrier jusque dans leu
retranchemens près de Muttenz, les en délog
et les rejeta de l'autre côté de la Birse [2].

Les Bâlois voyaient du haut des tours
leur ville la petite armée des Suisses charg
vaillamment un ennemi si supérieur en nombr
Trois mille Bâlois vinrent au devant des co

[1] Huit mille, selon Mallet. T.

[2] Rivière qui prend sa source dans l'évêché de Bâle (canto
de Berne), et se jette dans le Rhin à un quart de lieue au-
dessus de Bâle. T.

fédérés pour les engager à se retirer dans leurs murs : mais ils ne purent y réussir. Les Suisses passèrent la Birse à la nage, sous le feu de l'artillerie ennemie, et à la vue de toute l'armée française rangée sur l'autre bord. Ils foncèrent sur les premiers rangs avec une impétuosité irrésistible. Bientôt rompus et enveloppés, ils ne perdirent rien de leur ardeur. Cinq cents d'entre eux continuèrent à combattre dans une prairie voisine, les autres se retranchèrent derrière le mur de clôture du lazaret de Saint-Jacques : les uns et les autres se battirent en héros. Ceux de la plaine se firent tuer jusqu'au dernier, en laissant le champ de bataille couvert des cadavres de leurs ennemis. Les autres soutinrent trois assauts derrière leur muraille, firent eux-mêmes deux sorties vigoureuses dans lesquelles ils firent reculer les assaillans. Enfin le mur croula, le lazaret et la chapelle furent incendiés. Les confédérés moururent les armes à la main : on en trouva quatre-vingt-dix-neuf étouffés dans les souterrains de l'édifice ; mais la perte de l'ennemi fut incalculable : hommes et chevaux jonchaient par milliers la campagne depuis Prattelen jusqu'à Saint-Jacques.

La bataille avait duré dix heures entières. Le

chevalier Burkhard Munch, seigneur d'Auen et de Landskrone, mortel ennemi des Sui se promena à cheval sur le champ de ba avec quelques autres chevaliers, et, foulan pieds les cadavres des Suisses, il s'écriait une joie féroce : « Je me baigne dans les ros Cet outrage ranima un instant les forces guerrier expirant; Arnold Schik d'Uri se re et saisissant une pierre : « Prends encore rose, » dit-il, en lançant la pierre au front de khard qui tombe mort à ses pieds.

Quinze cents confédérés perdirent la v cette journée de Saint-Jacques; dix hom seulement échappèrent, et sauvèrent leurs je par la fuite. Ils se couvrirent d'opprobre, furent repoussés partout comme des lâches n'avaient pas voulu partager le glorieux tré de leurs frères d'armes [1].

[1] D'autres historiens, notamment Mallet (*Hist. des Suis* tome. II, pages 72-74), donnent des détails un peu différ sur cette bataille. Selon ce dernier, il y eut au moins aut d'indiscipline que de bravoure dans le fait des Suisses, q passèrent la Birse malgré la défense de leurs chefs. Leur ord de bataille rompu, la plus grande partie repassa la rivière, se défendit dans une prairie où elle fut poursuivie par l'ennem le reste, en plus petit nombre, n'ayant pu réussir à se jete

Le dauphin s'arrêta sur le champ de bataille, et n'osa pas aller plus avant. Il avait appris que les confédérés venaient de quitter les murs de Zurich pour tourner toutes leurs forces contre lui. « Sur mon honneur, s'écria-t-il, on n'a ja-« mais vu un peuple plus brave que ces Suisses; « je me donnerai bien garde de m'y frotter une « seconde fois. » Plein d'estime pour leur bravoure, il conclut avec eux un traité de paix qui fut signé à Einsisheim en Alsace, le 28 octobre de la même année.

Cependant la guerre intérieure continuait avec le même acharnement. Bâle se déclara alors franchement et cordialement en faveur des confédérés, leur envoya des troupes, et chassa de son sein tous les nobles qui avaient pris parti pour les Armagnacs. Les Bâlois marchèrent conjointement avec les Bernois et les Soleurois contre la ville de Rhinfeld (1445). Les habitans de cette ville étaient Suisses de sentimens, mais

dans Bâle, prit le parti de s'enfermer dans le lazaret de Saint-Jacques, où il ne voulut point accepter de quartier. Seize seulement de ces derniers survécurent. Les Suisses étaient en tout seize cents à leur départ du camp de Farnsbourg. La perte des Français fut évaluée à six mille hommes, parmi lesquels étaient beaucoup d'officiers distingués. T.

leur citadelle, bâtie sur un rocher av: dans le Rhin, était encore au pouvoir de « de Falkenstein, de Hallwyl et d'autres nob soutenus par une garnison autrichienne; gentilshommes s'évadèrent pendant la nuit. citadelle fut prise et rasée. Rapperschwyl suya un nouveau siége : la place était très fo Jean de Rechberg et les Zuricois la soutena avec vigueur. Mais ces derniers furent com tement battus près de Wolrau dans un com nocturne, le 16 décembre 1445. Le 6 mars l'année suivante, un corps de six mille Aut chiens, commandé par Rechberg, essuya u défaite encore plus sanglante à Ragatz, da le Sargans, en cherchant à pénétrer dans territoire des confédérés. Cette victoire dé sive, remportée par onze cents et quelqu hommes fournis par tous les cantons coalisé eut pour résultat la pacification générale de l Suisse.

L'empereur Frédéric, absorbé par d'autre intérêts, était impatient de voir finir une guerr dont il n'avait retiré aucune gloire. La mort de Stussi, et celle de Reding qui eut lieu plus tard, firent disparaître le principal obstacle à la récon- ciliation des Zuricois et des confédérés. Les ra-

vages de la guerre continuèrent encore, mais les négociations furent suivies avec activité. Enfin, l'avoyer de Berne, Henri de Bubenberg, nommé médiateur entre les parties, prononça, le 13 juillet 1450, une sentence arbitrale en vertu de laquelle Zurich dut renoncer à son alliance avec l'Autriche, et être remis en possession de tóut le territoire que les confédérés lui avaient enlevé, à l'exception des districts conquis au commencement de la guerre sur les Zuricois, le long des rives du Lac-Supérieur [1]. Les deux parties s'accordèrent pour laisser le Toggenbourg au seigneur de Raron, parent du feu comte, qui le vendit dix-neuf ans plus tard à l'abbé de Saint-Gall [2].

[1] Nom de la partie du lac de Zurich qui est au sud-est de Rapperschwyl. T.

[2] La ville et le comté d'Uznach, ainsi que le Gaster, furent définitivement cédés aux cantons de Schwytz et de Glaris, sauf quelques droits réservés aux seigneurs de Raron. La Haute-Marche fut adjugée à Schwytz. Mallet dit positivement que le Haut-Toggenbourg eut le même sort qu'Uznach et le Gaster. Ce dernier pays est souvent appelé par les historiens, *Seigneurie de Windeck*, du nom d'un château-fort habité par ses anciens seigneurs.

Quant à la guerre avec l'Autriche, à laquelle la pacification

de la Suisse était dès lors tout prétexte, l'histoire ne no:
prend pas par quelle transaction elle fut terminée. Nous
seulement que les hostilités cessèrent de fait entre les
peuples. T.

CHAPITRE XXV.

RHINFELD EST PRIS ET SACCAGÉ. — FRIBOURG TOMBE SOUS LA DOMINATION DE LA SAVOIE. — CESSION DE LA THURGOVIE A LA SUISSE.

(1450-1468.)

Tandis qu'on travaillait à négocier la paix entre les deux partis qui divisaient la Suisse, la noblesse signalait par de nouvelles barbaries son pouvoir expirant. La ville impériale de Rhinfeld, jadis hypothéquée à l'Autriche, puis restituée à l'empire, avait été confiée à la protection de Bâle, de Berne et de Soleure. Chacun de ces états, plein de sécurité sur le sort de cette ville, se contentait d'y entretenir un gardien pour le représenter. Mais le chevalier Guillaume de Grunenberg, que l'empereur Frédéric avait autorisé à transférer sur la ville elle-même le droit d'hypothèque qu'il avait sur le château, hypothèque dont le gage avait péri depuis peu par la démolition de cette forteresse, désirait à tout prix

se mettre en possession de cette ville : il engagea Jean de Rechberg à lui aider à la prendre par stratagème; Thomas, comte de Falkenstein, l'incendiaire d'Arau, l'auteur des massacres de Broug, se montra également prêt à seconder cette entreprise.

Dans une matinée du mois de novembre 1448, pendant le service divin, une barque chargée de bois qui descendait le Rhin aborda devant la ville de Rhinfeld; elle était montée par quelques hommes en longs sarraux gris, qui se donnèrent pour des pélerins revenant de Notre-Dame-des-Ermites, et qui ne devaient, disaient-ils, s'arrêter dans la ville que pour dîner. Mais, dès qu'ils eurent passé la porte de la ville, ces prétendus pélerins jetèrent brusquement leurs sarraux, sous lesquels on vit des hommes armés de toutes pièces, et égorgèrent les gardes de la porte et les douaniers. Cent vingt autres hommes armés, cachés sous le bois de la barque, s'élancèrent hors de leur ambuscade, et entrèrent dans la ville le fer à la main. Grunenberg, à la tête de six cents hommes qui s'étaient tenus cachés à quelque distance, s'était fait jour dans la ville du côté opposé. Tout ce qui se trouvait dans les rues fut massacré, les maisons

furent pillées; le vainqueur se porta aux plus révoltans excès : hommes, femmes, enfans, furent chassés sans pitié, réduits au plus affreux dénuement; ils se réfugièrent à Bâle, où la commisération publique leur ouvrit un asile dans les hôtelleries et dans les hôpitaux.

Les Bâlois ne se bornèrent pas à prodiguer à leurs voisins les secours de l'humanité : ils les vengèrent. Un corps nombreux sortit de Bâle, battit Rechberg et Falkenstein près du village de Hesingen, et incendia un grand nombre de châteaux-forts appartenant à la noblesse. Mais lorsque quelque temps après la paix eut rendu la ville de Rhinfeld à l'Autriche, ces mêmes brigands qui l'avaient prise ne la restituèrent qu'après en avoir brisé les portes et les fenêtres, enlevé tous les meubles et tous les ustensiles, et n'y avoir laissé que les murs.

Cependant les plaies que quatorze années de guerre et de dissensions avaient faites à la Suisse étaient loin d'êtres fermées : l'industrie et le commerce languissaient dans les villes; l'agriculture était négligée dans les campagnes. Cette lutte insensée avait coûté à Zurich un million soixante-dix mille florins; les Zuricois furent réduits à retirer tous les fonds qu'ils avaient prêtés. Le duc

d'Autriche, Sigismond, leur ayant hypoth[é]
comté de Kybourg, et ne se trouvant pas [é]
de le dégager, leur céda ce comté en tout[e]
priété, à titre de remboursement [1].

La guerre avait fait naître une violente a
sité entre Berne et Fribourg. Cette dernièr[e]
toute dévouée à la maison d'Autriche,
montrée ennemie de Berne et des confé[dérés]
Fribourg avait passé de la domination des
de Zæhringen ses fondateurs, sous celle
maison des comtes de Kybourg qui l'av[ait]
ensuite vendu à l'Autriche. De là ce grand
chement des Fribourgeois pour les Autrich[iens]
et leur antipathie pour Berne. Aussi les Be[rnois]
ne manquèrent-ils pas d'épouser la cause du
de Savoie dans les altercations qui survinrent
le même temps entre ce prince et la ville de
bourg, et qui se terminèrent par une gu[erre]
ouverte.

Après le rétablissement de la paix, l'Autri[che]

[1] Ce marché n'eut lieu qu'en 1467. Winterthour éta[it]
chef-lieu du nouveau territoire dont les Zuricois firent l'acq[ui]
sition. L'auteur appelle le duc Sigismond l'empereur (Kai[ser])
Sigismond. Mais l'empereur de ce nom était mort en 1438;
duc d'Autriche dont il s'agit était cousin de l'empereur Fr[é]
déric III. T.

pensa mal la fidélité des Fribourgeois ; elle
ita avec dureté, destitua arbitrairement les
rs et les membres du conseil, refusa de
ourser les avances que cette ville lui avait
, et donna le commandement militaire de
ourg au maréchal Thuring de Hallwyl, qui
rça un pouvoir absolu. Cette conduite aliéna
œurs des citoyens ; le mécontentement donna
sance à des conspirations, à des troubles ; le
ple songea à secouer le joug de l'Autriche.
ne s'en réjouit, espérant profiter de ces cir-
stances pour éloigner de son voisinage l'in-
ence toujours redoutable de l'Autriche. Dans
conjonctures, le duc de Savoie vint réclamer
la ville de Fribourg épuisée par les dépenses
la guerre une somme de deux cent mille flo-
as qu'elle lui devait. Tel était le mauvais état des
faires, que l'Autriche elle-même vit clairement
u'il lui était impossible de conserver Fribourg ;
lle ouvrit des négociations avec la Savoie, et fut
ientôt d'accord avec celle-ci. Elle donna à Hall-
vyl l'ordre de quitter Fribourg. Cet ordre mé-
contenta Hallwyl ; il annonça aux Fribourgeois
que le duc Albert d'Autriche, leur souverain, se
disposait à venir dans leur ville ; qu'il fallait lui
préparer une réception conforme à la dignité de

sa personne et de son rang; qu'il invitait e séquence les citoyens à lui envoyer toute la genterie pour qu'il pût recevoir ce prince av magnificence convenable. Quand il eut cett genterie entre les mains, il la fit emballer e pédier secrètement au dehors. Puis il fit sem de sortir de la ville pour aller au devant du L'avoyer et un grand nombre de conseillers compagnèrent avec les cavaliers de sa suite. lorsqu'il fut arrivé à une lieue de la ville, il s tourna, remit à l'avoyer un acte par lequel le Albert renonçait à ses droits de souveraineté Fribourg, et ajouta : « Votre argenterie est le « de votre indépendance ; adieu ! » A ces m Hallwyl s'éloigna au galop; les Fribourgeois s retournèrent stupéfaits chez eux.

De nouveaux troubles furent la suite de cet abandon. Le peuple des campagnes était mal d posé en faveur de la ville ; la ville, de son cô craignait de tomber sous la domination des Be nois. Cependant le duc de Savoie réclamait im périeusement le remboursement de sa créanc Le conseil de Fribourg ne sut se tirer de cett situation embarrassante, qu'en se soumettant la domination de la Savoie. Le 10 juin 145 l'avoyer, le conseil d'Etat, le conseil des Soixante,

les bannerets, les Deux-Cents et tous les députés de la ville et des campagnes rassemblés dans l'église cathédrale de Saint-Nicolas, prêtèrent serment de fidélité au duc Louis de Savoie, qui de son côté confirma à la ville et au pays leurs antiques priviléges.

La Suisse était maintenant en pleine paix, et néanmoins une certaine agitation répandue dans tout le pays ne permettait pas d'espérer que ce calme fût de longue durée. Les guerres continuelles avaient donné aux esprits un caractère farouche et aventureux. L'homme du peuple aimait mieux combattre et piller que de labourer la terre, de faire paître des troupeaux, ou d'exercer une profession industrielle. Faute de guerre à faire dans l'intérieur, il courait au son du tambour se ranger sous les drapeaux de l'étranger. Un enrôleur venait recruter en Suisse pour le service allemand, un autre pour le service d'Italie. Les chefs des gouvernemens, toujours occupés d'étendre leur domination, cherchaient à acquérir de la gloire, des richesses et un nom auprès des souverains, parce qu'ils se considéraient eux-mêmes comme les souverains de leurs administrés, et étaient disposés à ne voir dans ceux-ci que des sujets. Le roi de France

sut tirer habilement parti de ces dispositions, combla les Suisses de caresses, et conclut avec eux une étroite alliance en 1453. Un grand nombre de Suisses allèrent combattre sous ses drapeaux. Le duc de Milan, Galéas Sforce, en fit autant de son côté : il céda à perpétuité au canton d'Uri la vallée de Lévantine, et conclut en 1467 avec les confédérés un traité d'alliance appelé *le Capitulat*, relatif au transit, à la liberté de commerce, aux droits sur les marchandises et aux contestations juridiques. Ce fut là l'origine des liaisons des Suisses avec ces voisins, et de ces honteux marchés dans lesquels nous les verrons bientôt trafiquer de leur sang et prostituer leur courage.

Les Suisses ne manquaient cependant pas d'occasions d'exercer près de chez eux leur humeur guerroyante. Cherche-t-on à tout prix des sujets de guerre? On en trouve, ou l'on en fait naître. La ville de Strasbourg s'étant plainte auprès des Zuricois des brigandages exercés sur des marchands strasbourgeois par le comte de Thengen, gentilhomme de Souabe, les Zuricois prirent fait et cause pour les Strasbourgeois et coururent les venger. Ils prirent Eglisau et Rheinau qui relevaient du comte de Thengen.

rdèrent la première de ces villes et le cou-
de Rheinau en qualité d'indemnités pour les
de la guerre, sous la garantie et la protection
rales (1457). En reconnaissance de ce service,
sbourg invita la vaillante jeunesse de Zurich
ne fête consacrée à la victoire et à l'amitié.
jeunes Zuricois s'embarquèrent sur la Lim-
, descendirent de cette rivière dans l'Aar, de
ar dans le Rhin, et arrivèrent le soir même
Strasbourg assez tôt pour prendre part au fes-
On raconte qu'ils avaient pris avec eux en
rtant un potage de millet encore bouillant et
s petits pains sortant du four, qui, soigneuse-
ent enveloppés, se trouvèrent encore assez
auds à leur arrivée pour pouvoir être servis
leurs convives.

Une fête militaire qui eut lieu l'année suivante
Constance entraîna de nouveaux malheurs.
Jn particulier de cette ville refusa de recevoir
'un Lucernois une petite pièce de monnaie de
Berne[1], et la rebuta avec une expression de mé-
pris. Les Suisses, outrés de cette injure, quittè-
rent tous la fête; mais ils revinrent bientôt au
nombre de quatre mille hommes, et ravagèrent

[1] Un *plappart*, dont vingt-neuf faisaient un florin d'empire. T.

les propriétés que Constance avait dans la T
govie. Constance fut obligée d'acheter la paix
une forte somme d'argent. Cette guerre si fr
par son objet fut appelée la guerre des *P*
parts, du nom de la pièce de monnaie qui
fait le premier sujet de la querelle.

Au retour de cette campagne, trois cents h
mes d'Uri, de Schwytz et d'Underwald, *ar*
près de Rapperschwyl, demandèrent aux h
tans le libre passage et un gîte pour la nuit.
les reçut amicalement et on leur procura *le*
fraîchissemens dont ils avaient besoin; car
bourgeois de Rapperschwyl, malgré le dévo
ment dont ils avaient fait constamment *pre*
pour l'Autriche, avaient toujours eu de mau
traitemens à essuyer de la part de cette puissan
Aussi s'empressèrent-ils de faire accueil aux c
fédérés. On se jura des deux côtés amitié m
tuelle, et sans égard pour l'Autriche, la *ville*
Rapperschwyl conclut la même nuit une allian
défensive avec les trois cantons forestiers (1448
Elle en forma six ans après une semblable *av*
Glaris.

Cet événement donna de justes sujets de res
sentiment au duc Sigismond : mais des embarra
plus sérieux le tenaient occupé ailleurs, et le

forçaient à ajourner sa vengeance. Le pape lui-même était en différend avec le duc; il excommunia Sigismond, et somma les Suisses de s'emparer des possessions que l'Autriche conservait encore dans l'Helvétie. Les Suisses, qui savaient que le duc avait contre lui non seulement le pape, mais encore l'empereur, n'hésitèrent pas à obéir à cette sommation. Ils armèrent tous, à l'exception de Berne, et envahirent la Thurgovie qui fut obligée de se soumettre à la domination des sept cantons, sous la réserve de ses droits et de ses institutions judiciaires. Diessenhofen ouvrit ses portes après une résistance inutile. Tout le peuple des campagnes était pour les Suisses. Dès lors les confédérés, hormis les Bernois et les Appenzellois, alliés de la confédération, possédèrent en commun cette province ci-devant autrichienne (1460). Berne et Schaffouse furent admises à l'exercice du droit de protectorat sur Diessenhofen. Le duc, voyant que tout était perdu pour lui dans cette contrée, vendit aux Zuricois la ville de Winterthour, à l'occident de la Thurgovie propre[1].

[1] Cette cession, comme il a été dit plus haut, n'eut lieu qu'en 1467. T.

A peu près à cette époque, Mulho
impériale de l'Alsace, unie par des rap
mitié avec les Suisses, avait beaucoup
se défendre contre les incursions de la
du voisinage. Un meunier de cette ville
subir une légère réduction de salaire à
ouvriers, celui-ci avait imploré la protect
gentilhomme qui en prit occasion pour
les Mulhousois. La querelle s'envenima
néra en hostilités ouvertes; les nobles de
rons se liguèrent contre la ville. Celle-c
faible pour résister à d'aussi puissans en
sollicita l'assistance des Suisses qui s'en
sèrent de la secourir. La noblesse de son
sut se procurer l'appui du duc d'Autriche
mond (1466).

Après de longs et inutiles pourparlers
guerre recommença et étendit ses ravages
les rives du Rhin, depuis Schaffouse jus
Mulhouse. Des flots de sang furent vers
nombre de châteaux et de villages furent détrui
Les confédérés, partout victorieux, mirent en
le siége devant la ville de Waldshut[1]. Ber

[1] L'une des quatre villes dites *forestières*, sur la rive droit
du Rhin, aujourd'hui au duché de Bade. T.

t que l'on sacrifiât tout pour se rendre de cette place, et en faire un boulevart e l'Allemagne. Mais les autres cantons at des vues moins larges ; ils consentirent e la paix, moyennant une indemnité à titre ais de guerre, et à des conditions qui garan-ient Mulhouse et Schaffouse contre les atta-s de l'Autriche et de la noblesse. Le traité fut ié à Waldshut, l'an 1468. La même année, uc Sigismond fit aux confédérés une cession melle de tous ses droits sur la Thurgovie.

CHAPITRE XXVI.

RÉUNION DES TROIS LIGUES DE LA RHÉTIE. — [illegible]
COMMENCEMENT DE LA GUERRE DE BOURGOGNE. 1 i

Les Grisons étaient demeurés étrange
querelles et à ces guerres qui, trop souv
mées par les sujets les plus frivoles,
naient la Suisse dans une continuelle ag
Ils commençaient à goûter les douceurs d
berté et le bonheur attaché à la paisible
sance des droits que l'homme tient de l'aute
son être. Ils ressemblaient encore à ces prei
Suisses qui ne croyaient point que la libert
un privilége réservé à eux seuls, mais qui
étendaient libéralement les bienfaits aux aut
peuples. Contens d'avoir fait respecter leur in
pendance par une noblesse ambitieuse et despo
que, ils ne pensaient pas que la force ou la riches
donnât à des hommes le droit d'imposer leur joug
à d'autres hommes. Plusieurs vallées rachetèrent

à grand prix les droits pécuniaires que leurs seigneurs avaient sur elles; nulle part cet affranchissement ne s'opéra par la sédition et la violence. Mais quand plus tard des seigneurs voulurent, au mépris de leurs engagemens, imposer de nouveau leur joug à des hommes légalement libérés, le peuple sut combattre vaillamment pour la défense de ses droits, comme l'avaient fait jadis les confédérés de la Suisse. La noblesse de la vallée de Schams expia cruellement, en 1450, une tentative audacieuse pour réduire les descendans de Jean Chaldar.

Afin de se fortifier contre les attaques de leurs adversaires, et faire régner la concorde dans l'intérieur, tous les districts et toutes les communes dans chacune des trois ligues nommèrent des députés qui se réunirent en congrès national dans le petit village de Vazerol, situé à peu près au centre du pays des Grisons (1471). Là, les trois Etats jurèrent de demeurer indissolublement unis pour la défense commune, d'agir comme un seul et même corps de nation toutes les fois que l'indépendance du pays serait menacée, et de se réunir chaque année en diète ou assemblée générale pour délibérer sur leurs intérêts communs et prononcer sur leurs

les propriétés que Constance avait dans la T govie. Constance fut obligée d'acheter la paix une forte somme d'argent. Cette guerre si fr par son objet fut appelée la guerre des P parts, du nom de la pièce de monnaie qui fait le premier sujet de la querelle.

Au retour de cette campagne, trois cents l mes d'Uri, de Schwytz et d'Underwald, ar près de Rapperschwyl, demandèrent aux l tans le libre passage et un gîte pour la nuit les reçut amicalement et on leur procura le fraîchissemens dont ils avaient besoin; ca bourgeois de Rapperschwyl, malgré le dév ment dont ils avaient fait constamment pr pour l'Autriche, avaient toujours eu de mau traitemens à essuyer de la part de cette puissa Aussi s'empressèrent-ils de faire accueil aux fédérés. On se jura des deux côtés amitié tuelle, et sans égard pour l'Autriche, la vill Rapperschwyl conclut la même nuit une allia défensive avec les trois cantons forestiers (14 Elle en forma six ans après une semblable a Glaris.

Cet événement donna de justes sujets de r sentiment au duc Sigismond : mais des embarr plus sérieux le tenaient occupé ailleurs, et

Tandis que les Grisons s'occupaient à fonder leur Etat naissant sur les bases de la liberté et de la concorde civile, peu s'en fallut que la discorde ne plongeât la ville de Berne dans un abîme de maux. Cette ville, bâtie autrefois par les ducs de Zæhringen sur un sol libre, peuplée de citoyens libres et d'industrieux artisans, comptait parmi ses bourgeois un certain nombre de seigneurs justiciers établis dans le voisinage. Berne garantissait les droits que ces seigneurs possédaient sur son territoire; ceux-ci, de leur côté, avaient en toute occasion fait preuve de civisme. Un grand nombre de ces familles nobles siégeaient dans le conseil, et avaient consacré au service de l'Etat leurs lumières, leur bravoure et leur fortune. Ils avaient aidé à la ville de Berne à étendre ses conquêtes et ses acquisitions au dehors, et avaient puissamment contribué à l'élever au rang honorable qu'elle occupait dans la confédération. Néanmoins les simples bourgeois se considéraient comme les égaux de ces gentilshommes, tandis que ceux-ci à leur tour regardaient avec un insultant dédain les tanneurs, les bouchers, les boulangers et autres honnêtes artisans, et se targuaient sottement de leur noblesse. Cette con-

duite hautaine leur attirait mille mortifications de la part des autres classes du peuple.

Un incident fit éclater cette animosité. Un magistrat de police de la seigneurie de Worb, près de Berne, ayant été condamné pour un abus de pouvoir, en appela au Grand-Conseil. Cette cause divisa ce corps en deux partis : celui des seigneurs ligués pour la défense de leurs droits et demandant que l'affaire fût portée devant un tribunal impartial, et celui des simples citoyens membres du Grand-Conseil, à la tête desquels était Pierre Kistler, boucher de profession. Les seigneurs perdirent leur cause, sans égard pour leurs prérogatives. En conséquence, ils quittèrent tous la ville de Berne, eux, leurs femmes et leurs enfans, et s'en allèrent vivre dans leurs terres. Quelque temps après, Kistler, ayant été nommé avoyer de Berne (1470), prit plaisir à humilier les nobles et à leur ôter jusqu'aux marques extérieures de distinction qui pouvaient rappeler en eux une classe privilégiée. L'avoyer, les conseils et les citoyens rendirent une ordonnance rigoureuse contre le luxe des habillemens. Quand les femmes et les filles des nobles se virent condamnées à quitter les longues queues de leurs robes, elles se désolèrent et instiguèrent leurs

maris et leurs pères à rejeter une loi qui allait les dépouiller du signe distinctif de la noblesse. De nouveaux troubles éclatèrent ; les confédérés en conçurent des inquiétudes assez sérieuses pour offrir leur médiation. Cela engagea le conseil de Berne à ne pas pousser plus loin la sévérité de ses ordonnances. Il pressa néanmoins l'exécution de la loi somptuaire ; les nobles furent bannis de la ville et donnèrent en se soumettant à cet arrêt un bel exemple de civisme. Plus tard (le 8 avril et le 17 mai 1471), on publia des ordonnances somptuaires moins rigides, mais qu'on fit observer avec plus d'inflexibilité. Enfin, les Bernois virent renaître chez eux, après de longs débats, la paix intérieure trop long-temps troublée par ces misérables querelles.

A aucune époque la concorde n'avait été plus nécessaire entre les Suisses. Le moment approchait où ils allaient avoir besoin du concours de toutes leurs forces pour sauver leur indépendance. Charles, duc de Bourgogne, surnommé le Téméraire, prince ambitieux, entreprenant, également avide de gloire et de conquêtes, méditait l'asservissement de la Suisse. Ses vastes possessions s'étendaient des limites occidentales de cette dernière contrée jusqu'à la mer du Nord,

couvrant tout l'espace qui séparait le cours du Rhin des frontières de la France. Il avait chassé de ses Etats René, duc de Lorraine, et portant ses armes jusque sous les murs de Paris, avait fait trembler le roi Louis XI. Louis avait pris le duc de Bourgogne en haine, et saisissait toutes les occasions de lui susciter de nouveaux ennemis. Il chercha, à force de cajoleries, à mettre dans ses intérêts les Suisses dont il avait appris jadis n'étant encore que dauphin, à apprécier la valeur dans les plaines de Saint-Jacques. Les riches ca deaux, les chaînes d'or, furent adroitement pro digués aux principales autorités des villes suisses pour obtenir leur secours contre le duc Charle René de Lorraine sollicita leur assistance, l'empereur d'Allemagne lui-même les encourag à faire la guerre au duc de Bourgogne. A la rité, les Suisses n'avaient aucun grief positi faire valoir contre ce prince. Tout au plus p vaient-ils se plaindre de la négligence que bailli, Pierre de Hagenbach, avait mise à po suivre les auteurs des avanies qu'on avait souv fait essuyer à leurs marchands sur le territo de Bourgogne. Mais ils se laissèrent gagner les sollicitations et la munificence du roi France, et entraîner par l'impulsion de leur j

nesse avide de nouveaux exploits. L'Autriche, la Lorraine et d'autres Etats de l'Allemagne, s'étaient coalisés de leur côté contre le duc de Bourgogne, leur ennemi commun.

Les confédérés, encouragés par cet exemple, conclurent une alliance offensive avec le roi Louis XI (1474), et firent une irruption dans la Haute-Bourgogne [1], avec une armée de huit mille hommes, brûlant et dévastant tout sur leur passage, tandis qu'une autre armée de dix mille hommes tant Autrichiens que Lorrains pénétrait de son côté dans le même pays. Des corps auxiliaires de Bâle, de Fribourg, de Schaffouse et de Saint-Gall, marchaient avec les confédérés. Cette armée exerça partout de terribles ravages; elle fit cruellement expier aux comtes et aux seigneurs du pays de Vaud leur dévouement à la maison de Bourgogne, et punit non moins rigoureusement le duc de Savoie [2] de l'alliance qu'il avait formée avec Charles-le-Téméraire. Les Bernois et les Fribourgeois prirent Morat, qu'ils forcèrent à leur prêter serment de fidélité. Les

[1] La Franche-Comté et les contrées situées au pied du Jura, du côté de l'orient. T.

[2] Philibert, alors mineur, sous la tutèle de la duchesse Yolande de France, régente de Savoie. T.

gnobles situés entre le Jura et le lac. Leur prière faite, ces gens commencèrent l'attaque. Les Fribourgeois et les Bernois s'avancèrent d'un pas ferme pour les soutenir, sous les ordres de Jean de Hallwyl, capitaine expérimenté, et de Nicolas de Scharnachthal, avoyer de Berne. Cette brave avant-garde se battait depuis plusieurs heures, et la terre était déjà baignée de sang, lorsque le corps d'armée des confédérés se déploya tout d'un coup sur les hauteurs voisines, à la clarté d'un brillant soleil. Le lugubre son des instrumens guerriers des montagnards d'Uri et d'Underwald [1] est répété par les échos de la vallée. Les bannières de Zurich et de Schaffouse frappent les premières les regards de l'ennemi. « Qui sont ces gens-là? s'écria le duc. — Ce sont, « lui répond le seigneur de Stein [2], les hommes « devant lesquels l'Autriche a fui. — Malheur à « nous! dit Charles; une poignée de ces braves « nous tient en échec depuis le point du jour; « que ferons-nous quand nous aurons sur les « bras toute cette armée? » Cependant le com-

[1] Le *taureau* d'Uri et la *vache* d'Underwald, espèces de cors imitant le mugissement de ces animaux. T.

[2] Brandolphe de Stein, de Berne, fait prisonnier à la première attaque de Granson. T.

de faire tomber sur eux tout le poids de ses vengeances. Charles avait une fille unique, héritière de ses vastes domaines. Il sut éblouir le roi et l'empereur par la perspective d'une alliance qui eût puissamment contribué à l'agrandissement de leurs maisons. Il les flatta adroitement l'un et l'autre de l'espoir d'obtenir pour leurs fils la main de cette riche princesse. Il n'avait en cela d'autre intention que de les tromper tous les deux.

Se voyant désormais les mains libres, il leva une armée formidable tant dans ses Etats qu'en France et en Italie. Les confédérés, réduits à leurs propres ressources, éprouvèrent de sérieuses inquiétudes; ils députèrent au duc deux ambassadeurs chargés de lui demander la paix, en lui offrant en retour une alliance exclusive et toutes les satisfactions qu'il pourrait exiger. Mais Charles rejeta fièrement leurs propositions; il partit de Besançon au mois de mars 1476, à la tête d'une armée de soixante mille hommes d'excellentes troupes bien pourvues de tout, passa le Jura, et se porta sur Granson qui devait être le premier théâtre de ses vengeances.

à la vendre à un prêtre qui lui en donna trois francs de Suisse [1]. Après avoir long-temps passé de main en main, ce diamant fut à la fin vendu au pape pour le prix de vingt mille ducats. Un autre diamant, qui faisait également partie du butin, finit, après bien des ventes et des achats, par appartenir à la couronne de France.

Cependant le duc de Bourgogne reparut bientôt à la tête d'une nouvelle armée plus nombreuse que la précédente. Il rentra en Suisse par Lausanne au mois d'avril, et passa ses troupes en revue près de cette ville. De là il se dirigea sur les rives du lac de Neuchâtel, d'où il se porta ensuite sur Morat. Adrien de Bubenberg, à la tête de seize cents braves et des bourgeois de la ville, défendait cette place qui annonçait une plus vigoureuse résistance que Granson. Pendant que le duc était arrêté devant les murs de Morat, les confédérés et leurs alliés rassemblaient leurs forces. Déjà la ville était vivement pressée, déjà ses murs et ses tours étaient battus en brèche. Les remparts s'écroulaient, mais le courage de Bubenberg et de sa vaillante troupe était à l'épreuve de tous les périls. Enfin on vit

[1] Le franc ou livre de Suisse est au franc de France dans le rapport exact de 37 à 25. Il vaut fr. 1, 48 cent. T.

accourir de tous côtés les confédérés suivis des corps de troupes auxiliaires des villes d'Alsace, de Bâle, de Saint-Gall et de Schaffouse. Ils furent promptement joints, malgré le mauvais temps et les mauvais chemins, par les contingens de Zurich, de l'Argovie, de la Thurgovie et du Sargans. Jean Waldmann, commandant des Zuricois, arriva à Berne le soir même qui précéda la bataille. La ville était illuminée : des tables abondamment servies étaient dressées devant les maisons pour la réception de ces braves guerriers. Waldmann, après avoir accordé quelques heures de repos à ses troupes excédées de lassitude, donna le signal du départ à dix heures du soir. Toute la troupe se remit en marche dans l'obscurité de la nuit, par un temps orageux et au milieu de torrens de pluie, et alla rejoindre l'armée fédérale près de Morat.

Le jour parut ; c'était le 22 juin : le temps était sombre ; le ciel était couvert de nuages : la pluie inondait la campagne. Les Bourguignons déployèrent une immense ligne de bataille à la vue des Suisses. Ceux-ci comptaient à peine trente-quatre mille combattans. Jean de Hallwyl, avant de donner le signal de l'attaque, fit mettre le genou en terre à son armée pour implorer la

bénédiction de l'Eternel. Pendant qu'on était occupé à la prière, le soleil perça les nuages, et répandit une vive clarté sur l'horizon. A ce spectacle Hallwyl agite son épée, et s'écrie avec transport : « Levons-nous, confédérés! Levons-nous; Dieu vient éclairer notre victoire. » Au même instant on entend tonner l'artillerie : toute la plaine depuis le lac jusqu'aux montagnes n'est bientôt qu'un vaste champ de bataille. Hallwyl commandait la gauche ; la droite, postée près du lac, se composait du gros de l'armée fédérale, aux ordres de Jean Waldmann.

Bubenberg avait pris position sous les arbres qui bordaient le rivage. Une action des plus vives s'engagea sur le point occupé par Hallwyl : ce commandant tint ferme ; sa bonne contenance donna le temps à Gaspard de Hertenstein, vieux guerrier de Lucerne sous les ordres de Hallwyl, de tourner les hauteurs et de revenir prendre l'ennemi en queue. Cette manœuvre habile décida la victoire : la mêlée fut horrible : les Bourguignons, chargés des deux côtés à la fois, furent égorgés par milliers. Le duc, pâle et muet de désespoir, voyant que tout était perdu, quitta ce théâtre de carnage, et s'enfuit précipitamment, suivi d'une trentaine de cava-

liers, jusque sur les rives du lac de Genève. Quinze mille hommes [1] jonchèrent de leurs cadavres la plaine qui s'étend du lac de Morat jusqu'à la ville d'Avenche. Un grand nombre, en cherchant à se sauver, se noyèrent dans le lac et dans les marécages qui en bordent la rive méridionale; le reste fut mis en déroute : tentes, munitions, effets précieux, tout tomba au pouvoir du vainqueur. On jeta les morts dans des fosses remplies de chaux vive, et on les recouvrit de terre. Quelques années après, les gens de Morat bâtirent un ossuaire qu'ils remplirent des os et des crânes des Bourguignons, pour éterniser le souvenir de cette victoire, fruit de la concorde civique des Suisses, non moins que de leur valeur.

La nouvelle de ce succès éclatant ranima le courage du duc René de Lorraine, chassé de ses Etats par Charles-le-Téméraire. Profitant de l'humiliation de son ennemi, il poussa la guerre avec plus de vigueur, et reprit sur les Bourguignons la ville de Nancy, sa capitale. Il demanda aux Suisses un renfort de six mille hommes;

[1] Dix mille hommes, selon d'autres rapports plus croyables.

ceux-ci lui en envoyèrent huit mille, se
ordres de ce même Jean Waldmann q
tait signalé à la journée de Morat. Ce corps
liaire avait à peine joint l'armée de René
Charles-le-Téméraire parut avec de nou
forces, et mit le siége devant Nancy. Rem
nissant ses troupes à celles des Suisses,
au secours de cette place. Une *bataille* s
gea sous ses murs le 5 janvier 1477; mais l
de Charles était découragée. Le command
sa réserve, le comte Cola *Campobasso*, a
d'attaquer, passa à l'ennemi avec une par
ses troupes. L'armée de René était supérie
celle de son adversaire en nombre et *en cou*
la victoire ne tarda pas à se décider en f
du duc de Lorraine. Charles, s'enfuyan
champ de bataille, s'enfonça avec *son* c
dans un marais recouvert d'une mince co
de glace, et fut tué par les ennemis qui ét
à sa poursuite. Cinq cents de ses nobles e
ses chevaliers périrent à ses côtés; son ar
eut plusieurs milliers d'hommes de tués.
mort délivra la Suisse d'un redoutable ad
saire.

Les ennemis de Charles s'emparèrent à l
tour de ses provinces. Les Etats de la Hau

Bourgogne députèrent auprès des confédérés, et leur firent demander la paix ; ils exprimèrent même le désir d'être admis dans la confédération suisse. Les Bernois avaient une politique trop éclairée, et des vues trop grandes pour ne pas accueillir leur demande. « Il convient aux Suisses, dirent-ils, d'avoir désormais le Jura et les Vosges pour rempart contre la France. » Mais les autres cantons, les cantons forestiers particulièrement repoussèrent cette proposition. Ils craignaient, en étendant les limites de la confédération, de se voir entraînés dans des guerres étrangères, ou plutôt, par un retour sur eux-mêmes, ils craignaient de se voir éclipsés à l'avenir par tant de cantons supérieurs en étendue. On se borna donc à vendre la paix aux Bourguignons pour le prix de cent-cinquante mille florins. L'archiduc Maximilien d'Autriche obtint par un traité le duché de Bourgogne avec la main de la duchesse Marie, fille et héritière de Charles-le-Téméraire (1482). L'Autriche conclut avec Zurich, Berne, Lucerne, Uri et Soleure, une alliance défensive perpétuelle, à laquelle Underwald, Schwytz, Zoug et Glaris ne tardèrent pas à accéder. Le traité contenait de la part de l'Autriche une cession formelle de toutes les

conquêtes que les Suisses avaient faites sur

Les Suisses firent aussi une alliance a roi de France [2], et lui accordèrent le droi rôler des troupes dans leur pays. A cet ce prince répandit l'argent à pleines main la Suisse, et prodigua les présens et le sions. Les baillis, les gentilshommes et l gistrats enrôlèrent une vaillante jeuness le service du roi de France, s'enrichiren gratifications et de la solde qu'ils recevai leur qualité de capitaines et de colonels troupes mercenaires, et ne rougiront p vendre à ce prix aux étrangers le sang de compatriotes.

La Suisse se trouvait dans ce temps-là inf d'une multitude d'aventuriers auxquels l

[1] Le traité dont on parle ici ne peut être que celui q conclu entre les Suisses et l'archiduc Sigismond, en 14 dont la guerre de Bourgogne fut le résultat immédiat. connu dans l'histoire sous le nom d'*Union héréditaire*. T

[2] Il y eut deux traités d'alliance avec Louis XI : le mier, conclu en 1474, avant la guerre de Bourgogne; l cond, en 1480, par lequel les Suisses s'engagèrent à lui nir en permanence un corps de troupes auxiliaires. C convention fut le premier modèle des capitulations milit si souvent renouvelées depuis. T.

militaire avait fait perdre le goût du travail, et donné des habitudes d'insubordination et de désordre; les violences et les rapines étaient devenues leur élément : un grand nombre d'entre eux allèrent s'engager pour leur propre compte dans les guerres étrangères, et ces émigrations continuèrent pendant long-temps. Beaucoup d'autres se livraient dans l'intérieur de la Suisse au métier de brigands; d'autres enfin commettaient d'autres excès presque aussi répréhensibles. A Zoug, dans le temps du carnaval, quelques uns de ces bandits étant réunis pour boire et pour jouer, la conversation vint à tomber sur le partage du butin fait dans la guerre de Bourgogne; ils se plaignirent de l'inégalité avec laquelle on avait procédé à cette répartition, et de l'avidité des grandes familles de Berne et de Fribourg qui, selon eux, s'étaient réservé la meilleure partie du butin pour elles-mêmes. Passant des plaintes aux menaces, ils jurèrent de se porter en masse auprès de ces prétendus malversateurs, et de les forcer à rendre compte. Afin que tout fût bizarre dans cette expédition, ils se donnèrent eux-mêmes le nom de *Bande* ou *Confrérie des extravagans* [1]. Li-

[1] *Bande der tollen Leben.*

vrée à la gaieté la plus effrénée, cette troupe traversa en armes les villes et les campagnes de la Suisse, pour aller à Genève exiger le paiement d'une contribution imposée à cette ville à l'occasion de la guerre de Bourgogne, qui n'avait pas encore été acquittée. Partout la jeunesse, amie de la licence, se joignait à eux et grossissait leurs rangs. Ils ne faisaient d'ailleurs de mal à personne, et payaient tout ce qu'ils consommaient. A Berne, ils se présentèrent au nombre de sept cents, et à Fribourg au nombre de deux mille. Un pareil désordre fit concevoir des inquiétudes. Les magistrats enjoignirent à leurs administrés de ne prendre part à aucun armement illégal; la diète fut plusieurs fois assemblée; on parvint à ramener ces jeunes extravagans par le langage de la douceur. Toutefois on ne put les engager à rentrer paisiblement dans leurs foyers que lorsque les villes de Genève et de Lausanne eurent acquitté leurs contributions arriérées; alors ils se séparèrent tous.

Vers le même temps, Berne fit un traité de paix et d'alliance avec la Savoie, et lui rétrocéda le pays de Vaud qu'elle en avait reçu en hypothèque, à l'exception du bailliage d'Aigle qui

demeura aux Bernois. En revanche, elle obligea cette puissance à reconnaître l'indépendance de Fribourg, et ses priviléges de ville libre et impériale. Le traité fut conclu le 23 août 1477. Berne était décidée à ne laisser à aucun prix entre les mains de la Savoie une place aussi importante et aussi rapprochée de ses frontières. Fribourg paya son affranchissement en se chargeant d'une portion considérable des dettes de la maison de Savoie.

CHAPITRE XXVIII.

COMBAT ET VICTOIRE DE GIORNICO. — DISSENSIONS ENTRE LES CANTONS APAISÉES PAR NICOLAS DE FLUE. — FRIBOURG ET SOLEURE SONT ADMIS DANS LA CONFÉDÉRATION. — TROUBLES A ZURICH, ET MORT DE JEAN WALDMANN. (1478 - 1489.)

Les succès brillans que les Suisses avaient obtenus dans la dernière guerre, la chute et la fin tragique du plus redoutable de leurs ennemis, avaient exalté au plus haut degré l'orgueil militaire de la nation. Pleins du sentiment de leur force, les Suisses se crurent trop facilement dispensés de ménager leurs voisins, du moment qu'ils eurent cessé de les craindre.

Des habitans du Milanais étaient allés couper du bois dans une forêt de la vallée de Lévantine. Des jeunes gens d'Uri, usant de représailles, passèrent le Saint-Gothard, entrèrent sur le territoire milanais, pillèrent les villages voisins de la frontière et en maltraitèrent les ha-

bitans. Le canton d'Uri, au lieu de châtier ces jeunes gens, les prit sous sa protection, déclara la guerre au duc de Milan [1], et réclama le secours des confédérés. Ceux-ci reconnurent que le canton d'Uri avait tort, et cherchèrent à interposer leur médiation; néanmoins ils ne crurent pas devoir abandonner Uri dans cette situation périlleuse : ils firent promptement marcher un corps de troupes à son secours.

Le duc de Milan, instruit de ces dispositions, envoya le comte Borelli à la tête d'une armée considérable occuper les rives du Tésin et remonter ce fleuve pour se porter à la rencontre des Suisses. L'avant-garde de ces derniers était postée près du village de Giornico : elle se composait en tout de six cents hommes d'Uri, de Lucerne, de Schwytz et de Zurich. Le reste des confédérés, au nombre d'environ dix mille hommes, était encore à une grande distance en arrière. Borelli voulut marcher sur Giornico avec l'élite de ses troupes. On était au 28 décembre 1478; le froid était rigoureux. Les Suisses firent refluer les eaux du Tésin sur les prairies qui les séparaient de l'ennemi, et qui se couvrirent en

[1] Jean-Galéas-Marie Sforce.

dération le régime démocratique en vigueu
eux. Les habitans des villes ne pouvaient g
de pareils changemens. Ils avaient conqu
acheté leurs sujets, et étaient décidés à ne
abandonner leurs droits. Un événement im
sembla justifier leurs défiances. Un va
guerrier lucernois, nommé Pierre Am-Sta
vivait retiré à Escholtzmatt, village de la
d'Entlibouch : ses cousins, Henri Burgler
cien landammann du Haut-Underwald, et
negger, beau-frère de ce dernier, venaient
quemment lui rendre visite. Là, au sein
l'intimité et le verre à la main, les trois am
plaisaient à parler de liberté. Am-Stalden av
se plaindre du bailli de l'Entlibouch et des
gistrats de Lucerne. Ses parens du Haut-Un
wald l'encouragèrent à saisir l'occasion de
fête de Saint-Léger, qui allait se célébrer à L
cerne, pour tenter un coup hardi dans le s
même de cette ville. Des gens du Haut-Und
wald devaient venir assister à la fête et secon
le mouvement. L'avoyer et les membres du C
seil des Cent devaient être mis à mort ; les to
et les murs d'enceinte abattus ; la ville de Lucern
changée en un beau village, et l'Entlibouch dé
claré indépendant. Ce complot atroce fut heu

reusement éventé par les Lucernois. Am-Stalden se trahit par des propos imprudens : on l'arrêta, il confessa son crime et fut condamné à perdre la tête.

Dans le temps où cet événement se passait à Lucerne, les représentans de toute la confédération étaient réunis en diète à Stantz, dans le Bas-Underwald. Des députés de Saint-Gall, d'Appenzell, de Fribourg et de Soleure assistaient à cette assemblée. Le partage du butin fait dans la guerre de Bourgogne, l'admission des deux villes de Fribourg et de Soleure dans la confédération, et d'autres sujets encore, excitèrent entre les membres de la diète la plus violente animosité. On s'accabla de récriminations réciproques. Les trois cantons forestiers proférèrent d'épouvantables menaces contre les villes ; Lucerne et les autres villes y répondirent dans des termes non moins haineux. Fribourg et Soleure, voulant écarter un sujet de discorde, retirèrent modestement leur demande, et le bruit se répandit dans toute la Suisse que les deux partis allaient prendre les armes, et que la confédération était à la veille de se dissoudre.

A l'ouïe de ces débats, le pasteur de Stantz, Henri Im-Grund, sincère ami de son pays, son-

geant avec effroi au sort qui menaçait la Suisse entière, prend le bâton de pélerin et se rend en hâte dans la solitude du Ranftobel, pour annoncer cette alarmante nouvelle au pieux ermite Nicolas Lœwenbrugger : cet homme vénérable, connu également sous le nom de Nicolas de Flue, du nom du lieu qu'habitait sa famille près de Saxelen, dans le Haut-Underwald [1], vivait depuis plusieurs années dans une retraite profonde, livré à la prière et à la contemplation des choses célestes. Sa piété lui avait attiré la vénération de tout le pays ; le peuple allait jusqu'à prétendre qu'il n'avait pris d'autre nourriture depuis nombre d'années que l'hostie qu'il recevait tous les mois en s'approchant de la Table-Sainte. Il couchait dans une étroite cellule, sans autre lit que des planches dures ; une pierre lui servait d'oreiller. Sa femme, qui lui avait donné cinq fils et cinq filles, habitait sur la montagne, au sein de l'héritage qu'il avait abandonné. Lui-même avait servi jadis dans la guerre de Thurgovie et s'y était signalé par son courage et son humanité.

[1] *Flue*, en allemand-suisse, signifie rocher. Ce mot forme la terminaison de plusieurs noms de lieux en Suisse. T.

A la nouvelle des dissensions qui divisent les confédérés, Nicolas de Flue quitte son ermitage, se rend à Stantz, et se présente dans la salle où la diète était assemblée. A l'apparition de ce vénérable vieillard, maigri par les austérités, mais dont les traits conservent encore la mâle énergie de la jeunesse, tous les députés d'un commun mouvement se lèvent de dessus leurs siéges. Il leur adresse la parole avec la dignité d'un envoyé céleste, et leur prêche la paix et la concorde au nom de Dieu qui leur a tant de fois donné la victoire à eux et à leurs pères. « Vous « êtes devenus forts, leur dit-il, par la puissance « de vos bras réunis. Voudriez-vous aujourd'hui « les désunir dans l'intérêt d'un vil butin? Gar-« dez que cette honteuse délibération ne par-« vienne à la connaissance des peuples qui vous « environnent. Vous, villes, renoncez à des al-« liances qui blessent les anciens confédérés. « Vous, habitans des campagnes, rappelez-vous « avec quelle valeur les guerriers de Soleure et « de Fribourg ont combattu à vos côtés : re-« cevez-les dans votre alliance. Gardez-vous « toutefois, confédérés, de trop étendre l'en-« ceinte qui vous renferme. Ne prenez aucune « part aux querelles étrangères; fuyez les dis-

on voyait des bandes de cent et jusqu'à mille jeunes gens, des musiciens à leur tête, traverser le Rhin ou passer les montagnes pour aller servir sous les étendards des rois, et en rapporter du butin ou recevoir la mort dans les combats. Au reste, les Suisses trouvaient dans leur voisinage même de nombreuses occasions de déployer leur ardeur belliqueuse. Dans le cours d'une seule année (1487), on vit éclater quatre guerres du côté de l'Italie : la première fut celle des Grisons contre Milan; la seconde celle des Grisons et des Suisses contre Venise, dont Roverédo fut le principal théâtre; la troisième celle des Valaisans contre les Milanais; la quatrième, enfin, fut une expédition que les Bernois et d'autres peuples de la Suisse occidentale firent en faveur du duc de Savoie contre les Piémontais insurgés près de Saluces.

Le même esprit d'inquiétude qui cherchait au dehors un aliment dans la guerre, se manifestait au dedans par des troubles politiques et des séditions. Les nobles et les prêtres de Zurich nourrissaient depuis long-temps une haine mortelle pour le sage et vaillant Waldmann, bourgmestre de cette ville, coupable à leurs yeux du crime d'avoir voulu restreindre leur pouvoir.

Ils aigrissaient contre lui par leurs discours la bourgeoisie et la population des campagnes, le représentant comme un tyran qui ne connaissait d'autres lois que ses volontés, et foulait impudemment aux pieds les droits du peuple. Jean Waldmann, fils d'un simple cultivateur de Blikestorf, village du canton de Zoug, était venu s'établir à Zurich comme tanneur, s'y était élevé par ses talens supérieurs et sa bravoure militaire, s'était couvert de gloire dans les journées de Morat et de Nancy, et jouissait de la plus haute considération dans le sein de la confédération et dans les cours étrangères. Mais les confédérés lui reprochaient ses liaisons avec l'Autriche et avec Milan, et les Zuricois la partialité et la hauteur qu'il portait dans l'exercice de la magistrature. Peu inquiet des sentimens du peuple à son égard, il traitait sans ménagement quiconque osait l'accuser ou le contrarier. Frischhans Theilig de Lucerne, le vainqueur de Giornico, avait souvent blâmé sa partialité pour Milan, et s'était fait de lui un ennemi mortel; un jour qu'il était venu à Zurich pour y vendre de la toile, Waldmann le fit arrêter et décapiter sans autre forme de procès, malgré les instantes supplications des Lu-

cernois qui le conjuraient d'épargner la vie de leur héros.

L'orgueil féroce de Waldmann souleva contre lui l'indignation universelle et hâta sa chute. On oublia ses grandes qualités pour ne plus voir en lui qu'un affreux tyran. Ses ennemis profitèrent pour le perdre d'un soulèvement qui venait d'éclater parmi les habitans des bords du lac de Zurich. Les communes de Meilen et de Herrliberg s'insurgèrent les premières, et entraînèrent par leur exemple plusieurs autres villages riverains qui se plaignaient comme eux de la dureté des lois et des vexations qu'on leur faisait essuyer. Ces paysans se présentèrent en armes devant les murs de la ville. « Souvenez-vous, « seigneurs, s'écrièrent-ils, qu'après la guerre « de Zurich, vous nous promîtes dans l'Eglise de « l'Eau [1] de ne nous imposer aucune charge nou-« velle. »

Il survint sur ces entrefaites des commissaires fédéraux qui interposèrent leur médiation, et décidèrent, aux termes d'un arrêté pris en dernier lieu par la diète, que les réclamations des communes seraient prises en considération, et

[1] *Wasserkirche*, ancienne église supprimée à la réformation, et convertie en bibliothèque publique. T.

que justice serait rendue à qui de droit. Mais Waldmann, croyant l'honneur de la ville de Zurich compromis par cette déclaration, la fit falsifier par le secrétaire du gouvernement, et rédiger dans des termes tels qu'il semblait que les paysans, ayant fait des plaintes mal fondées, et demandant humblement pardon de leurs torts, s'en remettaient pour le redressement de leurs griefs à ce qu'on voudrait bien décider dans la première occasion.

Quand le public fut instruit de la falsification de la sentence, un nouvel attroupement se dirigea contre Zurich. Dans la ville même l'effervescence fut telle que le bourgmestre n'osait plus sortir sans cuirasse, ni coucher ailleurs que dans le palais du conseil. Malheur aux chefs des Etats qui comptent pour leur défense sur d'autres armes que l'amour du peuple! Waldmann fut saisi dans le tumulte avec ses adhérens, conduit à la prison du Wellenberg, appliqué à la torture, et décapité le 6 avril 1489. Waldmann avait sans doute été coupable, mais la fureur de ses ennemis égala les crimes qu'on avait à lui reprocher.

Le jour même de sa mort, les magistrats de Zurich et leurs ressortissans comparurent de-

vant une commission judiciaire fédérale, et p
dèrent respectivement leur cause. Les com
saires parvinrent à réconcilier les deux par
Ils publièrent un édit de pacification perpétue
par lequel il était enjoint aux habitans de la ca
pagne de se soumettre en loyaux et fidèles su
au bourgmestre et aux conseils de la ville
Zurich. En échange, cet édit leur assurait
tre autres droits importans celui d'aller ven
leurs denrées partout où bon leur semble
de s'établir partout où il leur conviendrait, d'ex
cer des métiers dans leurs villages, de cultive
vigne et d'exploiter leurs terres de la mani
qu'ils jugeraient à propos, et de se nommer e
mêmes des sous-baillis dans leurs commun
Dans le cas où ces communes des bords du
auraient à se plaindre de quelque acte d'oppr
sion de la part de la ville, deux ou trois p
roisses devaient s'assembler pour conférer
leurs griefs, et dix ou vingt députés de chaqu
paroisse devaient porter leurs réclamations de
vant une commission fédérale, déléguée à Zu
rich pour leur faire rendre justice. Cet édit
qu'on appela la sentence de Waldmann, fut si
gné le 9 mai 1489 par les commissaires, et plac
sous la garantie des sept cantons arbitres.

CHAPITRE XXIX.

GUERRE DE SOUABE. — LE NOMBRE DES CANTONS PORTÉ A TREIZE PAR L'AGGRÉGATION DE BALE, DE SCHAFFOUSE ET D'APPENZELL.

(1490-1500.)

Les médiateurs avaient laissé Zurich dans une apparente tranquillité; mais le calme ne se rétablit pas en un jour dans un Etat qui a été long-temps en proie à la discorde. Le règne de la violence ne cède que lentement la place au règne de la justice et des lois, et les cœurs long-temps agités par des passions hostiles abjurent difficilement leurs haines. Les Zuricois en firent la triste expérience. L'édit de pacification les déconsidéra auprès de leurs sujets, et fut pour eux une source d'ennuis dont ils devaient se ressentir encore au bout de plusieurs siècles. D'un autre côté, les ennemis de Waldmann qui siégeaient maintenant dans le conseil, non contens d'avoir confisqué et dissipé ses biens,

persécutaient ses partisans et le surpassaient lui-même en violence et en injustice. Le pays gémit long-temps sous leur régime despotique. On surnomma ce gouvernement le *Conseil de Corne*. L'administration de Waldmann parut douce auprès de celle de ces tyrans.

Sur ces entrefaites, de nouvelles divisions venaient d'éclater entre la ville et l'abbé de Saint-Gall. Ce prélat voulut bâtir un nouveau couvent à Rorschach, sur le territoire de sa dépendance. Les gens de Saint-Gall en furent irrités. Les Appenzellois, de tout temps mal disposés pour l'abbé, prirent parti pour eux; les propres sujets de l'abbé épousèrent leur cause: le couvent fut rasé. L'abbé réclama le secours des quatre cantons protecteurs de l'Abbaye. Zurich, Lucerne, Schwytz et Glaris intervinrent, et rétablirent le calme par la force des armes (1490). Cette tentative coûta beaucoup d'argent aux gens de Saint-Gall. Appenzell perdit le Rhinthal et une partie de la seigneurie de Sax[1] dont elle fit cession aux cantons protecteurs, à titre d'indemnité pour les frais de

[1] Les Appenzellois avaient acquis ces deux contrées en 1460, à la suite de la guerre de Zurich. T.

la guerre. Ces cantons associèrent plus tard à la souveraineté de ces provinces les cantons d'Uri, d'Underwald et de Zoug. Appenzell y fut admis de nouveau pour une part, en 1501. Enfin, plus de deux siècles après (1712), Berne entra en partage de cette propriété indivise.

De pareilles conquêtes, faites par des confédérés sur des confédérés, ne pouvaient manquer de produire une exaspération fâcheuse. Heureusement la Suisse se vit de nouveau menacée au dehors, et la présence d'un péril commun produisit un rapprochement salutaire.

Maximilien I d'Autriche occupait le trône impérial d'Allemagne. La France lui avait cédé le comté de Basse-Bourgogne, et pour s'assurer encore mieux la possession de cette province, il en avait formé un nouveau cercle qu'il venait d'incorporer à l'empire germanique. Il songeait pareillement à faire de la Suisse un cercle d'Allemagne. Mais les confédérés, préférant leur indépendance parvinrent par leurs instances, à le détourner de cette résolution. Les Etats de la Souabe avaient formé entre eux une ligue pour étouffer dans leur pays les rixes et les guerres intestines : Maximilien applaudit à cette mesure qui s'accordait avec les vues de sa poli-

tique. Il s'associa à la ligue de Souabe, et s'en déclara le chef, dans l'intention de la faire servir à l'affermissement de la puissance autrichienne. Il somma les Suisses d'entrer dans la ligue de Souabe; mais ceux-ci étaient trop jaloux de leur indépendance pour consentir à l'aliéner à aucun prix.

Ce refus irrita l'empereur; il dit aux députés que la confédération lui avait envoyés à Inspruck : « Vous êtes des membres rebelles de l'em« pire. Vous me forcerez quelque jour à vous aller « faire moi-même une visite l'épée à la main. » Les députés lui répondirent : « Sire, nous prions « respectueusement Votre Majesté impériale de « s'épargner cette visite. Nos Suisses sont des « gens grossiers, et qui ne respectent pas même « les couronnes. »

La hardiesse des Suisses ne blessa pas moins la ligue de Souabe. De là une animosité qui donna souvent lieu à des rixes et à des voies de fait entre les habitans des frontières des deux pays. Les choses allèrent si loin que la ville de Constance fut obligée, pour sa sûreté, de se mettre sous la protection de la ligue de Souabe; car un jour une troupe de gens de la Thurgovie, instiguée par le bailli qui gouvernait alors cette province

pour le canton d'Uri, avait essayé de surprendre Constance pour la châtier de ses bravades contre les Suisses.

Les Grisons, de leur côté, avaient à souffrir autant que les Suisses du voisinage de l'Autriche. Le Tyrol et l'Engadine étaient sans cesse en altercation pour les limites, les droits et les péages. En 1476, les Tyroliens étaient entrés les armes à la main dans l'Engadine; mais ils avaient été vigoureusement reçus par les habitans de cette vallée, et rejetés dans leur pays par le défilé du Finstermunster. De nouveaux sujets de guerre étaient survenus depuis lors. Après le partage de la succession de Toggenbourg, les droits que cette maison possédait dans la ligue des Dix-Juridictions avaient été dévolus aux comtes de Mœtsch, de Sax et de Montfort; plus tard ils avaient été achetés par la maison d'Autriche. C'était là une cause d'animosité sans cesse renaissante entre les deux pays. Les Grisons et les Suisses ayant donc les mêmes motifs de redouter la puissance et la haine de l'empereur Maximilien, sentirent la nécessité d'unir leurs forces contre l'ennemi commun. La Ligue-Grise, en 1497, et celle de la Maison-de-Dieu, en 1498, firent un traité d'amitié et d'alliance défensive

avec Zurich, Uri, Schwytz, Underwald, Zoug et Glaris. La ligue des Dix-Juridictions n'osa pas s'y joindre, dans la crainte d'irriter l'Autriche.

Alors l'empereur donna un libre essor à son ressentiment. Quoiqu'il eût à soutenir à cette époque une guerre difficile dans les Pays-Bas, il fit passer une armée autrichienne dans le Tyrol, tandis que les troupes de la ligue de Souabe investissaient la Suisse et le pays des Grisons depuis Bâle jusqu'au défilé de Luciensteg, entrée des Alpes rhétiennes du côté de l'Allemagne, couvrant ainsi toute la rive droite du lac de Constance et du Rhin.

Dans ce péril pressant, les Grisons et les Suisses déployèrent une égale énergie. Les guerriers d'Appenzell et du Sargans coururent occuper le Schollberg [1]. Les bannières du Valais, de Bâle, de Schaffouse, flottèrent bientôt à la vue de l'ennemi. Tout ce qui était en état de porter les armes vint se ranger sous les étendards de l'indépendance.

Les hostilités commencèrent au mois de février 1499. Huit mille Impériaux, franchissant les

[1] Défilé situé entre Sargans et le Voralberg, à peu de distance du passage de Luciensteg. T.

frontières des Grisons, pénétrèrent dans le Munsterthal et l'Engadine. Louis de Brandis, un des généraux de l'empereur, à la tête d'un corps de quelques mille hommes, enleva le poste important de Luciensteg, à la faveur de la trahison de quatre bourgeois de la petite ville de Mayenfeld; mais les Grisons le lui reprirent de vive force. Huit cents Souabes restèrent sur le champ de bataille: le reste s'enfuit jusqu'à Balzers. Les Suisses passèrent ensuite le Rhin à Azmoos, et réunis aux Grisons, remportèrent une victoire éclatante près de Freisen. La noblesse de Souabe était postée avec un corps de dix mille hommes à Saint-Jean, à Hœchst et à Hard, entre Fussach et Brégentz. Huit mille confédérés attaquèrent l'ennemi dans ses positions, lui tuèrent près de la moitié de son monde, pénétrèrent dans les forêts de Brégentz, et mirent le pays à contribution. Un autre corps suisse de dix mille hommes pénétra dans le Hegau, au nord du lac de Constance, et mit à feu et à sang cette contrée. Vingt villages, hameaux et châteaux-forts furent réduits en cendres dans l'espace de huit jours.

Ce ne fut plus dès lors qu'une suite de batailles et d'engagemens presque toujours heureux pour

les confédérés. Un corps de troupes ennemies, sorti de Constance à la faveur de la nuit, avait réussi à tromper la vigilance de la garnison suisse d'Ermatingen, et avait égorgé soixante-treize hommes surpris sans défense pendant leur sommeil. Mais les ennemis expièrent cet exploit peu honorable dans la forêt du Schwaderloch, où dix-huit mille d'entre eux furent défaits par deux mille Suisses. La déroute fut si complète que les portes de la ville de Constance se trouvèrent trop étroites pour recevoir les fuyards, et que le nombre de leurs morts surpassa celui des Suisses qu'ils avaient eus à combattre. Un corps de confédérés pénétra dans le Wallgau près du Rhin supérieur, où les ennemis, forts de quatorze mille hommes et couverts par des retranchemens près de Frastenz, étaient loin de s'attendre à être forcés dans leurs positions. Mais Henri Walleb d'Uri, qui commandait les Suisses, passe une montagne qui couvrait les derrières de l'ennemi, et tourne leur camp retranché. Il meurt en exécutant cette manœuvre hardie, et sa mort est pour les confédérés le signal de la victoire. Ceux-ci se précipitent au travers du feu meurtrier de l'artillerie sur les lignes autrichiennes; tous leurs coups portent la mort.

Trois mille cadavres ennemis couvrent le champ de bataille. Tout ce qui a échappé au carnage s'enfuit saisi de terreur au travers des bois et des rivières. Tel fut le résultat de cette mémorable journée de Frastenz, où chaque Suisse combattit comme si la victoire n'eût dépendu que de sa valeur personnelle, et où plus d'un guerrier se montra le digne émule de cet intrépide Jean Wala de Glaris, qui se mesura seul à Gams dans le Rhinthal avec trente cavaliers ennemis.

Les Grisons, de leur côté, ne se signalaient pas moins par l'énergie de leur défense. Quinze mille Autrichiens occupaient une position fortifiée à Malserhaïde dans le Tyrol. Les Grisons n'étaient en tout que huit mille hommes; ils n'hésitèrent pas à les attaquer. Ils tournèrent leurs retranchemens, et assaillirent leurs redoutes. Benoît Fontana monta le premier à l'assaut; debout sur le rempart, soutenant de sa main gauche ses entrailles qui sortaient par une large blessure, et combattant de sa main droite, il ranimait l'ardeur de ses compagnons : « En « avant ! camarades, s'écriait-il, en avant ! Que « ma mort ne vous arrête pas. Qu'importe un « homme de moins ? Sauvez la patrie ! sauvez la « liberté ! Point de milieu pour nous ; la victoire

« ou la servitude. » Fontana expire en pro-
çant ces paroles. Son trépas fut vengé ; prè
cinq mille Autrichiens trouvèrent la mort d
les champs de Malserhaïde. Les vainqueurs n
rent que deux cents morts et six cents blessé

L'empereur Maximilien était dans les Pays-
quand il reçut la nouvelle de toutes ces défai
Il revint en Allemagne, accabla de reproc
ses généraux, et somma les princes de l'emp
de lui envoyer de nouveaux renforts pour
duire les Suisses. « Ces vils paysans, *leur di*
« qui n'ont ni vertu, ni noblesse, ni décen
« mais en qui tout est grossièreté, insolence, p
« fidie, haine de notre nation, ont *poussé l'*
« dace jusqu'à attaquer l'empire. Ils ont eu l
« d'entraîner dans leur parti un grand nomb
« de sujets de l'empire dont la fidélité ne *s'é*
« jamais démentie jusqu'à ce jour. » Mais l
princes se montrèrent peu disposés à répond
à cet appel. Maximilien était réservé à de nou-
velles humiliations. Il apprit qu'une armée qu
avait envoyée dans l'Engadine pour écraser l
Ligue-Grise, avait été détruite au milieu de l'ét
par les avalanches de neige, par la famine, et par
les quartiers de rochers que les gens *du* pay
faisaient rouler sur l'ennemi du haut de leurs

montagnes. Il lui arrivait de tous côtés des rapports également affligeans. Un corps de mille Suisses avait battu une division ennemie quatre fois aussi nombreuse sur les hauteurs du Bruderholz près de Bâle. Peu de temps après (le 22 juillet), six mille confédérés avaient remporté une victoire éclatante à Dornach [1], sur quinze mille Autrichiens aux ordres du comte Henri de Furstenberg. Les vaincus avaient laissé trois mille morts sur le champ de bataille; leur général avait perdu la vie dans le combat. Tant de revers accumulés firent ouvrir les yeux à l'empereur Maximilien. Huit batailles perdues dans l'espace de huit mois, plus de vingt mille hommes tombés sous le fer des vainqueurs, tant de villes désolées, de campagnes dévastées, de châteaux réduits en cendres, lui firent cruellement sentir la faute qu'il avait commise en plaçant un peuple libre dans l'alternative de la victoire ou de la servitude. Il se décida enfin à mettre un terme à une guerre que son ambition avait allumée.

Un congrès s'assembla à Bâle, et la paix fut

[1] Dans le canton de Soleure, sur les confins des territoires de Soleure, de Berne et de Bâle. T.

conclue dans cette ville le 29 septembre 1499. Les Suisses obtinrent par le traité la reconnaissance de leurs anciens droits, se firent assurer la propriété de toutes leurs conquêtes, et accorder en outre la haute juridiction (*Landgericht*) de la Thurgovie, qui avait appartenu jusqu'alors à la ville de Constance, ainsi que la juridiction criminelle de cette province et d'autres attributs importans de la souveraineté. Dès ce moment, les empereurs abandonnèrent à jamais le projet de dissoudre la confédération et de l'incorporer à l'empire. Les vainqueurs de Frastenz, de Malserhaïde et de Dornach, avaient assis sur des bases désormais inébranlables l'indépendance de leur pays.

Les confédérés surent reconnaître les services que leurs alliés leur avaient rendus dans la guerre de Souabe. Les guerriers de Bâle et de Schaffouse avaient combattu dans leurs rangs avec la plus admirable bravoure. Les Appenzellois avaient signalé dans toutes les occasions leur dévouement et leur valeur brillante. Ces trois peuples parurent dignes d'être unis à la confédération par des liens indissolubles. Bâle fut admis au nombre des cantons le 9 juin 1501; Schaffouse le fut le 9 août de la même année.

Appenzell, qui était déjà lié par des alliances perpétuelles avec la plupart des cantons, fut agrégé à la confédération suisse en qualité de treizième canton dans le cours de l'année 1513 [1].

[1] L'histoire militaire de la Suisse, au quinzième siècle, serait incomplète si l'on négligeait de faire mention de l'expédition du roi de France Charles VIII contre Naples, en 1494, dans laquelle ce prince prit à sa solde un corps nombreux de troupes suisses. Il dut au dévouement de ces auxiliaires le gain de la bataille de Fornoue (1495), qui sauva les débris de son armée, et lui permit d'opérer sa retraite au travers des Appennins. T.

CHAPITRE XXX.

COUP D'OEIL SUR L'ÉTAT DE LA SUISSE AU QUINZIÈME ET AU SEIZIÈME SIÈCLES. — GUERRES DES SUISSES A LA SOLDE DES PRINCES ÉTRANGERS. — CONQUÊTE DE LA VALTELINE ET DES BAILLIAGES ITALIENS.

(1500-1525.)

On se formerait une idée peu juste de la constitution fédérative de la Suisse dans les tems anciens, si on se la figurait telle qu'elle existe à nos jours. A l'époque dont nous racontons l'histoire, les cantons suisses n'étaient pas comme aujourd'hui des Etats égaux en droits, liés immédiatement entre eux par un pacte fédéral commun. Dix de ces cantons ne se rattachaient proprement qu'aux trois anciens cantons d'Uri, de Schwytz et d'Underwald comme à un centre commun, et n'avaient d'autres liens les uns avec les autres que ceux qui résultaient d'alliances particulières. Chacun de ces Etats, habituellement concentré dans le soin de ses inté-

rêts et de sa gloire individuelle, songeait rarement à l'avantage des autres Etats, ou au bien général de la confédération. Entourés d'ennemis ambitieux et puissans, sans cesse inquiétés dans la jouissance de leur indépendance, ils sentirent peu à peu la nécessité de former entre eux des liens plus intimes, et leur union fut forte aussi long-temps que dura le péril qui l'avait fait naître.

Les cantons étant indépendans les uns des autres autant que le comportaient leurs relations mutuelles, et indépendans de tout souverain étranger, la Suisse était en droit dans ce sens de se gratifier de pays libre. Toutefois dans l'intérieur de ces Etats le peuple jouissait de peu de liberté. L'égalité des droits n'existait réellement qu'entre les habitans des cantons pastoraux [1], et, dans les cantons dominés par des villes, entre les seuls bourgeois de la capitale. Le reste de la population était réduit à la condition de sujet et quelquefois de serf. Ici, c'étaient des peuples conquis ou achetés par les villes, auxquels on laissait à peine la jouissance

[1] Uri, Schwytz, Underwald, Glaris, Zoug et Appenzell, connus sous le nom de *Cantons démocratiques*. T.

des faibles droits qui leur avaient été octr
jadis par leurs comtes ou leurs princes. Là
taient des sujets des cantons pastoraux, gou
nés au nom de ces démocraties par des ba
insolens et rapaces. Ni les uns ni les autres
vaient la faculté de racheter leur liberté, m
heureux à cet égard que ne l'avaient été
les confédérés sous la domination de leurs
gneurs et de leurs comtes.

Au surplus, le peuple lui-même se souc
peu de la liberté. La vie des camps lui a
donné des mœurs rudes et licencieuses, l'ha
tude des querelles et le goût des plaisirs gr
siers. Lorsqu'il n'y avait point de guerres d
l'intérieur du pays, les jeunes gens, avides
butin, émigraient en foule pour s'engager
service de quelque prince étranger. Les camp
gnes étaient dépourvues de moyens d'instr
tion pour la jeunesse, et les ecclésiastiques la
saient croupir le peuple dans l'ignorance. Le
mœurs même du clergé n'étaient en génér
guère moins dépravées que celles du reste de l
nation. Les couvens, corrompus par l'opulence
étaient trop fréquemment le théâtre de honteu
désordres. Les prêtres, ignorans ou corrompus
n'étaient guère capables d'instruire leurs parois

siens par leurs leçons ou leurs exemples. Plusieurs d'entre eux vivaient publiquement avec des concubines. Les capitales des cantons offraient souvent le tableau de la dissolution et de l'immoralité. La division régnait entre les citoyens et les magistrats, l'envie et la défiance faisaient des différens ordres de l'Etat autant de factions ennemies. Les hommes qui étaient parvenus à siéger dans les conseils, étaient pour la plupart infiniment plus occupés de leurs propres intérêts et de ceux de leurs familles que du bien public. Ils ne songeaient guère qu'à avancer leurs fils et leurs cousins, et à leur procurer des places lucratives. Il se trouvait sans doute partout de vrais patriotes, des hommes incorruptibles qui mettaient leurs devoirs de citoyens et de magistrats avant leur avantage personnel; mais ces austères républicains étaient rares, et leurs sentimens étaient peu goûtés par le grand nombre.

La Suisse n'ayant plus rien à craindre pour elle-même, et les souverains du voisinage ayant compris combien il leur était avantageux d'avoir à leur solde des Suisses dont la vie avait moins de prix à leurs yeux que celle de leurs propres sujets, les principales familles des cantons profitèrent de ces circonstances pour se créer une

nouvelle source de revenus. L'empressement des princes étrangers à engager des Suisses à leur service, et la soif immodérée du butin chez les jeunes gens, servirent également les vues intéressées des magistrats. Malgré la défense expresse des gouvernemens cantonaux, les jeunes Suisses couraient par milliers sous les drapeaux étrangers, où la plupart d'entre eux périssaient de misère. Les gouvernans jugèrent alors plus avantageux de faire des traités avec les souverains pour la formation de régimens suisses commandés par des officiers nationaux, régis par leurs propres réglemens, et recevant une solde régulière, de manière à ce que chaque gouvernement pût veiller aux intérêts de ses administrés dans l'étranger.

Ce fut alors que les gouvernemens de la Suisse, des Grisons et du Valais, commencèrent à faire régulièrement trafic du sang de leurs peuples. Le premier traité de cette espèce fut celui que les confédérés conclurent à Lucerne, en 1479 et 1480, avec le roi de France. Plus tard, en 1499, la maison d'Autriche prit des soldats suisses à son service. Cet exemple fut suivi de proche en proche par les princes d'Italie et d'autres contrées. Les papes eux-mêmes

depuis Jules second, eurent à leur solde une garde suisse.

Ce nouveau régime eut les résultats les plus déplorables pour la nation. Les campagnes demeuraient souvent incultes; les bras manquaient à la charrue, parce que la population active s'était mise aux gages des étrangers. A leur retour, ces soldats mercenaires rapportaient dans leur patrie une santé altérée par les excès, des habitudes de licence et des exemples corrupteurs. Les fils des magistrats et des principaux citoyens obtenaient seuls des places de capitaines et d'officiers supérieurs. Les richesses qu'ils acquéraient au service leur procuraient ensuite chez eux une prépondérance dont ils se servaient pour opprimer le peuple. L'orgueil et la vanité leur faisaient ambitionner des titres de noblesse, et rechercher avidement des décorations qu'ils revenaient fastueusement étaler aux yeux de leurs compatriotes, avec le sentiment d'une insultante supériorité.

Les rois surent mettre à profit la folle cupidité des Suisses. Ils entretenaient auprès d'eux des ambassadeurs, distribuaient des présens dans le pays, et se faisaient des partisans dans le sein même des conseils, dont ils récompensaient le

servile dévouement par des pensions et des
tifications de toute espèce. Tel canton était
çais, tel autre milanais, tel autre vénitien ou
pagnol; rarement en voyait-on qui eussent à
les intérêts de la Suisse. Les étrangers eux-mê
ne dissimulaient pas toujours leurs mépris
les hommes dont ils achetaient les services. D
le temps où l'empereur d'Allemagne *et le* ro
France courtisaient à l'envi les cantons, et
chandaient l'un et l'autre auprès d'eux des trou
mercenaires (1516), l'ambassadeur de *France*
l'impudence de faire distribuer à Berne les p
sions que son souverain payait aux membres
gouvernement. A Fribourg, il jeta des monce
d'écus sur la place publique; et, les rem
avec une pelle en présence du *peuple*, il
manda aux assistans si le son de ce méta
valait pas mieux que les paroles creuses
l'empereur? On se croyait tout per*mis* en
un peuple que l'amour de l'or avait dégra

On vit les douze cantons (Appenzell fait
une exception honorable), alliés tantôt *avec* M
lan contre la France, tantôt avec la Fran
contre Milan; l'Italie mérita d'être appelée
tombeau des Suisses. Les Suisses y donnèrent
plus d'une fois le révoltant spectacle de com

patriotes combattant pour un honteux salaire contre leurs compatriotes, et s'entr'égorgeant pour des intérêts étrangers. Un homme, revêtu d'un caractère sacré, encourageait cette honteuse lutte; c'était Mathieu Schinner, évêque de Sion dans le Valais, prêtre ambitieux et intrigant: toujours dévoué à celui qui mettait le plus haut prix à ses services, il arma tour à tour la Suisse pour la France et en faveur du pape contre la France. Le Saint-Père récompensa sa défection en l'élevant à la dignité de cardinal, et en le nommant légat auprès de la confédération.

Les guerres que firent les armées suisses à la solde de l'étranger ne servirent ni la cause de la liberté ni celle de l'honneur national : toutefois ces troupes mercenaires conservèrent sous les étendards des princes et des rois l'antique réputation de bravoure des Suisses. Avec le secours de plusieurs milliers de Suisses, le roi de France, Louis XII, soumit tout le Milanais dans l'espace de vingt jours, au commencement de l'année 1500. Mais le duc Ludovic Sforce, chassé de ses Etats, y rentra l'année suivante avec un corps de cinq mille Suisses qu'il avait enrôlés malgré l'opposition des cantons pour re-

pousser les Français [1]. Le roi de France
alors de ses alliés les Suisses un renfort de
mille hommes, avec lequel il se maintin
Italie, et reconnut le dévouement de ces a
liaires en faisant don aux cantons d'Uri,
Schwytz et d'Underwald des districts de
lenza, de Riviera et de Bellinzona [2], situés
pied des Alpes (1502 et 1503). Mais dès
le roi crut pouvoir se passer des Suisses
cessa de les ménager; il les paya mal et ave
régularité. Rien ne pouvait causer plus de
au cardinal Schinner. Une somme de tre
cinq mille ducats fut répandue par ses s
dans la Suisse et chez les Grisons, de la
du pape Jules II et de la république de Ven
Ce moyen réussit; vingt mille hommes,
Suisses que Grisons, ne tardèrent pas à pa
les Alpes, et se joignirent aux Vénitiens con
le roi de France (1512). Les Grisons s'empa
rent de la Valteline, et des comtés de Chiaven
et de Bormio. Ils prétendirent que cent ans a

[1] Il avait profité des mécontentemens qui avaient é
parmi les Suisses au service de France, pour en débauc
une partie. T.

[2] Les habitans de ces contrées s'étaient mis, dès le co
mencement de la guerre, sous la protection des Suisses. T.

paravant un duc de Milan, chassé de ses Etats, avait concédé ces pays en don à l'évêché de Coire. Les troupes des douze cantons prirent possession des districts de Lugano, Locarno et Val-Maggia. Les Français furent contraints d'évacuer la Lombardie, et le jeune duc Maximilien Sforce, fils du duc Ludovic dépossédé par Louis XII, fut ramené à Milan par les Suisses, et réintégré dans l'héritage de ses pères. Les confédérés, combattant sous les drapeaux de ce prince, remportèrent une victoire signalée sur les Français à Novarre, le 6 juin 1513. Les Suisses perdirent à la vérité deux mille hommes dans cette journée, mais la perte des ennemis s'éleva à dix mille. La bataille de Marignan, livrée le 13 et le 14 septembre 1515, fut plus meurtrière encore; elle dura deux jours entiers. Les Suisses, à peine au nombre de dix mille hommes, eurent à combattre une armée française cinq fois aussi forte que la leur [1]. Ils perdirent le champ de bataille, mais l'ennemi

[1] La plupart des cantons avaient déjà fait leur paix particulière avec le roi de France, François Ier, et rappelé leurs troupes presque à la veille de la bataille. Les seuls cantons d'Uri, de Schwytz, d'Underwald et de Glaris, étaient demeurés fidèles au duc de Milan. T.

même fut forcé d'admirer leur bravoure. I retirèrent à Milan le cœur ulcéré, mais en ordre, leur artillerie de campagne sur leur et leurs blessés au centre de leur armée Français perdirent à Marignan l'élite de l troupes, et nommèrent cette bataille la ba des Géans.

Le roi François Ier commandait en pers l'armée française en Italie. Un succès aussi rement acheté lui avait fait concevoir une h idée de la valeur du peuple qu'il venait de v cre. Il fit l'année suivante (1516) un traité paix perpétuelle avec les confédérés. A fo d'argent et de promesses, il engagea une pa des cantons à lui fournir des troupes, et les tres à empêcher ses ennemis de recruter chez e Ainsi les Suisses servirent sous les ordres François Ier contre l'empereur, contre le p et contre le duc de Milan, et ce monarque avec eux une nouvelle alliance plus solenne encore que la précédente, qui fut signée à Lu cerne en 1521. Ils prodiguèrent leur sang po lui pendant plusieurs années dans les plaines l'Italie, sans profit comme sans gloire, à moin qu'on ne donne ce nom au frivole honneur q François Ier fit à la confédération de la nomme

marraine du dauphin son fils. Chacun des cantons envoya à Paris pour la fête du baptême un député avec un cadeau de cinquante ducats. Mais ce qui fut plus agréable au roi que ce présent, fut l'empressement avec lequel les Suisses, prévenant en quelque sorte ses désirs, lui fournirent un renfort de seize mille hommes pour lui aider à se maintenir en Italie. Leur imprévoyance leur cachait les revers qui les attendaient dans cette contrée. Ils perdirent trois mille hommes, le 22 avril 1522, à la bataille de la Bicoque. De quinze mille combattans qui étaient entrés dans la Lombardie, au commencement de la campagne de 1524, à peine en revint-il quatre mille dans leurs foyers. Enfin, à la mémorable journée de Pavie (24 février 1525), où le roi de France lui-même fut fait prisonnier par les impériaux, sept mille Suisses restèrent sur le champ de bataille. Tant de désastres consécutifs affaiblirent insensiblement la passion du peuple pour les guerres d'Italie [1].

[1] Les Suisses continuèrent encore pendant quelque temps à fournir des troupes à la France, pour aider à cette puissance à rétablir ses affaires en Italie. Ils perdirent beaucoup de monde dans une expédition malheureuse contre Naples, en 1528, sous le commandement du maréchal de Lautrec. T.

CHAPITRE XXXI.

LA RÉFORMATION COMMENCE À S'INTRODUIRE EN SUISSE. — TR
RELIGIEUX. (1519-1527.)

Les expéditions militaires des Suisses à solde des étrangers en Lombardie, à Naple en Piémont, en France et dans d'autres con trées, produisirent, au milieu d'une foule maux, quelques résultats avantageux pour nation. C'était un triste avantage sans doute q le gain de nouveaux lauriers acquis au prix tant de sang, et la conquête des bailliages italie et de la Valteline fut plus funeste que profita aux conquérans. En effet, la possession de provinces et l'accroissement de population q en résulta pour les Suisses, ne rendirent la co fédération ni plus forte ni plus inattaquabl tandis que les dissensions intestines auxquelle cet agrandissement de territoire donna nai sance, furent un principe de faiblesse et une

source de dangers politiques. La vénalité des emplois, la mauvaise administration, la corruption de la justice, qui ne furent nulle part portés à un plus scandaleux excès que dans ces provinces conquises, déshonorèrent la Suisse aux yeux de tous les peuples. Des commandans militaires et des baillis avides et prévaricateurs, furent à peu près les seuls qui gagnèrent à cette conquête. Quelques familles s'y enrichirent; mais la nation entière paya cet avantage par des contestations interminables, des dissensions et des troubles intérieurs.

Mais l'avantage le plus réel que les confédérés retirèrent de tant de pertes et de sacrifices, fut d'être ramenés par l'expérience aux maximes d'une sage politique. Ils reconnurent tardivement l'imprudence qu'ils avaient commise en s'ingérant dans des querelles des autres peuples, en laissant les ambassadeurs étrangers acquérir sur les cantons une influence dangereuse, enfin en permettant à des pensionnaires des cours étrangères de siéger dans leurs conseils. En conséquence, plusieurs Etats de la Suisse défendirent par une loi de recevoir aucune espèce de pension ou de gratification de l'étranger, soit secrète, soit publique. Le peuple lui-même mani-

festa plus d'une fois son indignation contr
hommes corrompus qui, pour mériter un
teux salaire, trafiquaient du sang de leurs
citoyens, et trahissaient à la fois la patrie e
souverains étrangers. Il y eut un soulèvem
général à Lucerne, en 1513, pour obten
punition de ces vils émissaires. L'insurre
se propagea d'une manière si alarmante.
Lucerne, à Berne et à Zurich on chass
conseils les pensionnaires de l'étranger;
sieurs furent bannis, les autres condamn
diverses peines plus ou moins rigoureuses.
triste sort de ces milliers d'aventuriers
sur les champs de bataille avait calmé l'ard
belliqueuse et l'humeur turbulente de la
nesse. Les magistrats étaient mieux obéis,
lois mieux observées, l'indiscipline et les
sordres de tout genre faisaient insensiblem
place à de meilleures mœurs. Cette réfor
s'annonça d'une manière très frappante da
plusieurs cantons.

La Suisse possédait un grand nombre d'hom
mes, d'ecclésiastiques surtout, distingués p
leurs lumières. Les villes avaient de bonn
écoles; mais on a déjà dit que le peuple de
campagnes était plongé dans une grossière ign

: à peine y trouvait-on un homme qui sût
t écrire; la plupart des paysans n'avaient
ne connaissance très imparfaite de la reli-
, parce que c'étaient le plus souvent des
eurs, presque aussi ignorans qu'eux, qui se
geaient de leur enseigner les vérités du
stianisme. C'était déjà là un très grand mal.
tait plus grave encore quand ces prêtres,
lieu d'inspirer au peuple une piété éclairée,
ıtretenaient à dessein dans un stupide abru-
sement, ou lorsque, plus attachés aux plaisirs
restres qu'aux devoirs de leur sublime mi-
stère, ils donnaient impudemment l'exemple
l'avarice, de la débauche et de la dépra-
ıtion.

Ces scandales affligeaient profondément tout
qu'il y avait d'hommes éclairés et vertueux.
'impunité dont jouissaient les prêtres n'était
as un abus moins révoltant : on était indigné
'apprendre que le nonce du pape avait renvoyé
bsous un moine qui avait eu un commerce illi-
ite avec une religieuse; on savait que l'abbé de
Capel, nommé Ulrich Frinkler, avait porté la
corruption au sein d'un couvent de femmes.
A Berne, les dominicains avaient recours aux
plus indécentes jongleries pour tromper le peu-

ple; ils spéculaient sur la crédulité des esprits simples en opérant des apparitions et des miracles. Un malheureux, nommé Jetzer, perdit presque la raison. Parmi les laïques comme parmi les ecclésiastiques, les hommes honnêtes appelaient de leurs vœux une réforme.

Le siége pontifical était occupé dans ce temps-là par le pape Léon X. Jaloux d'embellir Rome, sa capitale par de pompeux édifices, ce pape dont les dépenses fastueuses avaient épuisé le trésor, fit vendre publiquement des indulgences. Il afferma cette branche de commerce en Suisse à un moine franciscain, nommé Bernardin Samson; mais comme ce trafic faisait sortir beaucoup d'argent du pays, les autorités civiles parurent mécontentes, et virent avec plaisir qu'on s'élevât contre cet abus scandaleux. Un prêtre séculier, Ulrich Zwingle de Wildhaus dans le Toggenbourg, curé de Notre-Dame-des-Ermites, osa prêcher contre l'imprudente prétention de vendre à prix d'argent le pardon des péchés, et l'évêque de Constance lui-même ne désapprouva point cette doctrine.

Mais le courageux Zwingle ne s'en tint pas là: il attaqua avec le même zèle les vices des laïques et du clergé. Il trouva de nombreux adversaires

qui voulurent lui imposer silence : Zwingle, enhardi par la contradiction, s'appuya sur la Bible comme sur la parole de Dieu ; fort de cette autorité, il commença à enseigner qu'une vie pure et un cœur pieux sont plus agréables à Dieu que les mortifications et les pélerinages; que le pain et le vin dans la sainte Cène ne sont que des symboles du corps et du sang de Jésus-Christ. Il rejeta la messe, le dogme du purgatoire, l'adoration des saints, le célibat des prêtres, et beaucoup d'autres doctrines et pratiques alors universellement consacrées.

Un grand nombre d'ecclésiastiques, parmi lesquels figuraient des hommes distingués par leur savoir et leur piété, partageaient les sentimens de Zwingle. Sa doctrine fut particulièrement goûtée à Zurich, à Berne, à Bâle, à Schaffouse, à Saint-Gall, à Bienne, à Coire, et dans les autres villes où l'instruction était le plus généralement répandue. Lorsque Zwingle, appelé en qualité de pasteur à Zurich, y prêcha publiquement le 1er de janvier 1519, il y obtint un succès prodigieux. Tout le peuple embrassa sa doctrine; le gouvernement se déclara en sa faveur et le prit sous sa protection. Une foule d'ecclésiastiques suisses, tant réguliers que sé-

culiers, suivirent son exemple, et enseignèrent et prêchèrent au peuple les mêmes doctrines, sans être arrêtés par le respect humain : le nombre de ses sectateurs fut bientôt considérable dans toute la Suisse.

Ces mêmes idées se répandaient dans d'autres pays. Martin Luther, savant moine augustin de Wittenberg en Saxe, sans avoir entendu parler de Zwingle, prêchait dans ce temps-là une doctrine à peu près semblable à la sienne. Beaucoup de souverains et une partie considérable du peuple, soit en Allemagne, soit dans d'autres contrées du nord de l'Europe, embrassèrent les opinions de ce réformateur, et prirent le nom de luthériens. En Suisse, la nouvelle secte religieuse évitant d'adopter le nom d'aucun chef, se fit simplement appeler Eglise évangélique réformée, c'est-à-dire, Eglise du Christ ramenée à sa pureté primitive d'après la parole de Dieu.

A la vérité le pape lui-même était convenu dans la diète de Nuremberg (1522) qu'il s'était introduit de nombreux abus dans le sein de l'Eglise catholique, mais il avait ajouté que la réformation de ces abus ne pouvait être que l'ouvrage du temps; qu'il fallait y procéder avec une sage lenteur, de peur de tout perdre en vou-

lant tout réparer à la fois. Ces sentimens étaient aussi ceux de beaucoup de bons catholiques de la Suisse, hommes pieux et honnêtes, mais ennemis des innovations, et effrayés de l'idée d'abjurer l'antique foi de leurs pères. Ils adressaient aux partisans de la réformation des remontrances qui peignaient toute leur inquiétude : « Prenez « garde, disaient-ils, à ce que vous allez faire. Vous « nous reprochez nos erreurs ; mais de quel droit, « hommes comme nous, vous croyez-vous plus « infaillibles ? Nous suivons les traditions d'hom« mes pieux plus rapprochés de quinze siècles « du temps de Notre-Sauveur. Pourquoi vous « croirions-nous plutôt qu'eux, vous qui n'êtes « que d'aujourd'hui ? Prenez-y garde ! tandis que « l'amour de Dieu est dans vos discours, vous « apportez la discorde sanglante, la guerre et « la désolation dans votre patrie ! »

Ce grave sujet préoccupait tous les esprits. Les deux partis, également confians dans la bonté de leur cause, s'accusaient mutuellement d'erreur et d'hérésie. Cette animosité dégénéra bientôt en haine réciproque. Les cantons, dans l'espoir d'opérer un rapprochement, établirent des conférences publiques entre les théologiens les plus savans des deux croyances. Mais cette me-

sure n'eut point le résultat désiré ; chacu. fut que plus obstinément attaché à ses opi et plus acharné contre ses adversaires.

Cependant la doctrine de la réformation querait chaque jour plus de crédit, et fa chaque jour de nouveaux prosélytes. Zwi avait été à Zurich le principal auteur de cette volution religieuse. D'autres théologiens, à exemple, prêchèrent la réformation dans d tres parties de la Suisse et dans les cont voisines. Sans nous arrêter à une foule de n obscurs, nous citerons Berthold Haller, Lu lus et Nicolas Manuel à Berne; Œcolampad Bâle; Henri Spreiter, Jean Commander, et Je Blasius, dans le pays des Grisons; Thomas W tenbach à Bienne, et Guillaume Farel sur rives des lacs de Neuchâtel et de Genève. A rich, à Berne, et bientôt après à Schaffouse Bâle et à Saint-Gall, on établit un nouveau gime ecclésiastique; on abolit la messe et l'ad ration des saints; on supprima les couvens; le laïques reçurent la communion sous les deu espèces; il fut permis aux prêtres de se marier enfin, une ordonnance de l'autorité enjoignit au habitans des campagnes d'adopter le nouveau culte, sans ménagement pour la répugnance e

les scrupules religieux d'une partie du peuple.

Si le zèle des magistrats et des prédicateurs outrepassait trop souvent les bornes de la charité et de la prudence, on peut comprendre à quels excès se livrait une populace grossière, ravie de pouvoir outrager désormais impunément ce qu'elle avait jadis appris à vénérer. Elle mutilait les images des saints, renversait et brisait les croix, et insultait par des railleries féroces les personnes demeurées fidèles à leur ancienne croyance.

Ces actes d'intolérance mirent le comble à l'indignation des catholiques, et leur inspirèrent la plus violente haine contre les réformés. Uri, Schwytz, Underwald et Lucerne, inaltérablement attachés à l'ancienne doctrine, brûlèrent, en 1521, par l'ordre du pape, les écrits de Luther, et défendirent sous peine de mort de prêcher la réformation sur leur territoire. Dans les cantons de Glaris et d'Appenzell, le peuple (1524) se divisa en deux partis religieux à peu près égaux en nombre et en force. A Soleure et à Fribourg, les gouvernemens s'opposèrent à toute innovation dans le culte.

Enfin, lorsque la réformation eut pénétré dans les bailliages ou pays sujets des Suisses, dans le

Rhinthal, la Thurgovie, le Toggenbourg,
bailliages dits libres, le comté de Bade et aill
les catholiques en conçurent de sérieuses
mes. Les petits cantons, en particulier,
gnaient que, si les bailliages communs ve
à se réformer, leurs droits de souveraineté
souffrissent quelque atteinte, et que les
réformées n'y gagnassent un accroissem
puissance. Ils se défiaient de l'ambition des
cantons, toujours avides d'augmenter leu
toire. La conduite violente de plusieurs de
réformés était d'ailleurs bien faite pour j
leurs craintes. Ils étaient tous les jours t
des actes de rigueur exercés par ces gou
mens contre les catholiques qui refusaien
jurer le culte de leurs pères. Leur an
s'accrut encore lorsqu'ils s'aperçurent c
nouveaux docteurs n'étaient pas même d'
entre eux dans leurs systèmes de réforme,
les cantons évangéliques étaient en proie à
reur des sectes et à tous les désordre
peut causer l'exaltation religieuse lorsqu'
secoué le joug de la raison et des lois.
les différentes classes d'enthousiastes qui
laient la Suisse à cette époque, les Anabap
étaient les plus redoutables par leur fana

urs violences. Prêchant dans les bois et les champs, ils annonçaient la prochaine ·ée du Messie qui devait venir affranchir hommes de toute indépendance spirituelle emporelle. Le délire de ces énergumènes au point que les gouvernemens de Zurich, Berne, de Saint-Gall, de Schaffouse et de se virent forcés à la fin de recourir aux es les plus sévères pour les réprimer. Ces s avaient introduit parmi eux la communauté femmes et des biens. De jeunes filles se naient sérieusement pour le Messie. Un de enthousiastes, nommé Thomas Schmucker, apita de sa main son propre frère Léonard, le sommet d'une montagne, comme une vic-e expiatoire pour les péchés du genre hu-n [1].

[1] On a vu se renouveler, en 1823, dans le canton de Zurich, mêmes actes de fanatisme avec des circonstances plus atro-encore, à la suite des prédications de Mme de Krudner. On trouvera le détail dans un écrit intitulé : *Relation des cités commises dans le canton de Zurich*, etc. Genève, 1824. T.

CHAPITRE XXXII.

PROGRÈS DES DISSENSIONS RELIGIEUSES EN SUISSE. — PREMIÈ
DE RELIGION. (1527-1530.)

Le schisme qui venait d'éclater dans la S
fut une source déplorable de désordres, d'ag
tions, de haines que le temps ne fit qu'accroî
Les deux partis, également injustes et viole
enfreignaient avec aussi peu de scrupule d
leur conduite les préceptes de cette reli
dont chacun d'eux se prétendait le véritab
terprète. On pouvait déjà prévoir les plus gra
malheurs. Il se trouvait néanmoins, tant par
les catholiques que parmi les réformés, des ho
mes sages et vraiment amis de leur pays,
s'efforçaient de ramener leurs concitoyens à
sentimens de paix et de concorde. « Si notre f
« disaient-ils, est la véritable, et si elle vient
« Dieu, prouvons-le-nous les uns aux autres p
« des œuvres de charité chrétienne : car la char

« vient de Dieu; l'aigreur et la haine viennent « de Satan. » Mais ces avis salutaires furent dédaignés, et, comme il n'arrive que trop souvent, la passion prévalut sur les conseils de la sagesse.

Il existait dans les deux partis une multitude d'hommes sans principes arrêtés, indifférens au fond à la cause qu'ils avaient embrassée, et dont le zèle religieux n'était qu'un masque imposteur destiné à déguiser leurs vues intéressées. Parmi les habitans des campagnes, il en était un grand nombre qui considéraient la réformation comme un moyen d'obtenir une augmentation de droits et de libertés, et qui retournaient au catholicisme quand ils voyaient leurs espérances déçues. Lorsque les Bernois supprimèrent le couvent d'Interlacken, et remplacèrent les moines par des pasteurs réformés, les paysans en eurent d'abord une grande joie : plus de couvens, s'écrièrent-ils; plus de dîmes, plus de corvées! mais quand ils virent les Bernois exiger pour leur compte ces mêmes dîmes et ces mêmes corvées, ils en furent tellement irrités qu'ils embrassèrent de nouveau le catholicisme, chassèrent leurs pasteurs, et s'avancèrent en armes jusqu'à Thoune. La ville de Berne, qui désirait éviter la guerre parce qu'il

eût été peu sûr de compter sur l'appui des cantons voisins tous catholiques, invita ses autres sujets à prononcer entre elle et les habitans d'Interlacken. Ces arbitres se montrèrent dignes de la confiance de leurs gouvernans; ils décidèrent, conformément à la justice, que les droits temporels du couvent étaient légitimement dévolus à l'autorité temporelle, et n'étaient point devenus la propriété des paysans. Les révoltés du Grindelwald se retirèrent en murmurant, quoique la ville de Berne leur eût remis au profit de leurs pauvres une partie de leurs anciennes redevances.

Cependant les moines d'Interlacken, mécontens de se voir dépossédés, intriguaient sourdement pour soulever le peuple. L'abbé d'Engelberg, craignant pour les droits et les revenus qu'il possédait dans l'Oberland bernois, fomentait le même esprit de mécontentement dans cette contrée. Il excita à la révolte les habitans du pays d'Oberhasli qui avait néanmoins plus de raison que tout autre de chérir l'administration bernoise. Cette vallée jouissait de temps immémorial de franchises très importantes. Elle avait son sceau particulier, sa bannière, son landammann choisi par elle-même dans son

propre sein, et pouvait passer pour être plutôt sous la protection que sous la domination de Berne. A l'instigation des moines d'Engelberg et de leurs voisins d'Underwald, quelques communes de l'Oberhasli abolirent chez elles en 1528 le culte réformé, et firent venir les prêtres catholiques d'Underwald et d'Uri pour remplacer leurs ministres. A ce signal, les vallées de Grindelwald, d'Æschi, de Frutigen, le Haut-Simmenthal et plusieurs autres districts de l'Oberland suivirent cet exemple, et le canton d'Underwald envoya même un corps de troupes pour soutenir les rebelles en cas de besoin. Les Bernois de leur côté coururent aux armes pour aller arrêter les progrès de l'insurrection. A leur approche, les mécontens effrayés se dispersèrent, et les gens d'Underwald se hâtèrent de regagner leur pays. Berne punit rigoureusement l'Oberhasli, lui enleva pour long-temps son sceau et sa bannière, et pour toujours le droit de nommer son landammann; les auteurs de l'insurrection furent mis à mort, le reste des rebelles fut condamné à demander pardon à genoux en présence de l'armée bernoise. Frutigen, le Simmenthal et les autres vallées furent ramenés par la force au culte réformé.

Les gouvernemens réformés n'éprouvaient pas en général beaucoup de difficulté à introduire le nouveau culte dans leur propre territoire et chez leurs propres sujets. Là, le peuple se prêtait sans résistance aux changemens qu'on voulait introduire, les uns par un penchant raisonné pour une doctrine plus pure, les autres par l'effet même de leur ignorance et de leur déférence servile pour leurs gouvernans. Il n'en fut pas de même dans les bailliages communs, dont la souveraineté appartenait conjointement à des cantons réformés et à des cantons catholiques. Le changement de religion y occasiona des chocs et des secousses plus ou moins violentes. Dans les bailliages libres et le comté de Bade, on vit des communes changer plusieurs fois de croyance dans le cours d'une seule et même année, selon que l'influence des cantons catholiques ou des cantons réformés y prévalait tour à tour. Instigué par les états catholiques, le conseil municipal de Bremgarten destitua de ses fonctions le pasteur Henri Bullinger, qui avait propagé la nouvelle doctrine dans les bailliages libres, tandis que le peuple de cette ville, encouragé par Zurich et Berne, s'obstinait à maintenir le culte réformé. L'ab-

baye de Wettingen elle-même montra du penchant pour le nouveau culte, et le Toggenbourg, bravant l'opposition de son souverain l'abbé de Saint-Gall, décréta l'abolition de la messe et de l'adoration des saints.

L'animosité mutuelle des deux partis prenait chaque jour un caractère plus violent. Un landammann de Frauenfeld en Thurgovie, nommé Werhli, avait déployé un zèle intolérant contre la réformation. Il fut arrêté à son passage à Zurich, quoique revêtu de la livrée d'Underwald, et exécuté publiquement dans cette ville. De leur côté, les gens de Schwytz saisirent le pasteur réformé d'Uznach nommé Kaiser, et le firent périr sur un bucher comme hérétique. Les choses en vinrent au point qu'on n'osait plus entrer dans un canton d'une autre religion que le sien, sans avoir à craindre pour sa vie. La défiance et la haine étaient telles de part et d'autre, que le bailli Antoine Abacker d'Underwald, obligé de se rendre dans les bailliages libres pour y exercer ses fonctions, crut devoir se faire accompagner d'une escorte armée. Les réformés de cette province tremblèrent à leur tour à l'arrivée de ce magistrat catholique. Pour les mettre à l'abri de ses violences, les Zuricois

envoyèrent une garnison de huit cents hommes d'infanterie à Bremgarten et dans l'abbaye de Muri (1529), et quelques milliers d'hommes dans le pays de Gaster, dans la Thurgovie, et sur les frontières du canton de Zoug. Les Bernois mirent aussi sur pied une armée de dix mille hommes, pour agir selon l'exigence du cas.

Les cantons catholiques de leur côté ne montraient pas des dispositions moins hostiles. Uri, Schwytz, Underwald, Zoug et Lucerne réunirent des troupes sur leurs frontières; quinze cents Valaisans se joignirent à eux. Ils avaient formé une alliance avec le roi de Hongrie et le duc d'Autriche Ferdinand, frère de l'empereur, pour la défense de la foi catholique.

Les cantons qui étaient demeurés neutres frémirent en voyant des confédérés prêts à s'entr'égorger, et interposèrent leur médiation entre les deux partis. Il régnait encore entre les Suisses un sentiment de fraternité, noble reste des beaux temps de la confédération, qui permettait encore d'espérer une réconciliation sincère. Le Suisse des bords de la Limmat, habitué depuis son enfance à voir un frère dans le Suisse du lac des Quatre-Cantons, s'étonnait d'avoir maintenant

à le combattre. Rien n'était plus commun que de voir les chefs et les soldats fraterniser aux avant-postes, partager amicalement ensemble un frugal repas, et se confondre gaiement autour d'une gamelle commune. On réussit pour cette fois à prévenir l'effusion du sang. Le landammann Æbli de Glaris et le Stadtmeister Sturm de Strasbourg parvinrent à faire accepter leur médiation ; un traité de paix fut conclu entre les deux partis à Cappel dans le canton de Zurich le 26 juin 1529.

Mais on avait à peine posé les armes, que les anciennes querelles recommencèrent à éclater. Les réformés surtout se montrèrent plus ardens que jamais à propager leur doctrine. Le zèle des Bernois ouvrit les voies à la réformation dans la principauté de Neuchâtel, et leur savant théologien Berthold Haller réussit à l'introduire dans le canton de Soleure. Par l'influence active des Zuricois, un grand nombre de communes du pays de Sargans, de la Thurgovie et du comté de Bade avec Zurzach et la ville de Kaiserstuhl embrassèrent la religion réformée. L'ardeur du prosélytisme alla plus loin. L'abbé de Saint-Gall, François Geisberger, étant venu

à mourir; les Zuricois joints aux Glaronnois réformés travaillèrent à faire séculariser l'abbaye de Saint-Gall : ils y réussirent en partie. Les bourgeois de la ville de Saint-Gall convertirent l'église de l'abbaye en temple réformé; une grande partie des richesses du monastère fut affectée à l'entretien des pauvres. On adoucit le sort de ceux des habitans des terres de l'abbaye qui avaient embrassé la réformation, et on accorda à leurs communes le droit d'élire leurs pasteurs.

Cette conduite indisposa les cantons catholiques. Lucerne et Schwytz partageaient avec Zurich et Glaris le droit de protectorat sur l'abbaye de Saint-Gall. Ces derniers, tout en protestant sans cesse de leur respect pour les droits des deux autres cantons protecteurs, n'en poursuivirent pas moins le cours de leurs réformes. Ils établissaient toujours un principe dans les bailliages communs, la liberté de conscienee, et la violaient presque toujours dans le fait. A la fin, Rapperschwyl se détacha aussi de l'Eglise catholique, et le Toggenbourg se flatta de l'espoir de s'affranchir complétement de la domination des abbés de Saint-Gall. Uri, Underwald

ug, voyant que la dernière paix avait été entièrement à l'avantage des réformés, nt parti pour Schwytz et Lucerne. On ne pas à apercevoir que l'épée seule pouvait er la querelle.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS

DANS LE TOME PREMIER.

PAG.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES
DU TOME PREMIER.





